

ANNEE 2003

LE CHIEN DE GUERRE
utilisations à travers les conflits

THESE

Pour le

DOCTORAT VETERINAIRE

présentée et soutenue publiquement devant

LA FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

Le

..... 2003

par

Sébastien, Jean, Louis POLIN

Né le 2 juillet 1973 à Ham (Somme)

JURY

Président : M. Professeur à la faculté de médecine de CRETEIL

Membres

Directeur : M. MAILHAC Maître de conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Assesseur : M. COURREAU Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

ANNEE 2003

LE CHIEN DE GUERRE
utilisations à travers les conflits

THESE

Pour le

DOCTORAT VETERINAIRE

présentée et soutenue publiquement devant

LA FACULTE DE MEDECINE DE CRETEIL

Le

..... 2003

par

Sébastien, Jean, Louis POLIN

Né le 2 juillet 1973 à Ham (Somme)

JURY

Président : M. Professeur à la faculté de médecine de CRETEIL

Membres

Directeur : M. MAILHAC Maître de conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

Assesseur : M. COURREAU Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort

LISTE DES MEMBRES DU CORPS ENSEIGNANT

Directeur : M. le Professeur MORAILLON Robert

Directeurs honoraires : MM. les Professeurs PARODI André-Laurent, PILET Charles

Professeurs honoraires : MM. BORDET Roger, BUSSIERAS Jean, LE BARS Henri, MILHAUD Guy, ROZIER Jacques, THERET Marcel, VUILLAUME Robert

DEPARTEMENT DES SCIENCES BIOLOGIQUES ET PHARMACEUTIQUES (DSBP)

Chef du département : M. BOULOUIS Henri-Jean, Professeur - Adjoint : M. BRUGERE Henri, Professeur

<p>-U.P. D'ANATOMIE DES ANIMAUX DOMESTIQUES Mme CREVIER-DENOIX Nathalie, Professeur* M. DEGUEURCE Christophe, Maître de conférences Mlle ROBERT Céline, Maître de conférences M. CHATEAU Henri, AERC</p> <p>-U.P. DE PATHOLOGIE GENERALE , MICROBIOLOGIE, IMMUNOLOGIE Mme QUINTIN-COLONNA Françoise, Professeur* M. BOULOUIS Henri-Jean, Professeur Mme VIALE Anne-Claire, Maître de conférences</p> <p>-U.P. DE PHYSIOLOGIE ET THERAPEUTIQUE M. BRUGERE Henri, Professeur * Mme COMBRISSEON Hélène, Professeur M. TIRET Laurent, Maître de conférences</p> <p>-U.P. DE PHARMACIE ET TOXICOLOGIE Mme ENRIQUEZ Brigitte, Professeur * Mme HUYNH-DELERME, Maître de conférences contractuel M. TISSIER Renaud, Maître de conférences contractuel</p>	<p>-U.P. D'HISTOLOGIE , ANATOMIE PATHOLOGIQUE M. CRESPEAU François, Professeur * M. FONTAINE Jean-Jacques, Professeur Mlle BERNEX Florence, Maître de conférences Mme CORDONNIER-LEFORT Nathalie, Maître de conférences</p> <p>-U.P. DE BIOCHIMIE M. BELLIER, Maître de conférences* M. MICHAUX Jean-Michel, Maître de conférences</p> <p>-U.P. DE VIROLOGIE M. ELOIT Marc, Professeur * (rattaché au DEPEC) Mme ALCON Sophie, Maître de conférences contractuel</p> <p>-DISCIPLINE : PHYSIQUE ET CHIMIE BIOLOGIQUES ET MEDICALES M. MOUTHON Gilbert, Professeur (rattaché au DPASP)</p> <p>-DISCIPLINE : BIOLOGIE MOLECULAIRE Mlle ABITBOL Marie, Maître de conférences contractuel</p>
--	---

DEPARTEMENT D'ELEVAGE ET DE PATHOLOGIE DES EQUIDES ET DES CARNIVORES (DEPEC)

Chef du département : M. FAYOLLE Pascal, Professeur - Adjointe : Mme BEGON Dominique , Professeur

<p>-U.P. DE MEDECINE M. POUCHELON Jean-Louis, Professeur* M. CLERC Bernard, Professeur Mme CHETBOUL Valérie, Professeur M. BLOT Stéphane, Maître de conférences M. ROSENBERG Charles, Maître de conférences contractuel Melle MAUREY Christelle, Maître de conférences contractuel</p> <p>- U.P. DE CLINIQUE EQUINE M. DENOIX Jean-Marie, Professeur * M. TNIBAR Mohamed, Maître de conférences contractuel M. AUDIGIE Fabrice, Maître de conférences Mme DESJARDINS-PESSON Isabelle, Maître de confér..contractuel Melle GIRAUDET Aude, Maître de conférences contractuel-</p> <p>- U.P. DE REPRODUCTION ANIMALE M. MIALOT Jean-Paul, Professeur * (rattaché au DPASP) M. NUDELMANN Nicolas, Maître de conférences Mme CHASTANT-MAILLARD Sylvie, Maître de conférences (rattachée au DPASP) M. FONTBONNE Alain, Maître de conférences M. REMY Dominique, Maître de conférences (rattaché au DPASP)</p>	<p>-U.P. DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE M. FAYOLLE Pascal, Professeur * M. MAILHAC Jean-Marie, Maître de conférences M. MOISSONNIER Pierre, Professeur M. VIGUIER Eric, Maître de conférences Mme VIATEAU-DUVAL Véronique, Maître de conférences M. DESBOIS Christophe, Maître de conférences Mlle RAVARY Bérangère, AERC M. ZILBERSTEIN Luca, Maître de Conférences contractuel</p> <p>-UNITE FONCTIONNELLE DE RADIOLOGIE Mme BEGON Dominique, Professeur M. RUEL Yannick, AERC</p> <p>-U.P. DE PARASITOLOGIE ET MALADIES PARASITAIRES M. CHERMETTE René, Professeur * M. POLACK Bruno, Maître de conférences M. GUILLOT Jacques, Maître de conférences Melle MARGNAC Geneviève, Maître de conférences contractuel</p> <p>-U.P. D'ALIMENTATION M. PARAGON Bernard, Professeur * M. GRANDJEAN Dominique, Maître de conférences</p>
---	--

DEPARTEMENT DES PRODUCTIONS ANIMALES ET DE LA SANTE PUBLIQUE (DPASP)

Chef du département : M. CERF Olivier, Professeur - Adjoint : Mme GRIMARD-BALLIF Bénédicte, Maître de conférences

<p>-U.P. DES MALADIES CONTAGIEUSES M. TOMA Bernard, Professeur * M. BENET Jean-Jacques, Professeur Mme HADDAD HOANG XUAN Nadia, Maître de confér.contractuel M. SANAA Moez, Maître de conférences</p> <p>-U.P. D'HYGIENE ET INDUSTRIE DES ALIMENTS D'ORIGINE ANIMALE M. BOLNOT François, Maître de conférences * M. CARLIER Vincent, Professeur M. CERF Olivier, Professeur Mme COLMIN Catherine, Maître de conférences M. AUGUSTIN Jean-Christophe, Maître de conférences</p>	<p>-U.P. DE ZOOTECHNIE, ECONOMIE RURALE M. BOSSE Philippe, Professeur * M. COURREAU Jean-François, Professeur Mme GRIMARD-BALLIF Bénédicte, Maître de conférences Mme LEROY Isabelle, Maître de conférences M. ARNE Pascal, Maître de conférences M. PONTER Andrew, Maître de conférences</p> <p>-U.P. DE PATHOLOGIE MEDICALE DU BETAIL ET DES ANIMAUX DE BASSE-COUR Mme BRUGERE-PICOUX Jeanne, Professeur * (rattachée au DSBP) M. MAILLARD Renaud, Maître de conférences associé M. MILLEMANN Yves, Maître de conférences M. ADJOU Karim, Maître de conférences</p>
--	---

Ingénieurs Professeurs agrégés certifiés (IPAC) :
Mme CONAN Muriel, Professeur d'Anglais
Mme CALAGUE, Professeur d'Education Physique

* Responsable de l'Unité Pédagogique
U.P. : Unité Pédagogique
AERC : Assistant d'Enseignement et de Recherche Contractuel

REMERCIEMENTS

A Monsieur le Professeur, de la Faculté de Médecine de Créteil, qui nous fait l'honneur de présider notre jury de thèse. Hommages respectueux.

A Monsieur le Maître de conférences J.M. Mailhac, pour m'avoir soutenu dans la réalisation de ce travail. Qu'il trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.

A Monsieur le Professeur J.F. Courreau, qui m'a fait l'honneur d'être l'assesseur de cette thèse.

A l'Etablissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense, ainsi qu'aux Services des Archives des Armées.

A mes parents, pour leur dévouement inégalable et leur soutien.

A celle qui m'accompagne, pour avoir fait preuve de tant de patience.

A tous ces animaux qui nous entourent et nous apportent tant.

SOMMAIRE

Introduction **p. 3**

I) Les deux rôles piliers du chien de guerre : le chien d'attaque et le chien de garde :

1) Histoire de la rencontre entre l'homme et le chien **p. 5**

2) Le chien d'attaque dans les grands conflits de l'histoire :

a) La grande efficacité du chien d'attaque durant la Haute Antiquité **p.10**

b) L'utilisation massive du chien d'attaque durant l'époque classique de l'Antiquité **p.13**

c) Le chien d'attaque durant le Moyen Age et la Renaissance, un rôle modéré et cruel **p.18**

d) L'utilisation raisonnée et systématique du chien à l'attaque du XVII^{ème} siècle à la fin du XIX^{ème} **p.22**

e) Le chien d'assaut et l'époque moderne, le XX^{ème} siècle **p.25**

3) Le chien de garde : une utilisation constante par les armées à travers les âges **p.27**

II) Le chien de guerre : des rôles de plus en plus variés à travers les conflits :

1) Le chien sanitaire **p.34**

2) Le chien de patrouille, le chien de pistage et le chien éclaireur **p.43**

3) Le chien de trait et le chien porteur **p.48**

4) Le chien démineur **p.52**

5) Le chien messager : le chien estafette et le chien de transmission **p.56**

6) Des utilisations originales du chien de guerre :

a) Les chiens antichars **p.61**

b) Les chiens dératiseurs **p.62**

c) Les chiens chasseurs d'esclaves	p.62
d) Les chiens détecteurs de gaz	p.63
e) Les chiens leurres	p.63
f) Les chiens parachutistes	p.63
g) Les chiens de grotte	p.64
h) Les chiens piégés	p.65
i) Les chiens de traîneaux	p.65
j) Autres utilisations originales	p.65

III) La place du chien de guerre contemporain et ses perspectives :

- 1) Les guerres modernes, un nouveau concept de conflit

INTRODUCTION

L'histoire du chien s'est écrite avec l'évolution culturelle des civilisations. Bien avant que les chiens ne soient élevés pour des critères de beauté, les hommes ont cherché à sélectionner chez eux ce qui était susceptible de leur servir dans leur vie quotidienne. Le chien, chronologiquement le premier animal domestiqué par l'homme, eut le triste privilège d'être son premier auxiliaire à la guerre et resta durant plusieurs millénaires à ses côtés lors des combats. La confiance que l'homme a depuis longtemps en le chien, a trouvé son origine et sa confirmation dans la fidélité éprouvée de ce dernier, dans sa dévotion tout à fait désintéressée à la personne et aux biens de son maître pour la défense desquels il n'hésite pas à sacrifier sa vie.

S'il est devenu un lieu commun de constater la présence de chiens aux côtés des guerriers et des soldats depuis les temps les plus reculés, son emploi a toujours fait l'objet d'une remarquable logique : le chien de guerre a été dressé tant sur le mode offensif que sur le mode défensif dans un souci permanent d'économiser les forces de son maître et d'augmenter ses capacités au combat.

L'homme a su rapidement utiliser les qualités sensorielles, physiques et caractérielles du chien. L'objet de cette étude est de montrer que ces qualités ont d'abord été longtemps utilisées pour la détection de l'ennemi mais aussi directement pour le combat au corps à corps ; puis que l'évolution de la nature des conflits a diversifié peu à peu ces utilisations, en faisant naître de nombreuses autres, parfois originales. Enfin nous nous attacherons à étudier la place actuelle du chien de guerre dans les armées et ses perspectives dans les conflits à venir.

I) Les deux rôles piliers du chien de guerre : le chien d'attaque et le chien de garde

1) Histoire de la rencontre entre l'homme et le chien :

Le chien appartient à la famille des canidés qui compte quelques trente cinq espèces. Le genre *Canis* est représenté par les loups, les chacals, le coyote et les formes domestiquées comme le dingo et le chien. Possédant la même formule chromosomique, ils sont indéfiniment féconds entre eux.

Tous les carnivores modernes ont pour ancêtre *Miacis*, une sorte de genette, probablement arboricole, qui vivait en Amérique du nord à l'éocène, il y a quarante millions d'années. Une différenciation de canidés primitifs commence dès l'oligocène et se déroule essentiellement au nord du continent américain.

américain lui semble contemporain ou sensiblement postérieur, il est donc impossible de savoir si le loup est né dans l'Ancien ou le Nouveau Monde.

En Afrique, *Canis mesomelas*, l'actuel chacal, chassait déjà dans la fameuse gorge d'Olduvai, en Tanzanie, il y a 1,7 millions d'années. Pendant que coyotes et chacals, vivant dans des régions plus méridionales, connaissent peu de mouvements de population, les loups subissent les conséquences des importantes variations climatiques de l'ère quaternaire. Accompagnant l'exode des grands troupeaux d'herbivores, les populations de loups se déplacent et se mélangent. La Béringie, à nouveau émergée, favorise les déplacements entre les deux continents. Ceci explique la multiplication des variétés de loups : on compte plus d'une trentaine de sous espèces ou races géographiques ! Selon le milieu où ils se sont établis, la taille, la texture du poil, la couleur du pelage mais aussi certains comportements spécifiques sont autant d'adaptations à un nouvel environnement. Ainsi le loup arctique, au pelage blanc et épais, atteint un mètre au garrot, alors que le loup du sud de l'Inde, au poil court et fauve, n'atteint que cinquante à soixante centimètres (29).

Deux théories sur l'origine précise du chien, *Canis familiaris*, prédominent depuis deux siècles (18) :

* La théorie de l'unité de souche, à savoir l'existence d'une origine unique à toutes les races de chien, le loup étant l'origine la plus probable (avec la possibilité d'un apport vraiment mineur d'autres espèces).

* La théorie de la multiplicité des souches : le chien serait issu de la transformation simultanée de plusieurs canidés, renards, chacals, loups, coyotes, tous des carnivores assez homogènes, à l'intelligence développée et à la morphologie adaptée à la course. L'un des premiers partisans de cette théorie fut l'allemand Pallas dès la fin du 18^{ème} siècle, puis Charles Darwin lui même (1809-1882), fondateur de la théorie de l'évolution, attribuant, lui, principalement l'origine du chien aux loups, chacals et coyotes. Le naturaliste français Geoffroy Saint-Hilaire pencha pour principalement les chacals, Konrad Lorenz (1903-1989) pour les loups et les chacals dorés.

D'autres, comme le zoologiste Chris Thorne, suggérèrent que le chien avait été domestiqué à partir de diverses variétés de loups : les chiens européens à partir du loup du moyen orient, *Canis lupus arabs*, les chiens chinois à partir du loup chinois *Canis lupus chanco*, les chiens esquimaux du loup américain, les chiens de Nouvelle Guinée et les chiens de l'Inde du loup indien *Canis lupus pallipes*.

Cette grande diversité de loup expliquerait également celle du chien, le loup étant considéré aujourd'hui comme son ancêtre. On suppose que les chiens seraient d'avantage issus des loups de petit gabarit, originaires du Moyen-Orient à l'Inde, que des loups de grande taille vivant dans le Nord. Même si le loup d'Inde, *Canis Lupus Pallipes*, est actuellement proposé comme l'ancêtre direct du chien, l'espèce canine ne descend pas d'une seule et unique souche de loups domestiqués en un point précis du globe et à une seule époque.

La présence de nombreux ossements de loups sur des lieux d'occupation humaine témoigne des premiers rapprochements entre les deux espèces : premières traces à Tautavel entre 700.000 et 100.000 ans avant J.C, à Boxgrove dans le Kent vers 400.000 avant notre ère, à Nice dans la grotte de Lazaret vers 125.000 avant J.C, dans les Pyrénées dans la grotte de Fontanet vers 12000 ans avant J.C (14).

Le pacte de services réciproques conclu entre l'homme et le chien remonte en fait si loin dans le temps que l'on ne peut en situer le début. Il est probable que les liens de commensalisme se sont établis avant que des preuves archéologiques permettent de préciser les premières traces archéologiques.

L'homme a commencé à cohabiter avec le chien il y a plusieurs milliers d'années avant notre ère, donc avant même l'apparition de l'agriculture et de l'élevage. Deux vestiges archéologiques se disputent la primauté de la relation entre l'homme et le chien ainsi que la première trace de domestication, tous deux estimés entre 12000 à 10000 ans avant notre ère, c'est à dire à la fin du paléolithique (alors que la domestication des bovins date de 6000 ans avant J.C et celle du cheval 4000 ans avant J.C) (18). Ils témoignent que le chien a bel et bien été le tout premier animal domestiqué et qu'il est bien la plus ancienne conquête de l'homme :

- En Irak, à Pelegawra, avec des traces dans une caverne d'un habitat humain, où furent trouvés les restes d'un chien.
- En Israël sur les sites de Ein Mallaha et Hayonim, où un squelette humain fut retrouvé la main reposant sur le squelette d'un jeune chien (**fig.1**).

D'autres traces furent trouvées en Idaho (en 10400 ans avant J.C), en Angleterre (9500 ans avant J.C), en Anatolie (8000 ans avant J.C), en France à Saint-Thibaud-de-Couz environ 8000 ans avant J.C, en Chine (6500 ans avant J.C), dans le Missouri (5500 ans avant J.C). Partout dans le monde des restes osseux de chiens enterrés sont retrouvés dès 6500 ans avant J.C. Les premières peintures montrant des chiens datent d'environ 6000 à 7000 ans avant J.C et sont situées en Anatolie. Elles représentent des scènes de chasse (29).



fig. 1 : Trace archéologique d'un squelette humain accompagné d'un chien sur les sites de Ein Mallaha et Hayonim (29)

Les hommes du paléolithique, vivant de manière plus ou moins nomade, étaient sans doute souvent confrontés aux loups. Concurrents sérieux, hommes et loups se retrouvaient toujours sur des terres giboyeuses, adoptant la chasse en groupe ou en meute. Les similitudes vont plus loin encore, le type de chasse allant jusqu'à conditionner la socialisation et la hiérarchisation de la tribu comme de la meute, toute activité en groupe nécessitant une communication élaborée.

On peut penser que les hommes utilisaient les louveteaux qu'ils trouvaient pour les élever, les manger en période de disette, voire pour la garde des campements. Ils pouvaient aussi représenter une aide lors des séances de chasse. Les premiers hommes ont certainement dû aussi utiliser des louveteaux comme appâts pour tuer les loups environnants représentant une menace ou une gêne (8). Avec cette présence de jeunes loups commença certainement la domestication. Par manque de preuves fossilisées suffisantes, il est bien difficile de connaître le scénario exact de la domestication du loup, et même de définir avec précision la période durant laquelle elle a eu lieu. L'identification des restes mis à jour ne permet pas toujours une attribution sûre, tant la ressemblance entre le chien et le loup est étroite au début de l'histoire du chien. La domestication remonte sans doute à 14000 ans et aurait débuté au Moyen-Orient (29).

L'adoption de jeunes louveteaux par les premiers hommes aurait permis aux animaux de s'habituer aux humains, de préférer sa présence et de manifester alors leurs qualités d'éboueurs (pour profiter des restes de nourriture abandonnés et des restes de chasses des premiers hommes), de pisteurs, de chasseurs et de gardiens, voire tout simplement de couvertures chauffantes ! Ceci fut rendu possible grâce à la reproduction facile du loup à l'état domestique contrairement à d'autres espèces. Certaines sociétés humaines, dont quelques tribus amazoniennes (par exemple les Guaranis), très proches de la nature, adoptèrent longtemps une grande quantité d'animaux blessés ou orphelins (18).

Le premier rôle du chien fut d'être un détecteur de danger fiable contre une tribu rivale ou un animal dangereux (ours, lions...). Il devint certainement rapidement un auxiliaire de chasse en prouvant ses grandes compétences dans ce domaine ; il eut aussi un premier rôle peu glorieux, celui de servir de réserve de nourriture, en suivant la tribu et permettant à celle-ci de passer un mauvais cap lors des hivers rudes. Le rapprochement entre l'homme et le chien fut principalement celui de deux espèces prédatrices, ayant pris conscience de l'intérêt qu'elles avaient à coopérer pour assurer le succès de leurs chasses.

Très vite, l'homme a compris les avantages qu'il pouvait tirer des fantastiques qualités de cet animal : des sens plus aiguisés que les siens, des facultés physiques plus adaptées à la chasse, une endurance supérieure à la sienne et une socialisation rendue facile par la volonté d'intégration instinctive du chien. Dans chaque région, sous chaque climat, dans chacune des étapes de son évolution et de sa survie, l'homme a pratiqué un élevage sélectif qui a affiné les caractères spécifiques du chien et a donné autant de variétés de cet animal qu'il y avait de situations différentes.

Des vestiges de restes osseux accompagnés de traces de mastication sur des os de gibiers suggèrent une utilisation du chien comme gardien des campements ou des villages néolithiques, et comme participant actif à la chasse. Dans le massif de l'Atlas a été découvert une scène de chasse à l'autruche, où le protagoniste humain est accompagné d'une meute de chiens (18). Dans le tassili des Ajjer, une œuvre rupestre révèle pour la première fois la fonction plus tardive du chien, l'utilisation à la guerre (8).

Maurice Maeterlisk, dans son livre intitulé « Double Jardin », écrit : « Le chien ne nous aime pas seulement dans sa conscience et dans son intelligence, c'est l'instinct de sa race, l'inconscient tout entier de son espèce, semble-t'il, qui ne pense qu'à nous et ne songe qu'à nous être utile... » (16). L'homme a justement vite su exploité cet instinct. La pratique commune de la chasse par l'homme et le chien est d'une grande importance : l'homme, prenant conscience des possibilités physiques et sensorielles du chien va en effet adapter les possibilités de cet auxiliaire à une autre finalité : celle de la guerre ! Il va se servir de ses grandes capacités à l'attaque et l'utiliser comme une véritable arme offensive, prête à tuer sur commande.

2) Le chien d'attaque dans les grands conflits de l'histoire :

Des guerres datant des temps les plus reculés aux conflits les plus récents, le chien a été utilisé comme une arme offensive redoutable, ayant parfois largement influencé l'issue des combats. S'il a été constamment utilisé à cet effet, il l'a été à des degrés variables et de façons sensiblement différentes suivant les périodes de l'histoire.

a) La grande efficacité du chien à l'attaque durant la Haute Antiquité : de 3000 ans avant J.C à 600 ans avant J.C

La civilisation égyptienne fut l'une des grandes civilisations utilisatrices du chien, en particulier du lévrier, le chien du pharaon, appelé encore alors le « Tesem ». Des peintures rupestres, datant de 4000 ans avant J.C, représentent le dieu Seth avec une tête de lévrier, équipé d'un fouet enroulé. Le lévrier était aussi bien utilisé à la guerre qu'à la chasse. Il était souvent représenté avec les oreilles droites naturelles, à l'image de certaines races actuelles apparentées aux lévriers (Podenco Ibicenco). Dès l'Egypte ancienne, les pharaons possédaient souvent des lévriers à robe tachetée noire et blanche, rappelant la robe arlequine du dogue allemand (9).

Concurrent le lévrier, des dogues d'origine asiatique, les dogues du Tibet, molosses lourds et bas sur pattes, pouvant être l'ancêtre commun à tous les dogues, apparurent à la même époque. Ils furent introduits par les populations sémites et hourrites ayant envahi l'Egypte vers 1650 avant J.C. Ce type de chien était essentiellement utilisé comme chien de guerre, secondairement pour la chasse (9).

Le chien tenait une place importante en Egypte : sa mise à mort était passible de la peine capitale. On allait parfois jusqu'à les embaumer, afin qu'ils accompagnent certains hauts dignitaires dans leurs tombeaux. Les Egyptiens en avaient fait souvent l'égal des dieux, tel Anubis, chien voire chacal, gardien de la dépouille d'Osiris (1).

Vers 1570 avant J.C, lors de la fondation du Nouvel Empire par Amôsis, l'Egypte lança de vastes opérations de conquête vers la Palestine, ainsi qu'au sud vers la Nubie. Les documents archéologiques représentant des chiens de guerre se multiplient : sur la paroi d'un coffre de la tombe de Toutankhamon (1352-1344 avant J.C) est représentée une scène de bataille contre les Nubiens ; les Egyptiens accompagnant le pharaon sur son char de guerre, lâchent contre leurs ennemis des chiens de grande taille, blancs et aux oreilles tombantes, élancés au museau allongé, ressemblant aux lévriers actuels (en particulier le Greyhound). Dans cette scène, ces chiens sautent à la gorge des guerriers nubiens désarmés, vêtus d'un simple pagne. Le caractère conventionnel de cette scène (certainement non historique, le pharaon étant mort très jeune) suggère une utilisation normale du chien lors des batailles et non de façon exceptionnelle (15) (10).

Les principaux chiens utilisés durant la Haute Antiquité furent ainsi les dogues et ceci pour leur force et leur férocité, en particulier le dogue du Tibet, redoutable chien de guerre, sur lequel on possède les plus anciens témoignages : un ouvrage

chinois, le « Chou-King » ou « livre des annales », traduit par Pauthier, rapporte qu'un molosse du Tibet dressé au combat, en 1121 avant notre ère, fut offert par un chef de la tribu Liu, peuplade tibétaine nomade, comme présent à l'empereur de Chine régnant sur l'Empire du Milieu. Faisant grande impression, ce type de chien fut largement importé par la suite dans les armées chinoises (9).

Du Tibet, il fut introduit en Mésopotamie, en particulier lors de l'installation en basse Mésopotamie des Sumériens, peuplade d'origine iranienne, vers 2500 ans avant JC. Il y apparaissait sous une variante à poil ras. Les grands états mésopotamiens (Sumer, Akkad, Babylone) vont alors en faire un auxiliaire précieux pour leurs soldats (39), même si le dogue du Tibet fut dans un premier temps utilisé comme gardien de troupeau contre les lions (36).

De nombreuses fresques et sculptures de l'Assyrie, empire de Mésopotamie vers le 13^{ème} avant J.C, montrent des chiens de guerre ressemblant exactement au dogue du Tibet vivant de nos jours en Asie centrale et étant actuellement la plus ancienne race du moyen orient (36) : l'une des plus connues est un relief datant VII^{ème} siècle avant notre ère, à Ninive dans le palais d'Assurbanipal, montrant un molosse de Mésopotamie inspirant la terreur et participant aux campagnes guerrières (8). Assurbanipal était l'un des plus puissants souverains assyriens. Il avait toujours près de lui un dogue tibétain, plein de vigueur, de résistance et de férocité, et ceci pour son plaisir comme pour le combat (31).

Cette race n'a en fait presque pas changé en plusieurs millénaires, comme le montrent ses diverses représentations à travers les époques et les ossements trouvés, exception faite de la taille : son standard actuel est de soixante dix centimètres au garrot et était certainement de près de quatre vingt centimètres à l'époque. Notons que le dogue du Tibet est à l'origine de nombreuses autres races canines et qu'il est l'ancêtre de la plupart des chiens de montagne et des dogues européens (36).

C'est l'empire assyrien, dont l'art du bas relief est l'un des plus magnifiques héritages de la Haute Antiquité, qui offre les meilleurs témoignages iconographiques : exemple du bas relief de Nimroud daté de l'Ancien Empire assyrien représentant un véritable dogue du Tibet tenu en laisse par un guerrier (9) (**fig. 2**).

Si les Assyriens utilisaient de nombreux dogues d'Asie pour la guerre, ils s'en servaient aussi pour se protéger des lions, ce qui laisse imaginer la férocité et la puissance de ces chiens. Des légendes prétendaient même que ces chiens étaient issus d'un croisement entre une chienne et un tigre ... (36)

Lors des conflits, les chiens étaient parfois protégés par des cuirasses, voire équipés de colliers aux pointes de fer. Si l'un d'entre eux mourait au combat, son crâne était alors transformé en trompe de guerre, servant par la suite à sonner l'imminence de la bataille !

L'empire assyrien s'effondre en 608 avant J.C, sous les coups des Babyloniens et des Mèdes, utilisant de la même manière des dogues dressés à la guerre. Les Perses, comme plusieurs autres souverains d'orient, et plus tard les Grecs et les Romains, privilégieront ces dogues pour le combat (9) :

- Hérodote, dans « Histoire » (*Hérodote livre I chapitre CXCII*), décrit à posteriori la civilisation babylonienne à son apogée, vers 580 avant J.C, juste avant la conquête par les troupes perses de Cyrus : « Les rois de Babylone entretenaient (...) une quantité

de chiens de l'Inde telle que quatre bourgs étaient exempts d'autres impôts à la charge de pourvoir à la nourriture de ces chiens (...) ».

- Le peuple nomade Mède utilisa des meutes de dogue au cours de ses offensives en Asie mineure, où il put ainsi fonder la ville d'Ecbatane : exemple de la bataille de 585 avant J.C, entre le roi Cyaxare et le roi Alyatte de Lydie, qui engagèrent tous deux des meutes de chiens dans leurs troupes.

Signalons que le chien d'attaque n'a pas été l'apanage des grandes civilisations: il fut utilisé aussi chez les Gastrasales, Magnésiens, Paoniens, Garamantes, Hyrcaniens. Chez ces derniers (ancienne peuplade d'Asie au nord de la mer Caspienne), les chiens de guerre étaient couramment laissés à jeun plusieurs jours avant l'affrontement, afin de leur faire dévorer les cadavres et surtout de leur faire considérer l'homme comme une véritable proie. Quant au roi des Garamantes, ancien peuple nomade saharien du VIII^{ème} siècle avant J.C, établi en Tryditaire et réputé pour sa grande sauvagerie, il reprit son trône après avoir été exilé de son pays, avec l'aide d'une armée de deux cent chiens (34). Plus tard, durant les années vingt avant J.C, les Garamantes combattaient les légions romaines, sous le principat d'Auguste, de nouveau à l'aide de chiens de guerre (9).



Fig. 2 : Dogues assyriens, IX^{ème} siècle avant J.C. (British Museum, Londres)

Durant toute cette période de la Haute Antiquité, le chien a donc été un combattant à part entière, désorganisant particulièrement les rangs ennemis. Son impact dans l'affrontement était énorme, principalement à cause du caractère primitif de l'armement défensif des soldats. Nul doute que cette période fut celle où le chien de guerre fut le plus efficace et le plus redoutable à l'attaque.

b) L'utilisation massive des chiens d'attaque durant l'Antiquité : de 600 avant J.C à 500 après J.C

Cette époque débute traditionnellement avec l'avènement de l'empire perse. Les Perses considéraient le chien comme le meilleur de tous les animaux, comme le « protecteur de l'homme » (8).

Après s'être révolté contre son suzerain Mède Astyage, Cyrus II, roi de Perside, fonda l'empire perse vers 500 avant J.C et s'empara de la cité d'Ecbatane. Il organisa alors des garnisons canines dans quatre de ses villes, chargées de préparer au combat quatre cent chiens par an. Ces villes étaient ainsi exemptées d'impôt pour leurs services rendus (31). Cyrus va vite utiliser à grande échelle ces chiens de guerre, en particulier des meutes de dogues dressés à l'attaque, contre le roi Lydien Crésus, en 546 avant J.C (9).

Au VI^{ème} siècle avant J.C, les troupes de Cambyse II, successeur de Cyrus, étaient appuyées par des hordes de chiens de guerre, précédant souvent les troupes tout au long de leur campagne d'Egypte. Les Perses se servirent de tels auxiliaires pour la conquête de toute l'Asie mineure (9) .

Le roi perse Darius I^{er}, poursuivi par les Scythes, en 512 avant J.C, évita la débâcle en lançant ses chiens sur l'ennemi, le temps d'effectuer une retraite en bon ordre (9).

Xerxès, fils de Darius, emmena lui aussi des meutes de dogues dans son expédition contre les Grecs, vers 500 avant J.C, mais cela ne l'empêcha pas d'être défait à Platée (31).

La civilisation grecque va, elle, disposer d'une race locale de molosse : les molosses d'Epire, originaires de la région du même nom, correspondant au nord-ouest de la Grèce et à une partie de l'Albanie actuelle (10). Enorme, au dos large, au poil épais, au museau aplati, cette race fut la plus utilisée dans le monde gréco-romain, aussi bien à la chasse qu'au combat (13) (**fig.3**). Ces chiens furent exportés dans la plupart des colonies grecques, notamment en Asie mineure. Elien, auteur grec, raconte qu'au cours des guerres opposant les villes d'Ephèse et de Magnésie, les cavaliers des deux camps étaient toujours secondés par un esclave et un chien (9) !

Dans la civilisation grecque, même les Dieux et les héros ne partaient pas au combat sans leurs chiens : Athéna, les Dioscures (Castor et Pollux), les Amazones sont souvent décrits accompagnés de leurs chiens. De nombreux motifs canins sont retrouvés d'ailleurs sur leurs boucliers : représentation d'un dogue sur le bouclier d'Achille, symbolisant le courage (8).

L'époque helléniste est riche en exemples d'utilisations du chien à la guerre et en particulier du chien à l'attaque. A la bataille de Marathon, en 490 avant J.C, chaque Athénien combattait avec son chien à ses côtés. De nombreuses phalanges canines, très aguerries au combat, participèrent à y mettre en échec les forces perses de Darius I^{er}, face au général athénien Miltiade (31). Plusieurs chiens reçurent les honneurs après le combat. Pour fêter ces chiens, qui les secondaient au combat, les Athéniens les firent même peindre dans le Poecile : l'un deux va partager avec Cynégire, Epizèle et Callimaque, la gloire de figurer sur le tableau du grand peintre Micon (16).



Fig. 3 : Statue représentant un molosse de l'Épire (9) extrait de Canis – Cougny (E.) Dictionnaire des antiquités grecques et romaines , Daremberg (C.) et Saglio (E.), Hachette, 1919 (10)

Au IV^{ème} siècle avant J.C, Philippe II de Macédoine, lors de sa campagne contre les Thraces, était tenu continuellement en échec. Les Thraces se réfugiaient en effet dans les forêts impénétrables de la province d'Argyle (Bulgarie actuelle). Il se servit alors de meutes de limiers pour dépister les ennemis cachés dans les bois et les taillis et put ainsi les déloger et les vaincre (9).

Son fils, Alexandre Le Grand, parvint sur le trône de Macédoine en 336 avant J.C : la légende raconte qu'un dogue du Tibet, qu'il s'était vu offrir par un souverain épirote, tua un lion au combat et que ce chien devint par la suite le compagnon d'arme d'Alexandre. A sa mort, Alexandre aurait fait bâtir une ville et des temples en son honneur. Mythe ou réalité ? En tout cas, certainement une preuve d'admiration pour ces chiens de combat (31).

Suite à sa victoire à Hydaspes, dans la vallée du Gange, contre les éléphants de guerre indiens, Alexandre reçut du roi indien Poros, en reconnaissance de sa vassalité, une grande quantité de dogues du Tibet dressés à attaquer l'homme. Ceux-ci servirent de base au développement de la race en Grèce. De là descendront les fameux *Canis molossicus* et *Canis epiroticus* décrits par Aristote (31).

Les successeurs d'Alexandre le Grand utilisèrent aussi beaucoup le chien : un énorme défilé militaire eut même lieu en Égypte, à Alexandrie, sous Ptolémée II Philadelphe, auquel prirent part plusieurs centaines de chiens, comprenant des lévriers de chasse, basenjis d'agrément et plusieurs meutes de molossoïdes de guerre ! (26)

Notons qu'à partir du VII^{ème} siècle avant J.C ont commencé à apparaître les fantassins lourds, armés de lances et de glaives, mais surtout équipés d'un armement défensif particulièrement développé : cuirasses de bronze, boucliers ronds de vaste diamètre, casques lourds, cnémides (jambières de l'époque). Face à ce genre de troupes, le chien perdait alors de son efficacité en attaque. Il gardait tout son intérêt contre les cavaleries et contre les troupes légères, donc principalement contre les populations plus primitives.

Dans toute l'histoire de la Grèce antique, le chien est resté un animal à fort caractère utilitaire, apprécié certes pour la chasse et la guerre, mais restant globalement assez méprisé. L'époque romaine, marquée par des batailles et des conquêtes incessantes, fut une grande période propice à l'utilisation du chien. La première ébauche d'une cynophilie apparaît véritablement avec l'empire romain : début de classification des chiens, élevage, caudectomies et otectomies...

Dans toute la littérature latine, les éloges sur le chien au combat ne manquent pas : Virgile, dans *Les Géorgiques*, entre 37 et 30 avant J.C, écrivit « Ménage toi des chiens le fidèle concours » ; Pline remarquait que « Ces cohortes (de chien) combattaient au premier rang, sans se rebuter jamais : c'étaient les auxiliaires les plus fidèles, et qui ne coûtaient point de solde » (31).

Les chiens de guerre romains les plus utilisés (chiens de légions désignés sous le terme générique de *Canis Pugnator*) furent les dogues d'Asie et les molosses d'Épire, essentiellement pendant l'époque où les armures étaient rares ou faibles. Des molosses apparentés aux Mâtins de Naples actuels furent aussi utilisés, ainsi que de nombreuses autres races importées des colonies : l'ancêtre du Bull dog moderne, *Canis pugnax britanniae*, chien trapu, au museau écrasé et à la mâchoire puissante (cité dans la guerre des Gaules), fut ramené en Italie par le Procurator Pugnacium, haut personnage romain chargé de remplir les arènes (9).

Plusieurs représentations témoignent de l'utilisation du chien d'attaque pour la guerre : sur la grande frise de l'autel de Zeus au Pergamon, sur les statues de marbre de la galerie Uffizi à Florence, sur certains bronzes du Musée de l'Art et de l'Histoire à Genève, sur deux mosaïques de l'Antiquarium Romain représentant des chiens musclés, au cou puissant, cerclé de grands colliers de poils, la tête large aux oreilles droites dressées, et munis d'une longue queue bien fournie (40).

Au combat, les chiens d'assaut romains pouvaient être équipés de forts colliers de fer à pointes, le corps souvent protégé par des lames d'acier ou même revêtu d'une armure souvent de cuir cloutée de métal. Ils étaient même parfois équipés de lames acérées fixées sur le dos destinées à éventrer les chevaux des adversaires (24) ! Les légionnaires employaient des chiens porteurs de feux grégeois, souvent des Mâtins de Naples, chargés de provoquer des incendies chez l'ennemi : protégés par du cuir, ils transportaient le brûlot dans un vase d'airain, ou étaient équipés de torches enflammées fixées sur le dos. Ils pouvaient alors finir brûlés vifs ...La plupart du temps, ils étaient affamés plusieurs jours afin d'exacerber leur férocité avant d'être lancés au combat (**fig. 4**).



Fig. 4 : L'attaque de Mâtins de Naples porteurs de feux grégeois ; dessin J.P Beck (11)

Les guerres puniques, au III^{ème} siècle avant J.C, donnèrent l'occasion aux Romains, face aux Carthaginois, de montrer la qualité de leurs chiens de guerre, principalement celle des dogues du Tibet, face au molossoïdes de Carthage hérités de l'ancienne Egypte (31).

Les « chiens pugnaces » franchirent plus tard les Alpes, accompagnant les légions romaines, et participèrent aux campagnes dirigées contre les Celtes et les Germains, entre le II^{ème} siècle avant J.C et le I^{er} siècle après J.C. Les chiens utilisés par les romains ont donné en particulier d'excellents résultats contre les ennemis qui combattaient en mode dispersé, sans formations régulières, comme les Celtes, les Gaulois, certains barbares germaniques, les habitants du bord de la mer noire, les peuples du nord des Alpes, mais aussi les Garamantes en Afrique du nord. Dès la fin du I^{er} siècle avant J.C, les camps romains entretenaient d'ailleurs, dans tout le nord de l'Afrique, des élevages de chiens de combat contre les barbares, mais aussi des fauves destinés aux arènes des grandes villes romaines (31).

Remarquons que les premiers cimetières de chiens militaires furent créés à l'époque gallo-romaine : près de Châlon, dans la Marne, en 1930, des fouilles archéologiques ont mis à jour 26 sépultures où reposaient, soigneusement disposés, des squelettes de grands chiens, aux côtés desquels se trouvaient des cruches et des poteries d'offrande, décorées de scènes de batailles auxquelles participent de nombreux chiens (16).

Au début de l'ère chrétienne, pour des raisons imprécises, les Romains abandonnèrent l'utilisation du chien de guerre, alors que leurs adversaires continuaient à les employer. Les molosses cimbres, celtes, gaulois et germains deviennent alors la terreur des légionnaires au combat.

Les peuplades d'Europe du nord furent elles aussi des grandes utilisatrices des chiens d'attaque. Les races utilisées avaient même acquis une certaine notoriété dans l'ensemble du bassin méditerranéen, à un tel point qu'il exista un intense trafic d'exportation de chien, en particulier sous l'empereur romain Auguste.

Les Celtes, Gaulois et Germains entretenaient de véritables hordes de centaines de bêtes, vraisemblablement des limiers, comme le *Vertragus* des Celtes (tirant son nom de sa vitesse et ayant l'allure d'un grand lévrier à poils longs) (40), comme le dogue de la race des grands danois venant de Belgique ou des îles britanniques (eux-mêmes originaires du Jutland, péninsule du Danemark) (11).

Les premiers chiens d'attaque qui combattirent sur le sol français sont décrits en 121 avant J.C, sur le front romain dirigé par le consul Domitius contre le roi Arverne Bituit. Après la défaite de ce dernier dans la plaine de Vindalium, près de Bédarrides dans le Vaucluse, on raconte que les chiens demeurèrent fidèles aux cadavres de leurs maîtres : les cohortes romaines durent les exterminer pour atteindre leur butin (**fig.5**). Le poète latin du I^{er} siècle Gratus Foliscus rapporte même dans ses écrits que lors d'une bataille en Gaule, les dogues d'Epire des légions romaines s'opposèrent farouchement mais en vain aux chiens de Bretagne des Gaulois (9).



Fig. 5 : Photographie d'un denier romain représentant un soldat combattant un chien l'attaquant (diffusée avec l'aimable accord de la Compagnie Générale de Bourse). Cette scène fut parfois décrite, la datation laissant planer le doute, comme la représentation d'une bataille entre la coalition arverne du roi Bituit contre les troupes romaines.

Les Gaulois menaient souvent les chiens au combat en binôme, fixés l'un à l'autre et équipés de cuirasses, le cou garni de colliers munis d'énormes clous longs et pointus (8). Ils étaient dressés à achever les blessés et à attaquer la cavalerie en assénant de cruelles morsures aux chevaux. Les chefs celtes et germains avaient toujours au moins l'un de ces chiens de guerre comme garde du corps, ils ne se quittaient jamais lors des combats. Appien, historien grec, décrivait l'aspect des meutes de chiens arvernes sur le champ de bataille : « A l'extrémité des lignes gauloises, retentissent les hurlements des chiens du roi des Arvernes, chiens aux combats, comme un corps d'étrangers auxiliaires ». Appien affirmait que chez les Celtes comme chez les Cimbres « les rois avaient pour leur garde assurée de leur personne une escadre de chiens, lesquels hardis et vaillants aux combats qu'ils étaient jamais n'abandonneraient leurs maîtres » (31).

En ce qui concerne les chiens utilisés par les tribus bretonnes, les écrits de Grattius et de Némésien citèrent un molossoïde ayant les caractères du bullmastiff. L'existence de l'Irish Wolfhound, utilisé pour la guerre et la chasse, est attestée en Irlande dès l'Antiquité par une statuette de bronze découverte à Lydney. Ils furent exportés rapidement vers le continent : en 391 avant J.C, une lettre du consul Aurelius Simmaco à son frère Flavien, en place en Bretagne romaine, le remerciait pour l'envoi de sept lévriers irlandais destinés aux jeux de Rome (9). Les Romains ont aussi importé des chiens d'Angleterre, chiens trapus au museau écrasé et à la mâchoire puissante, soi-disant capable de tuer un taureau. Ces chiens donneront naissance au bouledogue moderne (13).

Les armées germaniques (Cimbres, Teutons et Ambrons) eurent un usage des chiens de guerre proche de celui des Celtes. Les troupes romaines de Marius, en 101 avant J.C, anéantirent les Cimbres à Verceil avec énormément de difficultés, du fait de la présence de nombreux chiens de guerre, ceux-ci refusant d'abandonner la dépouille de leurs maîtres et leurs biens (9).

A partir de 250 après J.C, l'empire romain fit l'objet de nombreuses invasions de barbares, allant jusqu'en Espagne : les Huns d'Attila, venant d'Asie centrale et chassés de leurs steppes originelles par les armées chinoises, élevaient d'énormes chiens molossoïdes élevés en meute autour des camps. Ils étaient utilisés aussi bien en chiens de garde que pour briser l'ennemi dans son élan. Ils avaient la particularité d'être souvent privés de nourriture plusieurs jours pour décupler leur férocité.

c) Le chien d'attaque pendant le Moyen Age et la Renaissance, un rôle modéré mais cruel : les années 500 à 1600

Au moment où l'empire romain d'orient se replie progressivement, nombre de traditions militaires antiques régressent. Les cavaleries lourdes prédominent face aux légions maîtresses accompagnées de meutes de dogues au combat. Le chien suscitait plus de méfiance à cette époque : les chiens apparurent dans le bestiaire du haut Moyen Age satanique (mythe des cynocéphales) et furent sévèrement décrits dans la littérature byzantine, transcrivant la peur des Occidentaux pour l'Asie et les peuples « assoiffés de sang » (9).

Les conquêtes arabes contribuaient aussi à la moindre utilisation du chien de guerre : pour l'Islam, le chien apparaissait nuisible et impur. On le tenait responsable de la mutilation de la dépouille mortelle du prophète Mahomet. La tradition voulait que l'on pendre les chiens errants (37). Pourtant, dans le Coran, le prophète défend de tuer les chiens, sauf ceux de la race noire ayant deux tâches blanches autour des yeux, supposés être l'incarnation de Satan...(7)

En Asie, les guerriers tibétains régnèrent sur les hauts plateaux himalayens et sur la basse vallée du Gange du VII^{ème} au IX^{ème} siècle. Ces fondateurs de l'empire Tou Fan se faisaient accompagner de dogues au combat. Leur réputation à l'époque fut telle, qu'ils furent recherchés et importés par tous les grands marchands caravaniers parcourant la route de la soie (9).

Le Moyen Age vit apparaître de façon organisée des chiens spécialement aptes à combattre la cavalerie. Un manuscrit du XIV^{ème} siècle (1330-1340), trouvé à Constantinople, « *Tractatus de re militari et de machinis bellicis* » ou « Traité d'art militaire et des machines de guerre », de Paul Savenitus, donné à la bibliothèque nationale en 1688, ainsi qu'une armure du XVI^{ème} siècle présente au musée de l'artillerie à Madrid, montrent des chiens complètement cuirassés. Ils étaient équipés d'un corset de cuir épais ou de fer, hérissé de pointes, muni de lames de faux tranchantes, voire armé d'une lance, et ayant sur le dos un vase d'airain, dans lequel une substance résineuse était enflammée au moyen d'une éponge imbibée d'esprit de vin (27). Ils allaient ainsi piquer, brûler et mordre les chevaux adverses, mais surtout semer la panique parmi ceux-ci : il s'agissait là d'une véritable spécialisation du chien de guerre contre la cavalerie (31).

Les chevaliers de la féodalité utilisèrent assez couramment les chiens contre la cavalerie (**fig.6**). Notons qu'il s'agissait là de la résurgence d'une pratique romaine qui utilisait les chiens porteurs de « feux grégeois » pour provoquer des incendies chez l'ennemi. Les chevaliers du Saint Empire Germanique utilisaient eux à cet effet des grands dogues dit « Alains », du nom d'un peuple de Scythie ayant ravagé la Gaule et l'Espagne au V^{ème} et VI^{ème} siècles à l'aide de ces molosses (13).

Dans son manuscrit datant du XVI^{ème} siècle, « Histoire des mœurs et des guerres des peuples du nord », l'archevêque d'Upsal Olaus Magnus montra lui la formidable habileté des Finlandais à dresser leurs chiens d'attaque contre la cavalerie danoise.



Fig. 6 : Enluminure tirée d'un traité du Moyen-Age représentant l'emploi du chien contre la cavalerie lourde

Au Moyen Age, en Angleterre, des chiens irlandais, écossais mais surtout des bouledogues, bull-mastiffs et mastiffs furent de plus en plus présents, en particulier du fait de la mode grandissante des combats de chiens. La conquête de l'Angleterre, en 1089, par les troupes du duc de Normandie, Guillaume le Conquérant, provoqua l'introduction sur l'île de nombreuses autres espèces continentales, en particulier du

Bloodhound (ou Saint-Hubert). Toutes ces races furent à la base des chiens de guerre médiévaux anglais, notamment utilisés en Irlande, mais aussi en Ecosse contre les soulèvements des soldats de Robert Bruce et de William Wallace au début du XIV^{ème} siècle. L'utilisation de la force des mastiffs engendrait une véritable confusion dans les rangs de ces derniers (9).

Les aristocrates anglais se firent aussi accompagnés de leurs molosses les plus puissants lors de leurs affrontements répétés contre la France : lors de la bataille d'Azincourt, en 1415, une chienne anglaise mastiff s'illustra en défendant avec acharnement le corps sans vie de son maître, Sir Piers Leght, jusqu'au moment où elle fut récupérée par ses troupes et ramenée en Angleterre. Encore aujourd'hui, plusieurs portraits du défunt et de sa chienne demeurent dans la ville où régnait cet homme (23).

En France, il existe moins de références d'utilisation du chien de guerre au combat pendant le Moyen Age. Lors de la bataille de Castillon en 1453, marquant la fin de la guerre de cent ans, les troupes de Charles VII utilisèrent tout de même de nombreux chiens d'attaque contre l'ennemi anglais. Cependant, en France, le chien fut en fait plus utilisé à des fonctions de garde durant cette époque (9).

Enfin, les Turcs firent un grand usage des chiens d'attaque : un utilisateur célèbre, Mourad I^{er}, prit ainsi Andrinople et tout l'arrière pays de Constantinople, entre 1359 et 1361, de la même façon il vainquit les Hongrois et les Serbes à Kosovo. Un autre utilisateur célèbre fut Mehmet II, s'emparant définitivement de Byzance en 1453 (9).

La Renaissance vit l'infanterie de nouveau privilégiée par rapport à la cavalerie. Le chien de guerre fut en fait présent dans la plupart des grands conflits de la Renaissance :

En 1530, le roi d'Angleterre Henri VIII envoya à Charles Quint, pour sa campagne de France, plusieurs centaines de chien, dont des Mâtins de Naples, accompagnés de quatre mille hommes, afin de combattre les troupes de François I^{er}. Les chiens étaient cuirassés et portaient sur le dos des lances et un vase d'airain dans lequel brûlait de la résine : le désordre était assuré dans la cavalerie adverse. En 1567, Elisabeth I^{ère} chargea le comte d'Essex d'organiser une expédition en Irlande avec plus de six cent limiers à l'instinct sanguinaire, dressés à harceler la cavalerie et à sauter aux museaux des chevaux ennemis (9).

Les armées Suisses du XV^{ème} siècle avaient elles aussi leurs meutes de chiens de guerre, en particulier en 1476, contre Charles le Téméraire, pendant la bataille de Morat (Suisse). Deux sources différentes (le diplomate Milanais auprès du Duc de Bourgogne et un chroniqueur bernois) décrivent une lutte sauvage directe entre les dogues bourguignons et les molosses et bergers de montagne de l'armée des confédérés suisses, et ceci devant le regard des troupes. La victoire des chiens suisses, apparaissant comme un présage, engagea le reste des troupes helvétiques à marcher au combat pour la victoire finale (31).

La Renaissance a été particulièrement marquée par la découverte du nouveau continent. Il n'est pas étonnant que le chien ait été utilisé aussi lors de ces événements...

Les peuples amérindiens ne connaissaient qu'un nombre limité de races de chiens, ceux-ci n'avaient aucune fonction militaire. Ils étaient utilisés comme chien d'agrément (ancêtres du Chihuahua), mais aussi comme source de viande, voire pour des sacrifices. Chez les Aztèques, un chien était sacrifié afin d'accompagner les nobles défunts dans leur tombe. C'est pourquoi la stupeur fut grande lors de l'arrivée des Espagnols, accompagnés de chiens de guerre féroces, dits *Alano*, de type molossoïde, capables selon la description de Gaston Phébus dans ses livres de chasse, de se mesurer aux ours et aux sangliers. L'Alan espagnol s'était déjà illustré lors de la reconquête de la péninsule ibérique contre les armées musulmanes. Le manque de protection des Amérindiens a renforcé l'efficacité de ces chiens d'attaque : les plaies étaient souvent mortelles, une grande panique régnait chez l'adversaire, ne serait-ce qu'à cause des aboiements terrorisant les indigènes (les chiens amérindiens aboyaient peu). Les chiens pouvaient être recouverts d'une cotte matelassée hérissée de pointes dispersant les indigènes encore plus épouvantés à cette vision (9).

En 1495, Christophe Colomb, lors de son deuxième voyage, réussit à mettre en déroute cent mille indiens à La Vega, à l'aide de deux cent fantassins, vingt cavaliers et vingt limiers chargés de traquer les indiens (11).

Au cours des guerres d'Amérique et lors de la conquête de la totalité des Antilles, les Espagnols mirent en ligne des meutes entières de chiens de guerre, réputés pour leur adresse et leur capacité de jugement de la situation. Ils furent utilisés avec une grande efficacité, aussi bien par Cortez lors de la conquête du Mexique que par Pizarro lors de celle du Pérou (exemple des combats de Caxamalca au Pérou). Cette utilisation s'appelait « l'aparreamiento » : elle consistait à se jeter avec ardeur sur les premiers rangs ennemis, à donner la chasse aux Indiens comme à des pièces de gibier (**fig.7**). Les chiens utilisés étaient les lévriers (pas les moins redoutables, les Indiens se demandant s'ils étaient des lions, des tigres ou des animaux nés pour tuer leur peuple), les races bouledogues, et un métissage de molosses bloodhound et de dogues espagnols (les mâtins espagnols), désignés par la suite comme dogues du Mexique ou dogues de Cuba (33).

Les chiens des corps expéditionnaires se voyaient remettre (en fait au maître) une part du butin par le roi d'Espagne en personne. Notons que ces chiens, devenant aux yeux des Indiens plus dangereux que les Espagnols eux-mêmes, sont vite devenus des cibles prioritaires : la plupart mouraient généralement au combat, tués par les Indiens. Ces mêmes chiens de guerre furent utilisés comme bourreaux et comme « remède miracle » pour faire avouer aux Indiens capturés les caches de leurs richesses. Il furent utilisés par la suite et jusqu'au XIX^{ème} siècle, parallèlement à l'installation progressive des puissances maritimes dans tout le nouveau monde, comme des spécialistes de la chasse à l'homme (31).



Fig. 7 :Les chiens d'attaque espagnols utilisés contre les indiens (31)

A travers cette utilisation dans le nouveau monde, l'utilisation du chien de guerre a atteint des sommets dans la barbarie, le sadisme et la cruauté ! Elle a exprimé les pires traits de l'humanité : c'est un exemple particulièrement frappant des liens indissociables entre les destins du chien et de l'homme.

d) Du XVII^{ème} siècle à la fin du XIX^{ème} : l'utilisation raisonnée et systématique du chien à l'attaque :

L'apparition des armes à feu individuelles modifie radicalement le visage des batailles. La plupart des nations adoptent pour leurs armées les corps de fusiliers disposés en rang à la place des unités de piquiers lourdes et peu mobiles. Les batailles prennent moins la forme de corps à corps, réduisant sensiblement le rôle et l'utilisation du chien de combat, qui fera peu d'apparition durant cette période en Europe occidentale. Dans l'esprit de nombreux théoriciens de l'art de la guerre, le chien n'est plus une arme permanente à part entière mais devient un appoint pouvant dérouter l'ennemi, même partiellement. Ses instincts seront à la base de ses nouveaux usages.

Les règnes de Louis XIV et Louis XV furent pauvres en fait de guerre pour les chiens. Le chien fut beaucoup plus utilisé pour la chasse. Parallèlement, de nombreux chiens d'agrément apparaissaient. Cette évolution le fut parfois à nos dépens. En effet, il n'en était pas toujours de même chez nos ennemis : le 11 mai 1745, lors de la bataille de Fontenoy, les troupes anglaises du duc de Cumberland, à l'aide de leurs chiens d'attaque, causèrent beaucoup de difficultés aux premières

lignes françaises du comte Maurice de Saxe. L'un de ces chiens, « Mustapha », se vit d'ailleurs allouer une pension à vie par le roi d'Angleterre Georges II pour ses faits de guerre. Le duc adopta une disposition hardie en enfonçant profondément les lignes françaises, utilisant des fantassins accompagnés de meutes de dogues insulaires. Louis XV dut s'engager personnellement avec ses gendarmes royaux pour retourner avec difficultés mais définitivement la situation ! (9)

En 1665, l'Autriche fut la première nation à créer une école cynotechnique militaire et ceci pour répondre à un besoin profond d'auxiliaires canins, adaptés aux champs de bataille traditionnels, en particulier dans les Balkans face aux troupes de l'empire ottoman. En Turquie, à partir du XV^{ème} siècle, des chiens de guerre furent aussi élevés en masse à Constantinople comme dans d'autres villes orientales. Au XVIII^{ème} siècle, les troupes turques utilisèrent ainsi leurs mâtins contre les Bosniaques, les Croates et les Dalmates. En 1788, les molosses turcs défendirent victorieusement l'armée ottomane contre les attaques autrichiennes lors du siège de Doubieza (31).

Les armées du grand Empire Napoléonien ne posséderont, elles, jamais de troupes ou de meutes militairement organisées. Bonaparte n'accrédita clairement qu'un rôle de gardien au chien (exemple des chiens accrochés aux murailles d'Alexandrie). Cette époque est marquée par une utilisation plus individuelle du chien. L'épopée Napoléonienne comprend cependant plusieurs anecdotes décrivant le rôle courageux et exemplaire de chiens en premières lignes.

De nombreuses brigades possédaient leurs chiens, dont certains aux exploits impressionnants, comme le fameux « Moustache », chien barbet du régiment des grenadiers français pendant la campagne d'Autriche, ayant fait presque toutes les campagnes du consulat et de l'empire (11). Il fut cité à l'ordre du jour après avoir donné l'alerte lors d'une attaque surprise des Autrichiens la veille de la bataille de Marengo. Médaillé le lendemain même pour avoir sauvé son maître attaqué par deux chiens deux fois plus gros que lui, il fut décoré par le maréchal Lannes après avoir récupéré l'« Aigle » du porte drapeau de son régiment lors de la bataille d'Austerlitz. Sur la médaille en argent offerte au chien par le maréchal, on pouvait lire sur une face « Moustache, un chien français, un combattant brave méritant le respect » et sur l'autre « Lors de la bataille d'Austerlitz, il cassa sa patte en sauvant le drapeau du régiment » (23).

Des centaines d'actions d'éclat de ce genre marquèrent les campagnes du Premier Empire, comme ce fut le cas au sein des troupes ennemies prussiennes, autrichiennes, russes, anglaises et portugaises. D'autres exemples marquèrent la restauration : le chien « Misère » fut par exemple décoré et nommé au grade de caporal (31) !

Les troupes napoléoniennes étaient riches en chiens mascottes. Lors de la bataille de Marengo, en Italie, Napoléon lui-même s'était ému à la vue d'un de ces chiens, assis, désespéré, au côté du corps sans vie de son maître, et essayant de le redresser... L'empereur écrivit :

« J'ai réalisé que ce soldat devait avoir des amis chez lui et dans son régiment ; et maintenant il était étendu abandonné de tous, excepté de son chien... J'ai été spectateur, imperturbable, de batailles qui décidèrent de l'avenir de nations. Sans aucune larme, j'ai donné des ordres qui

envoyèrent à la mort des milliers d'hommes. Et là, ici, je suis ému, profondément ému, ému aux larmes...Et par quoi ? Par la douleur d'un chien... » (23).

Lors des guerres coloniales, que ce soit au sein des troupes françaises, allemandes ou anglaises, des troupes canines furent régulièrement employées contre les adversaires autochtones : ce fut le cas des troupes anglaises contre les Achantis, peuplade de l'actuel Ghana. Ils avaient d'ailleurs eux aussi des chiens de combat qu'ils appelaient *Melbies*, vivant d'ordinaire à l'état sauvage en meutes de nombreux individus (31).

Lors de la guerre de Crimée, les « Highlanders » britanniques, au cours de la bataille d'Alma, en 1855, utilisèrent des chiens de type bull et des mastiff dressés à sauter à la gorge des soldats russes (31) !

L'histoire des colonies ibériques américaines et l'histoire des Etats-Unis d'Amérique apportèrent d'autres exemples d'utilisation du chien au combat :

- lors de la guerre de Floride en 1839 : le général Zachary Taylor lança des brigades de Bloodhounds terriblement efficaces contre les indigènes Creeks, Natchez et Chactez (23).
- lors de la guerre de sécession, entre 1861 et 1865, il exista un véritable rôle de combattant pour le chien, particulièrement utilisé par les confédérés. Une illustration tirée du N°1101 de L'Illustration du 2 Avril 1864, montre un engagement entre fantassins nordistes du régiment dit « nègre » de l'armée fédérale et des cavaliers sudistes, ces derniers étant appuyés par des chiens semblables à ceux des conquistadors. En aucun cas, il ne s'agissait d'une utilisation officielle et organisée des chiens de guerre. Ceux-ci provenaient pour la plupart des fermes des soldats (9).
- lors de la conquête des Philippines par les Etats-Unis, en 1899, sous l'ordre du président Mac Kinley, de nombreux chiens de combat furent aussi utilisés directement en premières lignes (9).

En 1861, lors du Second Empire, la France s'engageait au Mexique en réaction à la politique anti-cléricale de Benito Juarez : Napoléon III envoya un important contingent pour contrer la guérilla. Plusieurs articles de l'époque condamnèrent l'utilisation du dogue de Bordeaux par nos troupes. Celui-ci s'était fait rapidement une réputation de véritable mangeur d'homme (9).

En 1898, lors de l'expédition française de Madagascar, plus précisément lors des opérations en Kasoubé, le maréchal des logis Malric dota, avec le soutien du colonel Lyautey, sa section de chiens sentinelles assurant aussi le rôle de chiens d'attaque. Des rapports élogieux fusèrent de leurs supérieurs hiérarchiques (21).

e) Le chien d'assaut et l'époque moderne , le XX^{ème} siècle :

Cette époque marque la naissance de la cynotechnie actuelle, l'institutionnalisation de l'utilisation du chien de guerre et l'apparition de nouveaux rôles pour le chien de guerre. Concernant la fonction de chien d'attaque sensu stricto, cette époque est bien entendue peu riche en ce type d'utilisation, même si on peut en citer quelques unes.

En 1911, le gouvernement indien se servit de féroces molosses pour réprimer les troubles occasionnés par les Abors, population en révolte de l'Himalaya.

Lors de la guerre russo-japonaise, entre 1904 et 1905, les Japonais possédaient de nombreux chiens de guerre, importés d'Allemagne, offerts au tsar par l'empereur allemand Guillaume II. Dès 1931, les chiens de guerre japonais furent élevés et dressés directement à l'école d'application de l'infanterie de Tokyo. Ils furent par la suite utilisés pour la conquête des territoires chinois (1933) et indochinois (1940-41) (9).

En 1935, les Etats-Unis fondaient un immense centre de dressage à Camp Lejeune, en Caroline du Nord. Chaque chien y suivait un dressage de six à douze semaines afin, entre autre, de les habituer aux tirs, au port du masque, au transport en véhicule, avant d'être séparés en groupes d'entraînement spécialisés (éclaireurs, messagers, chiens d'infanterie, détecteurs de mines...). A cette époque, beaucoup de ces chiens étaient des dobermans (6). En 1942 fut créé le camp d'entraînement et de réception des chiens de guerre à Front Royal, en Virginie. Entre 1943 et 1945, cinq centres d'entraînement supplémentaires formèrent près de dix milles chiens de guerre : ils furent principalement destinés au guet et à l'attaque. Il s'agissait de véritables fauves destinés aux actions commandos. On leur enseigna l'attaque, sans merci, de tout homme autre que leur maître, seule habilité à s'occuper d'eux, à les nourrir, à les flatter et à les instruire (9).

Voici le compte rendu, dans la Revue d'Information des Troupes d'occupation en Allemagne, concernant le chien « Chips », mobilisé et confié à John Rowel, maître chien au « K9 corps », appartenant à la troisième division d'infanterie. Après avoir servi au Maroc, en Tunisie et en Algérie, le tandem participait le 10 Juillet 1943 au débarquement en Sicile. Rowel et son chien marchaient en tête à environ trois cent cinquante mètres du corps de troupe. Ils furent pris sous le feu d'une mitrailleuse. « Chips » s'élança vers l'habitation d'où partaient les coups de feu : « J'entendis un grand bruit, relata Rowel, puis je vis sortir un homme auquel était accroché mon chien. Je le rappelai à moi, mais il retourna vers la maison et revint avec un second Allemand mains levées» (3). Le chien « Chips » fut décoré de la « Silver Star » et de la « Purple Heart », après avoir mis en déroute à lui tout seul ce nid de mitrailleuses. Après une polémique, ces deux médailles lui furent retirées par la suite. Il fut inhumé au cimetière américain de Hartstale à New-York (23) (6).

Lors de la guerre d'Algérie, 26 mars 1957, le chien « Fello » attaqua et captura trois rebelles camouflés en uniforme : la cachette de ces hommes et de nombreuses armes furent découvertes.

A la bataille de Guadalcanal, des opérations de « nettoyage » contre les retranchements ennemis furent effectuées à l'aide de véritables sections de chiens d'assaut (31).

Les exemples d'utilisation du chien à l'attaque ne manquent donc pas à travers le XX^{ème} siècle, mais il s'agit souvent de faits ponctuels et d'utilisations individuelles du chien pour le combat, chien ayant la plupart du temps une autre fonction, souvent prédominante, au sein des troupes. L'évolution des armes et de la nature des conflits restreignent considérablement le champs d'action d'un chien à l'attaque. Le rôle principal a été considérablement réduit.

istionctfs du chie,s à savoir, sn (istionc)Tj0.00031 Tc 0.4195 Tw 12 0 0 12272.268618

3) Le chien de garde : une utilisation constante par les armées à travers les âges

C'est le deuxième rôle de base du chien de guerre. De tout temps, lors des conflits, il a été utilisé pour ses grandes capacités à sentir, entendre ou voir l'ennemi, mais aussi pour diminuer voire compléter le personnel militaire de garde.

En Egypte, une stèle datée du Moyen Empire (2050-1570 avant J.C) honore un garde chargé de rechercher et d'appréhender les criminels, voire de prévenir toute agression des nomades des déserts de l'Ouest. Ce garde était secondé à cette tâche par plusieurs chiens dont les noms furent posés sur cette stèle. Une « police » semblable, dotée de limiers, était également affectée à la surveillance des pistes menant aux exploitations de métaux précieux du Sinaï et des déserts de l'Est contre les pillards bédouins (9).

Près de deux siècles avant J.C, le roi africain numide Massinissa avait lui perpétuellement pour gardes un escadron de molosses (31).

Lors du siège de Mantinée, en 385 avant J.C, Agésilas, roi de Sparte, posta des chiens autour de la place de la ville qu'il tentait d'assiéger, afin d'empêcher toute communication avec l'extérieur. L'historien grec Polyen écrivit à ce propos : « Pour interdire à ses alliés, dont il suspectait la fidélité, toute communication avec les assiégés, il installa des postes de chiens chargés de faire le guet, d'intercepter l'envoi de lettres, d'arrêter les transfuges, en un mot de ne rien laisser passer du côté de l'ennemi » (9).

Dès cette époque, des chiens furent beaucoup utilisés pour garder les places fortes et étaient souvent confiés à des soldats spécialisés. Un grand défilé militaire, les montrant, eut lieu en Egypte sous Ptolémée Philadelphe. Deux mille quatre cent chiens y auraient pris part (26).

Lors de la guerre du Péloponnèse (431-404 avant J.C), de nombreuses places fortes durent leur salut à la vigilance et au courage de leurs chiens, comme ce fut le cas de la ville de Corinthe, dont la première ligne de défense était en fait constituée d'une cinquantaine de molosses sur la plage de la citadelle. En mai 581, la garnison, ayant festoyé le soir, fut victime d'une attaque surprise et les soldats étant ivres, tous les chiens de garde furent massacrés sauf un, le chien « Sôter » (signifiant « sauveur » en grec), réussissant, malgré ses blessures, à donner l'alerte grâce à ses aboiements. La ville fut sauvée par cette intervention providentielle. Il se vit offrir un collier portant l'inscription : « A Sôter, défenseur et sauveur de Corinthe », et une statue fut élevée en son honneur et à la mémoire des quarante-neuf héros qui étaient tombés au combat ! (28) (19) (23).

Dans la Grèce antique, on confiait en général la garde de nombreux temples et de forteresses à des chiens : Plutarque cite le cas d'un chien, qui réussit à capturer l'auteur d'un vol sacrilège dans le temple d'Aphrodite, après une poursuite de trente kilomètres (19). Un autre chien, Capparatus, rattrapa un voleur dans le temple d'Esculape à Athènes, malgré les jets de pierre qu'il recevait et les morceaux de viande qu'on lui donnait pour l'adoucir (5).

Les traces d'utilisations des chiens de garde pour la guerre durant l'Antiquité sont nombreuses : un bas relief sur un bronze antique trouvé à Herculaneum, actuellement au Musée de Naples, montre des chiens cuirassés défendant un poste romain (5). A cette époque, les molosses étaient particulièrement appréciés pour leur vigilance et leur férocité. Marius, consul romain, en 101 avant J.C, après avoir vaincu les Cimbres, lança son armée sur le Cany : ils se trouvèrent devant de nombreux chiens de garde qui défendirent avec acharnement femmes et enfants réfugiés dans les chariots (30).

L'armée romaine a énormément utilisé les chiens de garde, en particulier lors des guerres puniques et lors de la campagne de Macédoine. Végèce, auteur latin du IV^{ème} siècle avant J.C, dans « De l'art militaire » donnait ces conseils : « Pour éviter des surprises, l'assiégé doit redoubler sa vigilance, placer sur les murs et dans les tours des guérites où les sentinelles soient à l'abri des injures de l'air. Il est aussi d'usage de faire coucher dans les tours des chiens d'un odorat fin et subtil qui, sentant l'ennemi de loin, aboient à propos » (40).

Rappelons que la notion de chien de garde domestique telle qu'on la conçoit de nos jours fut inaugurée par les Romains. Pour parer à d'éventuelles intrusions, on utilisait l'instinct territorial et protecteur de l'animal auquel on attribuait la surveillance d'une propriété clôturée. Devant le porche de nombreuses villas romaines s'étaient ainsi des mosaïques destinées, en plus de leurs aspects décoratifs, à prévenir le visiteur de la présence d'un chien de garde avec des inscriptions diverses : « Ferox » (« Féroce ») ou « Cave-canem » (« Prenez garde au chien »). (11)

Le chien de garde est resté tristement célèbre à Rome lors de l'épisode de l'assaut du Capitole : les Gaulois cisalpins faillirent en effet s'emparer du Capitole en 386 avant J.C. Celui-ci était en permanence gardé par des chiens dressés à n'aboyer que la nuit (5). L'histoire fut racontée par Tite-Live, dans son récit sur la prise de Rome par les Gaulois. Dans la ville qui avait été mise à sac, seule la citadelle résistait encore. Les Gaulois venaient néanmoins de découvrir une voie dérobée par où ils espéraient pouvoir pénétrer : « Après avoir envoyé un éclaireur en reconnaissance, les Gaulois se lancèrent à l'escalade. La grimpe était ardue. Dans les passages difficiles, l'homme de tête prenait appui sur les épaules de son voisin, puis le hissait à son tour une fois l'obstacle sauté. Les armes étaient alors passées de main en main. De la sorte, en tirant et en poussant, ils arrivèrent au sommet sans faire le moindre bruit. Les soldats romains qui montaient la garde n'avaient rien entendu. Même les chiens, dont l'ouïe est pourtant fine, ne réagirent pas. La surprise fut déjouée grâce aux oies consacrées à la déesse Junon. Malgré la famine qui régnait parmi les assiégés, elles avaient été épargnées. Leur cacardage affolé et leurs battements d'ailes donnèrent l'alerte ». Les chiens de garde furent alors immolés aux dieux pour avoir dormi la nuit. En fait, les chiens affamés par le siège, au lieu d'aboyer, avaient préféré les morceaux de pains jetés par les assaillants. Depuis cet événement, les Romains fêtèrent régulièrement l'anniversaire de cette victoire en promenant une oie se pavanant sur un palanquin (chaise à porteur) à côté d'un chien crucifié ! (28)

Enfin, à cette époque, des chiens avaient la fonction de gardien de temple de certains dieux : à l'entrée du temple de Vulcain en Sicile, au mont Etna, les chiens étaient soi-disant assez habiles pour reconnaître si les pèlerins étaient chastes ou non. Des chiens gardaient aussi le temple de Minerve Achéenne, où l'on conservait les armes de Diomède et ses compagnons (5).

Dans son livre écrit au XIII^{ème} siècle , « Le Devisement du monde », Marco Polo décrit les cultures rencontrées en Mongolie et au Tibet lors de son voyage vers la cour du grand Khan Qoubilaï : il mentionne le dogue du Tibet, apparenté aux « chiens mâtins, rugissant comme des lions qui chassent des bêtes féroces et le sont eux mêmes ». Son premier usage était la garde des troupeaux, première richesse des nomades, mais aussi la protection des campements. La nuit, ils étaient détachés et défendaient un territoire précis jusqu'au petit matin. (9)

Au Moyen Age, plusieurs villes fortifiées possédaient des meutes de chiens assurant le service de garde :

- Les Byzantins adoptèrent les chiens pour la garde de leurs places fortes, comme ce fut le cas autour des murailles de Byzance, décrites dans la chronique de Geoffroy de Villehardouin, contant la prise de Constantinople en 1204 par les Francs, lors de la quatrième croisade (9).
- En 1155, à Saint-Malo, une brigade canine de garde fut créée, composée de dogues anglais servant de « chiens de guet ». Elle donnait la chasse aux pirates venant piller dans les bateaux réfugiés au port. Jamais pirates ou soldats anglais ne purent tromper leur vigilance. Les chiens étaient lâchés en liberté le temps du couvre feu jusqu'à l'aube. Ces chiens étaient entretenus par un impôt, le « Pain de chien » ou « Droit de chiennage ». Ils furent utilisés pendant plus de six siècles avant d'être supprimés suite à un fâcheux accident, dont fait d'ailleurs allusion Châteaubriant dans ses «Mémoires d'outre tombe» : un jeune officier de marine nommé J.B. Kerrerwatz fut dévoré une nuit par la garde en tentant de passer par la grève ! (31)
- La forteresse du Mont Saint-Michel, pendant les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, fut sous la garde de chiens pensionnés par la municipalité (9).
- Les remparts de Rhodes, de Chypre et de Malte furent gardés par des dogues employés par les chevaliers de Saint Jean de Jérusalem contre les troupes turques de Mohamed II le conquérant (9).

En Espagne, Philippe II fit renforcer ses garnisons par des chiens de garde. Philippe V, au cours de la guerre de succession d'Espagne (1700-1715), organisa l'adoption de chiens errants autour des villes par les garnisons de Mont-Philippe et de Fort-l'Etoile. Une nuit, ils protégèrent les abords du fort contre un parti d'Autrichiens les attaquant, et purent avertir les défenseurs. Le chef de la garnison décida aussitôt de les inscrire à titre permanent sur les rôles de l'unité (31).

En Italie, les papes du Moyen-âge et de la Renaissance faisaient garder les abords du château Saint-Ange, qui cumulait les fonctions de forteresse, prison et coffre-fort de la papauté (9).

Lors de son expédition en Egypte, en 1798 et en 1799, Bonaparte conseilla à ses lieutenants chargés de la garnison de la ville d'Alexandrie, quelques jours avant la bataille des pyramides, d'employer les chiens errants de la ville pour renforcer les patrouilles et les postes de garde de la ville (9).

En Afrique du Nord, lors de la conquête de l'Algérie, les Français, comme les forces Arabes employaient de nombreux chiens. En 1836, le capitaine Blangini organisa une campagne de quarante chiens sentinelles. Des animaux du pays,

croisés bergers et lévriers, veillaient chaque nuit aux avant-postes et participaient à la sécurité des camps. Les forces arabes employaient e aussi, contre les troupes coloniales, des chiens de race kabyle, féroces et peu nourris. Ils sauvèrent à plusieurs reprises les douars et les smolas des attaques surprises françaises. La campagne de Tunisie fut aussi l'occasion d'utiliser le chien de guerre (31).

Pendant la guerre de Crimée, les zouaves français se servaient de chiens, essentiellement pour la défense des tranchées et des avant postes.

Durant la première guerre mondiale, les chiens auxiliaires de sentinelle, de type berger essentiellement, furent les plus employés après les chiens sanitaires. Ils furent très utilisés dans les Vosges et en Alsace, ainsi que dans la Somme. Le chien auxiliaire de sentinelle apportait la finesse de son ouïe et de son odorat au guetteur qui l'accompagnait. Il permettait d'augmenter la quiétude et la sécurité du combattant, en particulier la nuit : l'objectif principal était de signaler l'ennemi sur une distance de cent cinquante mètres en moyenne. Affecté à des missions de garde sur l'arrière ou de guet sur les lignes avant, éventuel auxiliaire dans les combats au corps à corps en cas d'alerte, ou garde du corps dans les tranchées, il était toujours associé au même guetteur. La fonction de chien de garde restait l'une des fonctions qui nécessitait le moins de dressage, faisant appel en grande partie à l'instinct de l'animal. Par contre, l'animal devait être entraîné à stopper les aboiements sur commande et à ne pas accepter de nourriture d'un étranger.

En 1914, le S.G.P.E.T.D.N fut créé en France : le service de garde et de protection des établissements, travaillant pour la défense nationale, assurait la protection des dépôts militaires, des usines d'armes, de toute entreprise liée de près aux conflits. Trois types de fonctions prédominaient dans ce milieu : les chiens d'enclos, gardant un périmètre clos sans commandement, les chiens de ronde, accompagnant le gardien, les chiens de pistage, recherchant un individu à partir d'une trace olfactive. Le chien d'enclos pouvait être abandonné à lui-même, enfermé dans un chemin de ronde pour surveiller un secteur précis, ou être attaché à un « Trolley », chaîne coulissant sur un fil métallique lié au collier du chien, ceci sur une zone plus réduite de surveillance (12).

La fonction de chien de garde lors des conflits pouvait être aussi de faciliter la sécurité des éclaireurs en signalant, lors des patrouilles, la proximité d'ennemis, voire la possibilité d'embuscades. Il permettait de protéger l'avant et les flancs de la patrouille en inspectant l'environnement, les taillis, bosquets et remblais.

Lors de ces patrouilles, il pouvait escorter les prisonniers faits à cette occasion. Le « chien geôlier » sera d'ailleurs tristement utilisé par l'armée allemande lors de la seconde guerre mondiale, en particulier lors de la création d'une sinistre brigade canine, la brigade S.S. « Totenkoptverbände », chargée de la garde des camps de concentration (9). La plupart de ces chiens furent issus d'un énorme centre spécial, fondé en 1938 à Kummersdorf, qui permit à l'Allemagne d'entrer en guerre avec près de deux cent mille chiens dans ses troupes (19) !

Tout au long de la guerre d'Algérie, près de mille cinq cent chiens furent utilisés en permanence par l'armée française : une grande partie d'entre eux était affectée à la garde des installations sensibles telles les dépôts de munitions ou les dépôts de carburant. Ils étaient répartis en pelotons cynophiles au sein de diverses unités de l'armée de terre et de l'armée de l'air.

Durant la seconde guerre mondiale, près de 10500 chiens furent formés dans les camps de dressage américains. Parmi eux, plus de 9300 servirent de chiens sentinelles, dont plus de 3000 assurèrent la protection des côtes américaines, aux côtés des garde-côtes, contre l'activité sous-marinière allemande (6). Les races utilisées furent les bergers allemands, bergers belges, Dobermans, Colleys, Husky, Malamutes (38) (**fig.8**).

Type de chien	Entraînés pour l'armée	Entraînés pour les garde-côtes	Total entraînés	Restés en poste aux E.U	Envoyés outre-mer
Sentinelles	6121	3174	9295	8396	899
Eclaireur	571	0	571	135	436
Trait et traîneau	268	0	268	0	268
Messenger	151	0	151	0	268
Démineur	140	0	140	0	140
TOTAL	7251	3174	10425	8531	1894

Fig. 8 : L'utilisation en chiffres des chiens de guerre américains durant la seconde guerre mondiale (38)

En 1965, lors de la guerre du Viêt-nam, l'armée américaine commença par envoyer des chiens sentinelles (avec la 212^{ème} compagnie de police militaire), chargés de garder plusieurs sites. Ils permirent de repousser les nombreuses tentatives d'infiltrations Viêt-cong sur les bases aériennes de Pleiku, Bien Hoa, Phan Rang, Dui Nhon et Ban Me Thot.

Le dressage de ces chiens laissa cependant à désirer : leur excès d'agressivité fut à l'origine de nombreux accidents et morsures. Mesurant l'ampleur du problème, l'armée de l'air américaine, dès 1968, organisa un dressage différent, de meilleure qualité, pendant lequel les chiens travaillaient avec plus de contacts humains et dans des situations plus variées. Ils pouvaient ainsi se passer de muselière : il s'agissait des débuts d'un nouveau type de chien militaire, le chien de patrouille moderne (23). Celui-ci devait savoir détecter la présence de l'ennemi, alerter et observer sans se faire détecter, assister les forces de sécurité par traque ou éclairage, accepter en un temps réduit un nouveau maître-chien, pouvoir travailler à proximité des troupes sans aucun danger pour celles-ci. Contrairement au chien sentinelle, attaquant toute personne dans son secteur jusqu'à l'intervention de son maître, le chien de patrouille ne devait attaquer que sur commande et s'arrêtait sur ordre vocal. Progressivement, dès le début des années 1970, les chiens sentinelles restants furent remplacés par les nouveaux chiens de patrouille incorporés (32).

Après cette guerre, le renforcement des tensions Est-Ouest et les risques de plus en plus grands d'espionnage, vont conduire rapidement à une montée en puissance du chien militaire dans la spécialité de garde. Cela devint d'autant plus nécessaire que les premières bombes atomiques commençaient à équiper certaines bases européennes, matériels plus sensibles représentant des cibles privilégiées pour le sabotage et l'espionnage.

Depuis les temps les plus reculés, le chien a donc été largement utilisé lors de nombreux conflits et ceci en raison de ses qualités naturelles et de la relation privilégiée qu'il noue avec l'homme. Durant toutes ces époques, deux rôles ont été confiés en quasi permanence aux chiens de guerre : être un auxiliaire du combattant au front pour l'attaque, et assurer efficacement la garde et la surveillance des soldats ou des zones militaires. Ce sont les rôles de base du chien de guerre. S'il est resté un auxiliaire incontournable pour la garde, s

II) Le chien de guerre : des rôles de plus en plus variés à travers les conflits

Dès le début du XIX^{ème} siècle, dans le concept d'une armée moderne, le chien apparaît pour beaucoup comme un auxiliaire incontournable. L'incroyable développement de la cynophilie en Europe amène à une vaste utilisation des facultés innées des chiens. Dans le domaine militaire, il n'est plus question de les utiliser en tant que féroces attaquants en premières lignes. Les armes à feu les ont depuis longtemps écartés de ce rôle ancestral. Le chien de guerre va être de plus en plus dressé en vue de missions spécifiques, faisant appel à son intelligence et à son instinct comme à l'attachement qu'il porte à son conducteur ou à son instructeur. La course aux armements en Europe à la fin du XIX^{ème} siècle, les nombreux préparatifs belliqueux, amènent à dresser presque systématiquement des chiens à des fins militaires.

Déjà, durant la guerre de 1870, les troupes allemandes se distinguaient par la présence de chiens amenés grâce à l'initiative des soldats eux-mêmes. Les observateurs militaires remarquèrent pour la première fois la participation de chiens lors des grandes manœuvres allemandes de 1886. Il s'agissait essentiellement de dalmates, de chiens-loups de Poméranie et de bergers anglais, dressés au service de patrouilles, au port des messages, comme à la recherche des blessés et des égarés. La cynophilie fit des pas de géant, en particulier en Allemagne, au cours des quelques années précédant la grande guerre : le début du XX^{ème} siècle marque une période de transition sans précédent dans ce domaine !

Les experts allemands recherchèrent activement la « race de guerre » : de nombreux colleys écossais et des airedales terriers furent incorporés dans leur armée. Pour des raisons politiques, afin de ne pas adopter ces races de Grande-Bretagne, ennemie acharnée de l'Allemagne, celle-ci adopta massivement vers 1880 ses propres bergers, grâce aux recherches du capitaine Von Stephanitz et à ses travaux sévères de sélection à partir de races traditionnelles de bergers du Wurtemberg, de Franconie et de Thuringe. Ils obtinrent un berger de type lupoïde, très vigoureux au caractère équilibré, à la base des « bergers allemands » qui deviendront les chiens de guerre par excellence.

Alors que parallèlement, en Grande-Bretagne, les premiers chiens militaires véritablement officiels apparaissaient en 1900 (bobtails, colleys, airedales lors de la guerre des Boers), la France, elle, restait lanterne rouge européenne pour l'incorporation de chiens dans ses armées ! (9)

1) Le chien sanitaire :

Les Egyptiens furent probablement les premiers à dresser des chiens à des fins sanitaires, préfigurant les premiers chiens infirmiers des armées européennes du XX^{ème} siècle. Selon certains auteurs latins, les chiens égyptiens parcouraient le champ de bataille à la fin des luttes afin de rechercher des blessés, les signalaient et léchaient leurs plaies (aucune trace archéologique de ces affirmations). Pour les Egyptiens, la salive du chien était sensée être un baume curatif pour les plaies ! (9)

Les chiens sanitaires sont véritablement nés d'une préoccupation commune des sociétés civiles et militaires, contrairement aux chiens utilisés à d'autres fins militaires. Depuis longtemps, les autorités militaires et les associations caritatives se préoccupaient du nombre impressionnant de disparus qu'engendraient les conflits modernes : exemple de la guerre de 1870, pendant laquelle les Prussiens comptèrent 40741 tués et 4009 disparus, les Français 136450 tués et 11914 disparus. Le perfectionnement des services de santé, l'utilisation de brancardiers, souvent à la faveur de l'obscurité lors de brèves trêves, voire les méthodes de repérage des blessés (sifflet-plaque d'identité au cou du soldat; appareils d'éclairage à l'acétylène), n'ont pas apporté de baisse sensible du nombre de disparus. Le nombre de morts faute de soins était lui aussi en permanente progression sur les champs de bataille (21).

La toute première société du chien sanitaire fut créée en Belgique en 1885, s'inspirant de l'utilisation des chiens policiers jugés étonnant dans leurs capacités à repérer des objets ou des personnes. L'origine du chien sanitaire moderne reste cependant essentiellement allemande. Elle est sans doute inspirée de l'œuvre charitable des moines de l'abbaye du Grand Saint Bernard. Ces missionnaires de l'hospice du même nom, créé en Suisse au VIII^{ème} siècle, dressaient depuis le XVIII^{ème} siècle une espèce locale de bouvier alpin, à la recherche des voyageurs égarés dans la neige des Alpes : le Saint Bernard (36). La société des chiens sanitaires allemands fut fondée en 1893, à Oberdollendorf en Allemagne, avec le soutien des grands personnages du Reich. Ces chiens furent vite redistribués dans les corps d'armée : on dénombrait deux mille chiens sanitaires allemands en 1914 ! Cette société fit vite des émules à l'étranger, en particulier en Suède, en Italie et en Angleterre (9).

Les chiens sanitaires étaient employés à la recherche des blessés perdus sur les champs de bataille, à la fouille des cachettes dans les ruines et excavations, à battre les terrains boisés ou couverts, ainsi qu'à explorer tout endroit où les blessés étaient invisibles aux yeux des brancardiers. Ils étaient donc particulièrement utiles la nuit. Ils pouvaient être dressés à rapporter rapidement un objet du blessé découvert, voire à ramener le brancardier jusqu'au blessé. Ils pouvaient signaler le blessé, soit par aboiement (méthode allemande du début de la première guerre mondiale, méthode abandonnée car trop bruyante), soit en ramenant un objet appartenant au blessé fondé sur un instinct de rapport poussé à l'extrême (méthode française et vite généralisée dans toutes les armées). Remarquons que cette dernière méthode fut cependant nuancée : certains chiens tiraient sur les casques maintenus par la jugulaire, étouffant ainsi les blessés ! Pour pallier cet inconvénient, les chiens sanitaires allemands furent équipés de boudins de cuir fixés par une courte chaînette

au collier. L'animal saisissait le boudin dans sa gueule après avoir découvert un blessé nécessitant une assistance (9).

Les nombreux conflits, qui éclataient un peu partout sur la planète durant les premières années du XX^{ème} siècle, poussèrent de nombreux pays à donner une instruction militaire à leurs auxiliaires canins. Des chiens de guerre, dont des chiens ambulanciers (bergers colleys, blood-hounds, airedales terriers), furent mis en service par les Anglais, comme par les Boers, pendant la guerre du Transvaal de 1899 à 1902. Ils sauvèrent par centaines des blessés que les brancardiers ne pouvaient pas retrouver. En 1904 et 1905, pendant le conflit russo-japonais, les Nippons adoptèrent sans réserve l'aide précieuse des chiens sanitaires. Lors de la conquête du Maroc, un service de chiens sanitaires fut organisé à Melina par les troupes espagnoles (31).

La première école de cynotechnie militaire vit le jour en 1665 en Autriche-Hongrie. La cynotechnie allemande sera pourtant la plus active avec la mise au point, en 1895, du berger allemand actuel, dont le but était de créer un chien d'utilité polyvalent. Cet aspect utilitaire recherché n'était pas gratuit, le soutien du gouvernement non plus. L'armée allemande travaillait depuis le début des années 1880 à l'intégration de chiens dans leurs unités. Un service de chiens sanitaires fut testé à grande échelle au cours de grandes manœuvres à Coblenz en 1899. A partir de 1905, l'ensemble des bataillons de chasseurs de l'armée allemande se virent dotés de plusieurs chiens militaires. A ce moment, la totalité de leur cheptel en tant de paix s'élevait à plus de deux mille animaux, avec la capacité de plusieurs autres milliers de chiens pouvant être réquisitionnés dans des associations. La cynotechnie allemande fut à la base du développement de la cynotechnie moderne européenne. Remarquons que la Belgique constituera un autre grand pôle de la cynotechnie militaire en Europe grâce à ses races de bergers malinois, grœnendael et tervueren (21).

En France, le chien sanitaire connut des débuts difficiles, à l'image de toute l'histoire du chien militaire dans notre pays. Entre 1882 et 1888, à l'initiative de quelques gradés, certaines unités s'équipèrent d'un chenil (épagneuls, bergers de Brie) mais ceci fut vite interrompu. Plusieurs races françaises furent à l'honneur : les briards, les beaucerons, les labrils, les bouviers des Pyrénées. Ces derniers se rapprochaient le plus du type parfait du chien de guerre, mais ils étaient malheureusement trop rares. Outre leurs qualités de courage, d'énergie, de vigueur et de sociabilité, considérées comme essentielles pour des chiens de guerre, leur robe, soit grise bleue avec des taches noires, soit grise fauve (kaki), constituait un excellent camouflage et une très bonne protection en terrain découvert. Les labrils, habituellement très courageux, intelligents, vifs, débrouillards et faciles à dresser, ont fourni des chiens de liaison de très haute qualité. Les beaucerons étaient souvent mal protégés par leur poil trop fin, mais lorsqu'ils n'avaient pas trop de caractère, furent des chiens de guerre de premier ordre. Enfin, les briards, souvent trop doux, timides et trop débonnaires, se montrèrent d'excellents chiens de guerre, quand ils ne furent pas trop craintifs. Ils étaient cependant grandement handicapés par leur abondante toison et leur poil mou, qui les rendaient d'un entretien très difficile en campagne (21).

De 1887 à 1890, le lieutenant Jupin, appartenant au 32^{ème} régiment de ligne, fut le premier à lancer l'idée d'une utilisation de chiens militaires par l'armée française. Il

installa et fit fonctionner, sans crédits officiels, deux chenils militaires, l'un à Toul, l'autre à Verdun. Il exposa ses idées et ses expériences dans deux ouvrages (*Les chiens militaires dans l'armée Française 1886* ; *Tactique et chien de guerre 1890*), laissant sans réaction la hiérarchie française ! (25)

En 1895, Lepel Cointet, avec les concours du capitaine Tolet, du médecin-inspecteur Février et des médecins-majors Casting et Bichelonne, reprit l'initiative allemande et entraîna pour la première fois en France des chiens à la recherche de blessés.

Une initiative privée aboutit, en 1906, à la création d'une « Société d'Etude », pour le dressage des chiens sanitaires (9). En 1908, cette société devint la Société Nationale du Chien Sanitaire, tenue par des bénévoles. Son objectif était de préparer les chiens à la recherche des blessés sur les champs de bataille. Elle obtint le parrainage des ministères de la Guerre, des Colonies et de l'Agriculture (21).

Le 14 mars 1911 fut créé par le ministère de la guerre, à Avon-Fontainebleau, un premier chenil militaire de dressage de chiens sanitaires (exclusivement sanitaires), subordonné au service de santé de la 7^{ème} direction du ministère de la guerre : il s'agissait d'une première porte ouverte à l'entrée des chiens dans l'armée française (31) (21) (**fig.9**).



Fig. 9 : Emploi d'un chien sanitaire par un brancardier français durant la première guerre mondiale 1916 (SIRPA/ECPA France)

Officiellement, les chiens sanitaires n'étaient pas destinés à participer au combat, mais juste à la recherche de blessés après l'affrontement. Malgré les nombreux exemples à l'étranger et de multiples recommandations en France (à

travers l'*Etude sur la liaison par les chiens de guerre* du capitaine Bauth et avec les nombreux ouvrages du lieutenant Jupin), le haut commandement ignora le chien militaire et fit preuve d'un scepticisme déconcertant. C'était la Société Nationale du Chien Sanitaire qui prenait en charge toutes les dépenses des chenils, dont le matériel et le coût du dressage, et c'est elle qui avait la responsabilité de fournir les chiens gratuitement à l'armée en cas de conflit.

Le résultat est déconcertant : en 1914, à la veille de la déclaration de guerre, pratiquement tous les grands états européens étaient dotés d'un service de chiens de guerre : La France brillait par sa différence et sa négligence, non par défaut de cynophilie mais surtout par manque d'intérêt et de confiance de la part de l'état-major. Il existait alors deux cent cinquante chiens entraînés (exclusivement des chiens sanitaires) dans l'armée française. Près de six mille étaient déjà dressés en Allemagne au même moment. Trente mille chiens furent utilisés par les Allemands pendant la première guerre mondiale, neuf à treize mille par l'armée française (21).

Dès 1915, de bons résultats furent remarqués sur le terrain pour les chiens sanitaires français, mais aussi des déboires : les brancardiers étaient globalement mal formés sur le chien, essentiellement par manque de connaissances cynophiles, par manque de discipline, et manque de méthode. La guerre de position devint une guerre de tranchée, la recherche des blessés devint par conséquent moins difficile : le service des chiens sanitaires fut alors dissous par le commandant Joffre, chef des armées à cette époque. Le service fut pourtant poursuivi officieusement par de nombreux officiers sur le terrain.

Le 29 septembre 1915, le ministre de la guerre, Millerand, approuva l'utilisation du chien à d'autres fins que sanitaires. Quelques jours plus tard sa décision était annulée. En décembre 1915 fut enfin créé le «Service des Chiens de Guerre», rattaché à la direction de l'infanterie, sur la décision de Millerand, suite à l'efficacité des chiens observés chez l'ennemi et suite aux pressions de l'opinion et des troupes (21).

La nouvelle organisation permit une meilleure gestion des animaux et d'en harmoniser le recrutement. Celui-ci s'effectuait par l'intermédiaire d'appels aux dons (**fig.10**), de prêts suscités auprès des éleveurs professionnels, de détenteurs privés, de prélèvements directs dans les fourrières, ou par l'intermédiaire de sociétés canines régionales volontaires (9). La principale source de chiens de guerre fut les dons et les prêts consentis par les particuliers, mais il y eut également d'autres moyens d'approvisionnement. La fourrière de Paris ne fut pas l'un des moindres. Les chiens qu'elle fournissait, se prêtaient parfaitement au dressage, aux dires des spécialistes. Malgré cela, jusqu'à l'année 1917, les chiens qui y étaient recueillis étaient systématiquement sacrifiés. En effet, un règlement de 1882 leur en interdisait la sortie. Il fallut toute l'insistance du général Lyautey, qui menaçait par ailleurs de déclencher une réquisition s'il n'obtenait pas satisfaction, pour qu'enfin les chiens capturés à la fourrière de Paris, fussent dirigés vers les chenils, où ils devaient apprendre les rudiments de leur futur métier. Près de trois mille chiens furent ainsi sauvés d'une mort inutile. La S.P.A., quant à elle, avait mis les chiens de ses refuges à la disposition de l'armée depuis 1915. Il n'était pas rare non plus, que des chiens échappés des lignes allemandes, « les chiens déserteurs », fussent récupérés par des soldats français. Ils étaient alors rééduqués, c'est à dire qu'ils apprenaient à obéir à des ordres donnés en français, puis étaient réutilisés. Quelques animaux

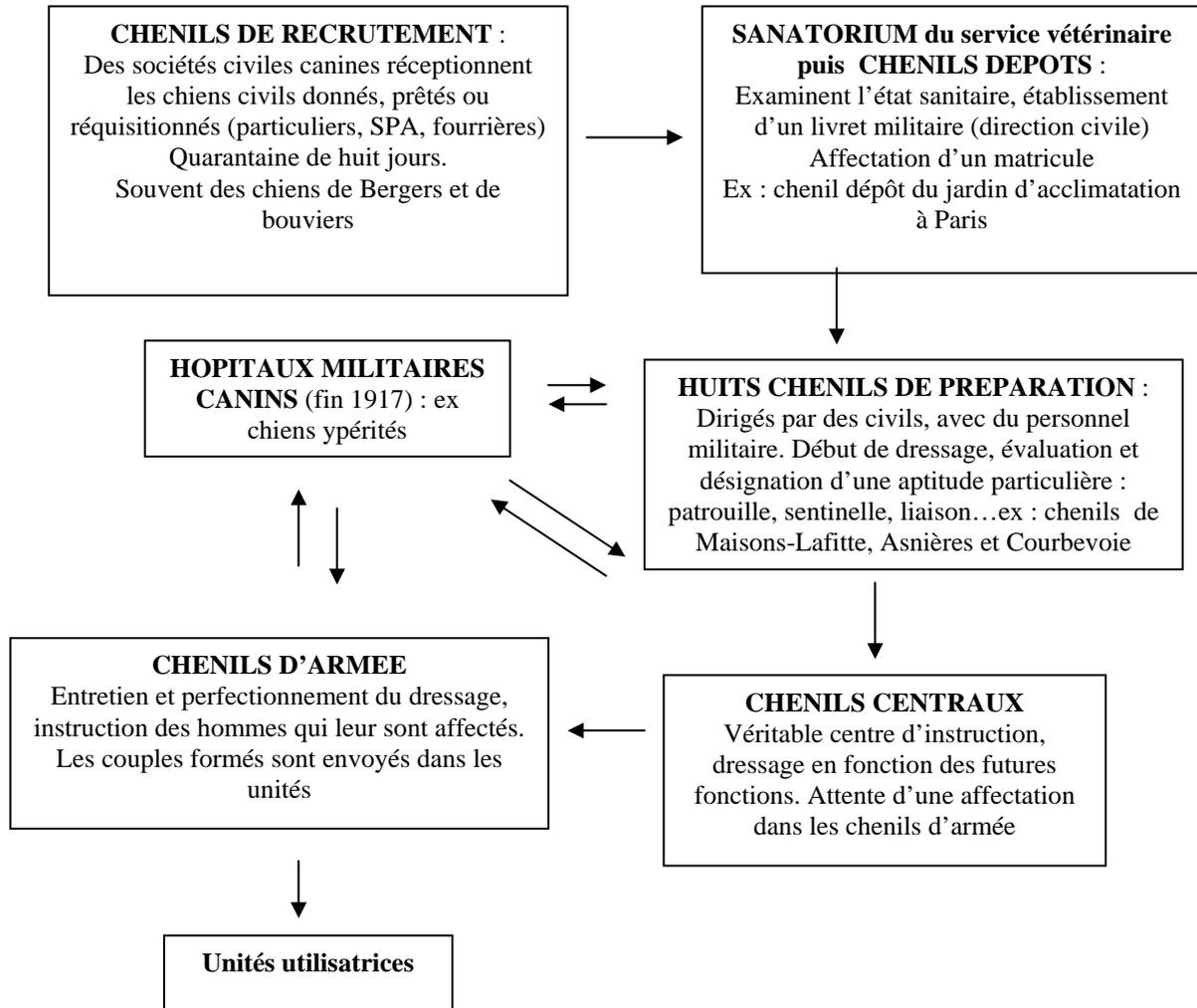
furent tout de même achetés, du fait de leur rareté et de leur caractère spécialisé. Ainsi quatre cent chiens de traîneaux d'Alaska furent importés des Etats-Unis et du Canada (21).



Fig. 10 : Appel aux dons de chiens par la société du chien sanitaire, 1916 (21)

Pendant les premiers temps de la guerre 1914-1918, durant la phase de mouvement, les Français ont donc exclusivement utilisé des chiens sanitaires. En février 1915, quelques chiens patrouilleurs et auxiliaires de sentinelles des 223^{ème} et 346^{ème} régiments d'infanterie firent l'objet de rapports favorables. Progressivement, interviendront sous les drapeaux plusieurs d'autres types de chiens de guerre : les chiens sentinelles, patrouilleurs, porteurs, estafettes, chiens d'attelages, télégraphistes, dératiseurs...

Fig. 11 : ORGANISATION DU SERVICE DES CHIENS DE GUERRE (France, 1917)



Au début de l'année 1916, le premier centre dédié au dressage militaire fut créé à Maisons-Lafitte. Il organisait l'envoi des chiens au front. Ils y subissaient une familiarisation puis un premier déboufrage afin de développer leurs aptitudes et leur caractère d'individualité, de les classer par spécialité et de commencer le dressage. Le dresseur devait rendre progressivement l'animal réceptif et attentif, obéissant sans être passif (il devait garder une certaine initiative). Le chien devait être amené à perdre l'habitude d'aboyer, à exécuter l'ordre aussitôt celui-ci donné, et surtout à supporter les bruits occasionnés par les déflagrations d'obus, de tirs et de grenades. Les tests occasionnés par les bruits (au chenil militaire central de Satory) étaient progressifs et ascendants. Ils eurent l'inconvénient de n'être réalisés qu'avec les bruits de départ d'obus mais sans ceux des détonations lors de leur explosion. Au front, plusieurs chiens paniquèrent à cause de ce manque de formation (21).

Le 5 janvier 1917, une instruction ministérielle institutionnalisait pour la première fois le chien de guerre. Une refonte complète du Service des Chiens de Guerre fut opérée et de nombreuses utilisations du chien de guerre furent reconnues. L'organisation des chiens de guerre français aura donc demandé trois années avant de fonctionner normalement (**fig.11**). Elle donna son plein rendement lorsque l'armistice survint... L'armée française a mobilisé au total 15000 chiens durant la guerre 1914-18 : près de 5300 furent portés disparus ou tués. On estime que les forces alliées utilisèrent 30000 chiens durant le conflit. Le 21 novembre 1918, une circulaire ministérielle démobilisait les chiens de guerre : les animaux furent rendus à leur propriétaire, voire réutilisés à d'autres fins (chiens guide d'aveugle, chiens d'attelage dans le civil...). Certains échouèrent dans des sociétés de protection animale. D'autres, devenus embarrassants, furent abattus.

Le 14 Juillet 1919, toutes les armées alliées passèrent sous l'Arc de Triomphe : le défilé solennel de la victoire fut ouvert par un officier français accompagné de son chien. De nombreux chiens furent alors décorés. Le chien de liaison « Jacquot » reçut même la croix de guerre, honneur qu'il dut partager avec un âne ! Les anglais créèrent, eux, une médaille spéciale pour leurs chiens militaires de la grande guerre (9) (**fig.12**).

Dès la fin de la guerre, les témoignages de gratitude de soldats et même d'artistes se multiplièrent, en particulier envers les chiens sanitaires. Voici la description des derniers exploits du chien sanitaire « Pluton », auteur de nombreux exploits, relatés sous la plume de Jacques d'Ars dans « les Mémoires d'un chien de guerre » (Yve Klotz Ed., Paris, 1922) (21) :

«Frère Jacques alors maintient Pluton au bord du parapet, en essayant de lui donner une vue sur l'endroit précis où se trouve le blessé ; il lui laisse entendre la plainte qui monte de là-bas et tout d'un coup, avec un ordre bref, il lâche le noble animal ! Pluton arrive tout droit au corps, il flaire un instant ! Horreur, à ce moment des balles partent de la tranchée ennemie ! ... Ils ont vu Pluton et ils tirent sur lui ...Le sauveteur, superbe d'indifférence, ne s'émeut pas ; d'un seul coup de dent, il soulève violemment l'homme ; puis, après l'avoir tourné et retourné, il le saisit à l'épaule, et il le traîne, il le traîne et il approche de notre ligne avec son précieux fardeau ! Mais les balles sifflent toujours. Le soldat est atteint et Pluton est atteint lui aussi; il tombe sur le genou, une patte fracassée ! Ce n'est pas fini, il fait encore quelques mètres ! Il amène le blessé jusqu'au parapet ; puis il se dispose, tant bien que mal, à rentrer lui aussi, lorsqu'une balle, une dernière, l'atteint en plein dans la tête ! Pluton roule, les quatre pattes en l'air ! On le saisit à son tour, après avoir recueilli le soldat; mais le chien tombe lourdement au fond de la tranchée ... Il reste là, immobile, déjà raide, les mâchoires serrées, un filet de sang coulant sur ce beau sillon frontal tout blanc qu'il a entre les yeux. Le brave Pluton est mort, mais le blessé français est sauvé ! ... »

Après 1919, l'idée d'utiliser les chiens en permanence dans les armées fut abandonnée : en France le chien de guerre n'a pas survécu à la grande guerre.



Fig. 12 : Bois l'Evêque, camp de la 2^{ème} D.I. Marocaine, le 6 août 1918 : le chien Jacquot, seul survivant depuis le début de la campagne, décoré de la croix de guerre. Musée des deux guerres mondiales, B.D.I.C (univ. Paris), Photo. ECPA

Entre 1937 et 1939, de nombreux officiers français adressèrent aux services compétents du ministère de la défense nationale un ensemble d'études et de rapports dans le but d'infléchir le ministère à leur vue. L'immobilisation gouvernementale restait totale. Cette fois encore l'initiative vint de sociétés civiles canines qui, face à l'inertie des autorités, décidèrent d'encourager l'élevage et le dressage des chiens de guerre par des démonstrations, des publications, des concours, allant jusqu'à faire don à l'armée de quelques sujets dressés. Elles créèrent même, à leurs frais, quelques chenils militaires dans certains régiments.

En 1939, plusieurs grandes armées avaient déjà des chenils militaires. Ce n'était pas le cas pour la France et l'Angleterre, persuadées que la mécanisation et la modernisation des armées rendaient le chien inutile. L'Allemagne, n'ayant jamais douté des vertus du chien de guerre, entra en guerre avec près de 200.000 chiens dressés militairement. La France ne put lui opposer que quelques centaines de chiens dressés ! (23)

En 1940, de nombreux rapports furent établis par des prisonniers, mettant l'accent sur la présence massive de brigades canines dans les rangs allemands. Ces rapports ne cessaient de mentionner les coups de maître de l'ennemi, dont le succès était en partie dû à l'action des chiens, ainsi que les actions françaises déjouées par les chiens sentinelles allemands. Le service des chiens de guerre de l'armée revit alors le jour. Son organisation fut confiée à la direction de l'infanterie. Le recrutement se fit grâce au précieux secours de sociétés canines civiles une nouvelle fois ! Nombre de ces chiens tomberont dans les mains de l'ennemi en 1940. Le Marquis de Cherville dans « Histoire naturelle en action » écrit : « Je n'exagérerai point en affirmant que les quatre ou cinq mille hommes que nous avons vus défiler pendant ces tristes mois traînaient en remorque une trentaine de mille de chiens de toutes les paroisses et que les neuf dixièmes de ces chiens étaient français. ». L'occupation mit fin à l'existence des chenils militaires français (31).

A la fin de la seconde guerre mondiale, le bilan était lourd : des dizaines de milliers de chiens étaient morts chez les alliés, comme dans les armées japonaises,

allemandes et soviétiques. Tous s'accordèrent à dire que leur sacrifice pesa sur la conduite des opérations militaires. Tous les pays, vainqueurs ou non, conservèrent, rétablirent, voire augmentèrent leurs effectifs canins (exemple de l'Angleterre dans tout le dominion britannique).

En France, le ministère de la guerre laissa l'entière initiative au Service Vétérinaire de l'Armée, qui commença par récupérer les chiens de guerre allemands et créa, en 1949, le 10^{ème} groupe vétérinaire de Linx, issu d'un chenil militaire plus réduit à Rastadt. Ce centre de dressage modèle, d'une capacité de six cent chiens, va devenir le creuset de l'activité cynophile de l'armée française. Le ministère de la défense nationale prévint la création d'autres chenils : le déclenchement de la guerre d'Indochine engendra vite des demandes pesantes de la part des troupes engagées (31).

Le chien sanitaire fut donc au début du siècle à la base de la création d'un véritable service des chiens de guerre en France. Même si les leçons de l'histoire ont été difficilement retenues, c'est à partir de son utilisation systématique dans l'armée que se sont développés et imposés les services canins militaires modernes dans notre pays, comme chez nos voisins. Les nombreuses vies épargnées par ces chiens sanitaires durant les deux guerres mondiales, les circonstances dans lesquelles ils travaillèrent, firent de ces chiens de véritables héros aux yeux du public. Rarement, les liens entre l'homme et le chien furent si étroits. Nul doute que tout ceci rapprocha encore plus l'homme du chien et ne pouvait que nous engager à trouver d'autres utilités au chien de guerre. Le chien sanitaire apparaissait incontournable désormais et ceci ne fut plus remis en cause.

2) Le chien de patrouille, le chien de pistage et le chien éclaireur :

Déjà en 230 avant J.C, le consul romain Pomponius Matho, ne pouvant venir à bout de la résistance de la guérilla des Sardes, utilisa des chiens en patrouille pour découvrir ces derniers dans le maquis (13) !

Ces fonctions ont toujours utilisé les particularités de l'olfaction du chien : une très grande acuité pour les odeurs organiques, une grande faculté de distinction des odeurs proches ou mélangées, et une excellente mémoire olfactive.

La mission de ces chiens était d'accompagner une patrouille de quelques soldats, éventuellement partis en éclaireurs ou pisteurs. Il s'agissait d'une aide très précieuse, spécialement lorsque les lignes ennemies étaient très proches, ou même durant la nuit. Une progression souvent lente et silencieuse était indispensable. Cette aide était aussi très appréciable en zone dense (exemples de la jungle au Viêt-nam).

Le chien de pistage fut une version dite « améliorée » du chien auxiliaire de sentinelle, demandant un dressage plus poussé et des prédispositions indispensables. La particularité du chien de pistage était qu'il devait trouver l'ennemi sans l'aborder ni se faire repérer, souvent en suivant une odeur précise signalée par son maître. Pour cette raison, les chiens de pistage n'étaient pas une garantie absolue contre les embuscades, l'idéal consistait à utiliser de façon combinée des chiens de pistage et des chiens éclaireurs. Dans toutes les armées modernes, le chien de pistage fut aussi couramment utilisé pour la recherche de prisonniers échappés de camps, d'aviateurs abattus, de maquisards.

Aux Etats-Unis, l'idée de dresser en grand nombre des chiens de patrouille et des chiens sentinelles dans les armées est née véritablement en août 1942, suite à la capture par les gardes côtes de quatre espions allemands débarqués d'un sous-marin sur une plage américaine (23). En décembre 1942, un programme de formation, appelé le « K-9 Corps » (nom provenant de la phonétique de « Canine Corps »), de 125000 chiens de guerre fut annoncé aux Etats-Unis. Il ne sera jamais complètement atteint (6). Durant la seconde guerre mondiale, on estime que près de 500 chiens éclaireurs américains allèrent sur le terrain, en particulier dans le pacifique sud. Ils y firent preuve de beaucoup d'efficacité en prévenant de nombreuses fois les patrouilles de la présence des forces japonaises, parfois présentes à plus d'un kilomètre de distance ! A la moindre détection, I2 402.12007 440.301n

sur les embuscades qu'auraient pu tendre les Arabes et il prenait les mesures en conséquence. » (25)

Les troupes de montagne de la Waffen S.S. utilisèrent aussi des brigades canines en grand nombre pour débusquer les partisans de Tito en Yougoslavie (9).

En 1951, durant la guerre d'Indochine, furent créés dans l'armée française des groupes dits « cynocommandos opérationnels légers » dont la vocation était de contrer la guérilla Viêt-minh. Le cynocommando type était composé de huit hommes de troupes, souvent des autochtones, huit chiens de pistage et un sous-officier cynophile. L'armement était léger et mobile, les hommes disposaient d'une grande autonomie en vivres. (9)

Les chiens de pistage y avaient alors des fonctions bien précises et multiples :

- L'ouverture de route
- La patrouille
- La recherche de l'ennemi à partir d'indices abandonnés (pistage au sens strict)
- La détermination de la distance et la position de l'ennemi
- La fouille d'une agglomération, mission très fréquente
- L'attaque d'un ennemi voire la poursuite d'un fuyard
- La recherche de blessé
- L'activité de guet, de prévention des embuscades
- La répression de manifestations

Ces commandos firent vite leurs preuves dans le delta Tonkinois et se multiplièrent rapidement !

La fonction de chien éclaireur fut l'une des plus novatrices mais aussi des plus exigeantes en dressage. Lors de la guerre entre l'Espagne et le Maroc, entre 1919 et 1926, des premiers chiens éclaireurs étaient déjà dressés à courir le long des lignes ennemies, afin d'attiser le feu de l'adversaire et de dévoiler les positions des tireurs ennemis (23).

Les Américains utilisèrent leurs meilleurs chiens comme éclaireurs dans la végétation luxuriante des îles pacifiques, afin de repérer les patrouilles ennemies. Bien sur, la distance à laquelle les chiens pouvaient détecter l'ennemi dépendait du vent, de l'humidité et du terrain. Mais dans tous les cas, le chien éclaireur permettait de détecter le danger beaucoup plus tôt que les hommes eux-mêmes.

Lors de la bataille de Guadalcanal, le chien « Heil » signala une formation nipponne, qui avançait dans la jungle, et sauva du désastre une compagnie entière (9). Les chiens éclaireurs firent nettement la preuve de leur efficacité dans ce milieu dense en végétation et continuellement sombre. Durant la seconde guerre mondiale, en Europe, la rapidité de mouvement des troupes et les terrains de combats plus ouverts n'avaient pas permis une pleine exploitation du chien éclaireur (6).

En 1966, au Viêt-nam, l'armée de l'air américaine prit conscience que défendre uniquement le périmètre autour de ses bases aériennes, à l'aide entre autre de chiens sentinelles et de chiens de patrouille, ne suffisait plus. Il devenait nécessaire de former des chiens éclaireurs afin de mieux mesurer les mouvements des troupes ennemies. A Fort Benning, un programme de formation de plus de 1000 chiens éclaireurs fut ainsi lancé au bout de quelques mois. A partir de 1969, plus de 1400 chiens participèrent aux patrouilles du sud Viêt-nam et localisèrent de nombreuses

bases ennemies. Lors des premiers mois d'utilisation de ces chiens éclaireurs, ceux-ci restaient tenus en laisse de 3 à 4 mètres de long. Très vite, leur efficacité accrue sans laisse mis fin à tout débat sur ce sujet (23). On choisissait pour ce type de fonction des chiens forts, de taille moyenne, calmes et aux sens développés. La race des bergers allemands fut vite privilégiée par rapport aux colleys et dobermans, supportant difficilement la rigueur des combats et le climat du pacifique sud (38).

La guerre d'Algérie fut, elle, l'occasion d'utiliser la complémentarité des rôles des unités cynophiles. Les pelotons opérationnels participaient aux missions de quadrillage et de bouclage, les chiens pisteurs, éclaireurs et aussi ceux de garde y jouaient un grand rôle. Une fois la zone définie géographiquement, elle était bouclée de façon hermétique à l'aide de chiens de garde assurant l'imperméabilité de la ceinture et la capture d'éventuels fuyards. Puis les opérations de ratissage proprement dites avaient lieu : explorations des souterrains, maquis... Les chiens de pistage ont vite été l'objet d'une autre innovation : accompagner les compagnies hélicoptérées envoyées en mission et assurer en même temps leur surveillance (**fig.13**). De même, comme en Indochine, des commandos cynophiles libres nomades furent envoyés dans les massifs montagneux de Kabylie ou dans le bled (9).



Fig. 13 : Un hélicoptère H-21 appelé « Banane volante » dépose le 5^{ème} peloton cynophile du 151^{ème} Régiment d'Infanterie dans la région montagneuse de Guelma, avec pour objectif de contenir les infiltrations des bandes rebelles à la frontière Algéro-Tunisienne ; 27 mars 1958 ; (photo. ECPA France).

Les chiens éclaireurs furent utilisés en grand nombre lors de la guerre d'Algérie et plusieurs d'entre eux se firent particulièrement remarqués : le 7 mai 1956, au cours d'une patrouille, les chiens Giro et Frédo, placés à 100 mètres en avant d'une compagnie du X^{ème} R.I.C., obligèrent des rebelles à se découvrir et évitèrent ainsi

l'embuscade. Le 3 décembre 1955, après 3 kilomètres de pistage, le chien Bodo découvrit une excavation souterraine dont l'entrée, dissimulée par des dalles, était invisible : bilan de 26 armes, 1100 cartouches, des appareils émetteurs et récepteurs de radio, une collection d'effets militaires pour une centaine d'hommes et 39 tonnes de vivres ! (31).

Durant la guerre du Viêt-nam, les énormes moyens logistiques et offensifs utilisés par les américains restaient insuffisants face à une guerre peu conventionnelle : guerre d'embuscade, de harcèlement, de guérilla perpétuelle, attaque des villages non ralliés à la cause communiste... Il était devenu indispensable de remonter jusqu'aux sanctuaires de l'ennemi afin de le frapper au cœur, de lui interdire tout repos et d'éviter que de nouvelles recrues viennent gonfler les rangs Viêt-cong et la guérilla. Le besoin d'un moyen permettant de suivre les guérilleros à la trace était pressant... L'utilisation de chiens fut l'une des rares méthodes qui permit à l'armée américaine de débusquer l'ennemi avant que celui-ci ne le fasse. (28)

Face à ces besoins, dès l'automne 1968, des chiens furent dressés au pistage aux Etats-Unis. Remarquons que les Anglais avaient déjà utilisés ces méthodes en Malaisie, aux cours de leurs opérations militaires dans la presqu'île malaise et à Bornéo. Des chiens de pistage américains furent entraînés à filer l'ennemi, en se tenant en retrait de cinquante mètres de celui-ci, sans en attirer l'attention. Ils étaient parfois munis d'un petit appareil transmetteur, de un kilogramme, muni d'une antenne fixée le long du corps de l'animal. L'émetteur transmettait un signal radio qui indiquait la distance et la direction qu'il prenait. A bord d'un hélicoptère, le signal était capté et relayé aux troupes d'interventions sur le terrain. (28)

Pour ce genre de programme, des labradors noirs furent sélectionnés, du fait de leur couleur passant inaperçue la nuit, de leur caractère égal et de leur grande endurance. De plus, ces chiens, comme tous les chiens d'arrêt et les retrievers, sont dits plus sensibles aux odeurs en suspension dans l'atmosphère (transpiration, vêtements, haleine de l'individu en déplacement), qu'aux odeurs aux sols (plus nettes pour les chiens courants). Le chien est alors plus susceptible de prendre des raccourcis dans sa traque et de ne pas s'arrêter si les traces aux sols sont brouillées. Par contre, le danger était que le « gibier » trace une piste dos au vent, et son intérêt devenait alors limité si les traces n'étaient pas fraîches. L'utilisation de chiens courants devenait à ce moment indispensable. Pour ces raisons, on finit par utiliser des chiens ambivalents, n'ayant pas de prédisposition particulière : le berger allemand était le plus adaptable. Même si l'efficacité de ces chiens à l'entraînement fut démontrée, aucune information ne nous renseigne sur les véritables performances de ces chiens pisteurs sur le terrain (28). Remarquons que l'utilisation des bergers allemands avait un autre avantage majeur au Viêt-nam, ils supportaient mieux les fortes chaleurs de ce pays par rapport aux autres races (possibilité de perdre son sous-poil) (23).

Il fut estimé à la fin de cette guerre que les 4000 chiens utilisés lors du conflit (dont près de 500 morts au combat) permirent aux forces américaines d'épargner plus de 10000 vies de soldat, sans oublier l'énorme impact psychologique de la présence d'un chien sur le moral des hommes sur le terrain (23). En comparaison, moins de 1500 chiens furent utilisés lors de la guerre de Corée au début des années

50, pendant lesquelles ils firent preuve d'une grande efficacité (essentiellement des chiens sentinelles et éclaireurs) (6) (38).

L'armée américaine a étudié de façon très poussée la possibilité de renforcer les performances des chiens pisteurs. L'idée était de rendre artificiellement odorant les objets ou les gens que l'on voulait pister ultérieurement. La squaline fut choisie comme la substance à utiliser, les chiens semblant très réceptifs à sa présence, même si elle restait inodore pour l'homme. La squaline est un élément oléagineux entrant dans la composition de la sueur. Elle est produite par les glandes sébacées de la peau et constitue un sous produit du cholestérol. Son odeur se maintient à l'air libre plusieurs semaines, par tous les temps, et résiste même à quelques lavages. Un individu, traversant une zone imprégnée de squaline (pouvant fort bien être pulvérisée par hélicoptère comme peut l'être un pesticide), imprègne ses semelles du produit et devient alors très facilement repérable dans les zones voisines. Ceci était très intéressant dans les zones riches en population, les zones frontalières, et à condition, bien sur, que les patrouilles de recherche ne s'imprègnent pas elles-mêmes de l'odeur (remarquons que ce procédé a aussi été utilisé pour la recherche de boîtes noires d'avion, préalablement enduites du produit). Des expérimentations dans ce sens connurent un franc succès. On a tout lieu de penser que des essais pratiques ont été réalisés au Viêt-nam, mais sûrement à titre expérimental et non opérationnel, compte tenu de la difficulté à obtenir en grande quantité la squaline par des moyens industriels (28).

L'armée française utilisa aussi des produits de marquage pour réaliser du cynopistage en Algérie : utilisation de l'odoride T.C.H à la frontière Algéro-Tunisienne pour repérer les infiltrations de maquisards. Cette utilisation fit ses preuves et avait de nombreux avantages : deux fois moins d'échecs lors des recherches, facilité des départs de piste, peu de pistes brouillées, pistage possible par tout temps. Malheureusement, cette molécule posait des problèmes de stockage par son aspect corrosif et instable (2).

3) Le chien de trait et le chien porteur :

Ces chiens ont rendu de grands services en transportant des vivres, des munitions, voire des armes vers les premières lignes. Ils devaient avoir une musculature ainsi qu'une résistance développées, et être adaptés aux chemins de traverses du front souvent bouleversés. Déjà, les Grecs utilisaient des molosses pour porter leurs armes, en particulier leurs glaives, mais l'usage des chiens de traits et des chiens porteurs dans les armées resta anecdotique jusqu'au début du XX^{ème} siècle (31).

L'état-major belge a organisé le premier cette utilisation quasi inédite avec la race des mâtins de trait belges, qui descendaient des vieux mâtins des Gaules, puis avec des bouviers et des bergers. Ces chiens devaient mesurer au moins soixante centimètres au garrot (35). Les Belges furent les seuls, avec les Russes, à dresser des chiens de trait avant la première guerre mondiale, guerre pendant laquelle ils furent vite imités par l'armée allemande. Les premiers essais de traction canine, pour le transport des mitrailleuses d'infanterie et de leurs munitions, remontent en Belgique à l'année 1911. Ils donnèrent vite et sous tous les rapports (endurance, mobilité, économie) des résultats excellents, confirmés au cours des grandes manœuvres belges en 1913. A la veille de la violation de la neutralité belge par les Allemands, l'armée belge comportait vingt compagnies de mitrailleuses, équipées chacune de douze chiens de trait et de six voiturettes (deux pour le transport des pièces, une pour le transport du matériel et trois pour le transport des munitions) (17).

Il faut préciser que le chien de trait était une réalité de la vie quotidienne belge depuis des siècles (chiens de labour, transport du foin ou de produits frais, chiens livreurs de charbons, chiens livreurs de lait...), le chien y était très populaire (nombreux championnats et concours). En 1900, il y avait près de 150.000 chiens de trait en Belgique (16) !

Le lieutenant belge Vandeputte, dans son ouvrage intitulé « Le chien de guerre et le chien de police », fut l'un des premiers à envisager d'utiliser le chien de trait au service des armées (35). En 1911, les Belges furent alors les précurseurs pour l'utilisation de chiens d'attelage (de 1 à 5 chiens) destinés à tirer des mitrailleuses roulantes, en corrélation avec l'adoption d'une nouvelle mitrailleuse, moins lourde et moins encombrante : la mitrailleuse Maxim modèle 1911. Auparavant, celle-ci posait un véritable problème de transport, restant toujours trop lourde pour être transportée par un homme (9) (**fig.14**).

Les «chiens mitrailleuses Maxim à traction canine», s'ils connurent une brève épopée, furent véritablement efficaces. Un attelage de deux mâtins pouvait traîner des charges de trois cent kilogrammes sur une route, réaliser 30 à 40 kilomètres par jour, à une vitesse de 8 kilomètres à l'heure. Ils permettaient de s'approcher assez près de l'ennemi sans être vu et constituaient de petites cibles comparativement aux chevaux (16). Le chien mitrailleuse n'avait que des avantages : facilité d'instruction, mobilité parfaite, possibilité d'aller dans les sous-bois avec l'infanterie, simplification de la marche et de l'organisation des colonnes, simplification du logement lors des cantonnements, recrutement aisé, mise en batterie rapide (la mitrailleuse était tractée prête à l'emploi), aspect économique par rapport au cheval (4) : en effet, une section de mitrailleuses exigeait normalement d'avoir 13 chevaux (au prix de 1000 francs chacun, soit 13000 francs au total), au coût journalier de 1.75 francs ; une

section de mitrailleuse canine demandait, elle, 6 voiturettes de 2 chiens (à 30 francs l'unité, soit 360 francs au total), au coût journalier de 0.25 francs ! le calcul était vite fait ... (4).



Fig. 14 : Mitrailleuse tirée par des chiens en Belgique (ECPA)

Le chien de trait pouvait porter et ravitailler en munitions (il était alors dénommé « chien ravitailleur »), ainsi que des charges diverses à travers les lignes, en particulier lorsque le relief était difficile. Les chiens affectés au service des munitions durant la première guerre mondiale portaient 10 à 15 kilogrammes de cartouches sur des distances assez courtes (un kilomètre en moyenne) (16).

Le chien de trait servit aussi à la traction de voiturettes ambulances. En France, l'idée fut d'ailleurs brevetée par le capitaine Français Puisais (16). Durant la guerre russo-japonaise de 1904-1905, l'armée russe utilisa aussi des chiens ambulanciers, en particulier des airedales (23).

Le chien de trait fut utilisé par l'armée italienne pendant la guerre de 1914-1918 pour le ravitaillement des troupes italiennes de montagne sur le front d'Albanie. Des saint-bernard, dans les Hautes-Alpes, ravitaillaient en eau et en vivres les soldats postés sur les cimes. Dès 1914, l'armée suisse se dota, elle aussi, d'un service de chiens de trait, composé de saint-bernard et de bouviers alpins.

Il fut rapporté que des missions d'entraînement de chiens d'attelage russes firent des allers retours entre Moscou et Kosielsk, soit 550 kilomètres, sous des conditions climatiques très difficiles, à l'aide de trois attelages (soit 36 chiens), en une durée de deux semaines, avec des étapes quotidiennes de près de 70 kilomètres (31) !

En 1912, à l'image des Belges, un officier français, le capitaine Puisais, appartenant au 76^{ème} régiment d'infanterie, se pencha sur la question des chiens de trait de mitrailleuses. Il parvint à mettre au point un service très efficace participant avec brio à des manœuvres en 1913, ainsi qu'un système de suspension très performant pour voiturette, réduisant sensiblement le risque de renversement. La

question fut malheureusement vite abandonnée, faute de moyens et surtout de volontés. Le chien de trait ne fit véritablement son apparition dans les rangs français qu'en 1918, avec la création à Satory de la première section de chiens de trait. Une section était composée de 128 chiens, 38 hommes, une charrette, 2 voiturettes à 4 roues et 16 voiturettes à 2 roues (9). Les chiens utilisés à cet effet en France étaient principalement des bouviers des Flandres et des bergers (35).

Au Maroc, sous l'influence du général Lyautey, les troupes coloniales poursuivirent cette expérience pour le transport de mitrailleuses et de munitions : les chiens étaient fournis par une société d'amateurs : le syndicat national du chien de trait français, basé à Lille, et créé par le général Lyautey lui-même (9).

En décembre 1915, l'armée française fit l'acquisition de quatre cent chiens de traîneaux canadiens, affectés dans les Vosges au 6^{ème} corps d'armée, sous l'autorité du lieutenant Haas. Ils étaient destinés à être utilisés sur des terrains impraticables pour les mulets et les véhicules motorisés. Ils tractaient par traîneaux de neuf chiens des charges de près de 400 kilogrammes. En 1918, l'armée française prêta aux forces américaines des chiens de trait pour la traction de wagonnets sur voie ferrée (9). Tous ces chiens de trait avaient le grand avantage d'être silencieux, très résistants, et s'affolaient peu lors de canonnades, en comparaison aux mulets classiquement utilisés sur les crêtes ! (21)

Les chiens porteurs étaient, quant à eux, équipés d'un harnais, s'appuyant sur les épaules de l'animal, et de sacoches latéralisées. Ils pouvaient transporter 15 à 20 kilogrammes de vivres ou de munitions dans les situations les plus difficiles (tranchées) (9). L'utilisation des chiens porteurs prenait toute sa valeur sur les terrains où l'absence de route interdisait tout autre moyen : un seul conducteur accompagné de six chiens parvenait à transporter 90 à 120 kilogrammes de matériel, alors que pour ce faire, il aurait fallu mobiliser au moins quatre hommes. On ne comptait d'ailleurs plus les cuisiniers tués en tentant d'effectuer les ravitaillements des troupes en premières lignes. La première section de chiens porteurs fut chargée de ravitailler le 11^{ème} cuirassier à pieds : leur colonel avoua que, s'il n'avait pas eu ces chiens à disposition, il aurait certainement perdu plus de cinquante ravitailleurs (21).

Le harnachement de ces animaux pouvait consisté en un bât de toile matelassée et un jeu de trois sacoches. Le bât était maintenu sur le dos du chien au moyen de trois sangles, auxquelles était rattaché, par une patte passant entre les membres antérieurs, un poitrail se bouclant sur les côtés du bât à la hauteur de la pointe de l'épaule. Le jeu de trois sacoches mobiles et interchangeable se fixait rapidement sur le bât et s'enlevait avec la même facilité. Ces sacoches se décomposaient en une paire de sacoches à vivres, pouvant contenir douze pains de deux kilogrammes chacun, en une paire de sacoches à « boutéhons », gamelle pour six hommes, portant le nom de son inventeur, M. Boutéhon, et en une paire de sacoches à munitions. Ces dernières étaient aménagées de façon à pouvoir contenir indifféremment des grenades, des bandes de mitrailleuses, 24 obus de 37 millimètres ou obus Stock pour crapouillots. Le vin et le café étaient transportés au moyen de bidons d'une contenance de deux litres chacun, que l'on arrimait dans une des sacoches susdites. Une équipe de huit chiens porteurs pouvait donc, en étant conduite par un seul homme, transporter à pied d'œuvre en un minimum de temps, une moyenne de 160 grenades, 160 obus de 37 millimètres, 96 boules de pain, 96

rations de soupe et viande, 96 litres de café ou de vin, le tout sur plusieurs kilomètres et à la vitesse d'un homme au pas accéléré (17) (fig.15).



Fig.15 : Exemple de harnachement pour chien porteur de la première guerre mondiale (SIRPA/ECPA France)

A la fin de la première guerre mondiale, les chiens porteurs et tracteurs furent utilisés pour la reconstruction des villes, certains comme chiens guides d'aveugles, d'autres comme chiens tirant les voiturettes d'invalides de guerre. Remarquons que l'utilisation des chiens d'attelage fit l'objet de beaucoup de polémiques de la part des sociétés de protection animale de l'époque, et cela dès le début du siècle. Celles-ci firent de ce sujet un de leur premier combat.

4) Le chien démineur :

Il fut essentiellement utilisé pour la détection des mines en verre ou en Bakélite, mines non détectées par les anciens appareils de détection. L'enfouissement des mines provoquant en plus un brassage de la terre, les fermentations induites étaient aussi détectables par le chien, à condition que l'enfouissement ne soit pas trop ancien. Lors de la seconde guerre mondiale, pendant la campagne d'Afrique, les premiers champs de mines non métalliques apparurent. Les appareils de détection de l'époque devinrent inefficaces. Une contre-mesure s'imposait (38).

Seuls les Anglais et les Américains avaient utilisé des chiens démineurs lors de la seconde guerre mondiale. En novembre 1943, les forces américaines formèrent les premières unités de chiens détecteurs de mines (métalliques, non métalliques, anti-tanks, antipersonnel) (38). Les résultats de ces chiens restèrent médiocres dans les conditions réelles et ceci pour plusieurs raisons : l'intensité et l'échelle des conflits gênaient la concentration des chiens. Leur dressage laissait à désirer, étant basé exclusivement sur la récompense (friandise) et sur l'envoi d'un petit choc électrique lorsqu'une mine était trouvée... (23) (38). Ils furent assez vite écartés des patrouilles de chiens de guerre, les fameuses « War dog Platoons », formées à l'époque et composées de 12 chiens éclaireurs, 12 messagers, un chien démineur, 26 hommes, un officier. Ces patrouilles devinrent par la suite les patrouilles de chiens éclaireurs d'infanterie (38).

En France, on commença à utiliser les chiens démineurs lors de la guerre d'Algérie. Des brigades canines longeaient les voies ferrées pendant de longues heures, afin de détecter des mines de différentes sortes sous le ballast (odeur de la mine, de la terre fraîchement remuée ou de l'homme l'ayant posée), voire de détecter des mines antipersonnel placées sur les bas-côtés (**fig.16** et **fig.17**). Les premiers essais débutèrent à partir du mois de février 1959, à la demande du général commandant la zone sud-constantinoise, lieu d'une intense campagne de sabotage, particulièrement sur les lignes nord-sud traversant le pays (en 1958, 54 attentats furent perpétrés dont 40 avec succès !). Très vite, les résultats furent concluants et découragèrent les entreprises rebelles. En décembre 1961, un compte rendu dénombra 12 engins piégés découverts, dont 4 de forte puissance, 4 mines antipersonnel en bordure de voie et 58 mines sur des pistes (9).



Fig. 16 : Cynodétection de mines sur voie ferrée en Algérie : la découverte (SIRPA/ECPA France)

Une anecdote, rapportée par la revue des Forces Françaises de l'Est, prouve, si besoin est, la fiabilité des chiens démineurs. En 1956, suite à un déraillement sur la ligne Bône-Constantine, provoqué par le déboulonnage de 24 traverses et la pose de plusieurs mines, un capitaine du 3^{ème} R.T.S fit rassembler dans une prairie tous les suspects des environs, au nombre de trois cent. Un chien, « Darno », conduit par le maître cynophile Huckem, du 5^{ème} peloton, arriva sur les lieux. On lui fait sentir le premier boulon dévissé. Le maître-chien le promena parmi les suspects rassemblés. A un moment donné, celui-ci se jeta sur un homme qui fut mis de côté. L'opération fut renouvelée avec les autres boulons : 21 coupables furent successivement désignés et tous avouèrent par la suite avoir participé à l'attentat (31).



Fig. 17 : Exercice de déminage lors d'un entraînement au 24^{ème} Groupe Vétérinaire de Suippes, le 28 Juillet 1970. Photo. ECPA France

La plupart des pertes américaines au Viêt-nam n'ont pas été occasionnées par des batailles rangées, mais par une guérilla intense, dont les armes préférées étaient les mines (mines par pression, mines par rupture de fil), les « booby traps » (« l'attrape nigaud »), les pièges à tigres (fosses où des bambous acérés couverts d'excréments se refermaient dans les chairs, assurant une agonie longue et affreuse), les portes-pièges (qui voyaient se relever d'un coup des grilles hérissées de bambous crucifiant celui qui se faisait prendre). Dix à vingt pour-cent des décès étaient liés à ces engins. Les progrès technologiques réalisés dans la détection des mines depuis la seconde guerre mondiale s'avéraient peu utiles. Ces mines et pièges, très décriés dans les médias, avaient de plus en plus un effet désastreux dans l'opinion civile américaine. La nécessité de détecter ces pièges était devenue une priorité, afin non seulement de diminuer les pertes, mais surtout de rassurer les troupes et de renforcer leur moral (28).

De nombreux entraînements de chiens de déminage, appelés les « M-dogs », réalisés avec succès, eurent lieu au « Limited Warfare Laboratory », le laboratoire de la guerre restreinte, à Aberdeen, dans le Maryland. Des chiens furent entraînés à sentir une mine enterrée à une profondeur moyenne de vingt centimètres ou suspendue jusqu'à deux mètres de hauteur, ou bien encore cachée en bordure de piste à une distance de trois à quatre mètres. Lorsqu'ils détectaient un piège, les chiens s'en approchaient et s'asseyaient à moins d'un mètre. Suivant la direction du vent, l'animal sentait l'objet à une distance de un à cinquante mètres. Lors des patrouilles, le chien précédait le maître d'une quinzaine à une centaine de mètres, et procédait en suivant un mouvement balayant la largeur du chemin. Le chien pouvait être muni d'un émetteur permettant au maître de savoir si l'animal était effectivement assis. Les chiens furent également dressés à détecter les fils déclencheurs et les « booby-traps » suspendus à diverses hauteurs sur les bas-côtés de la piste et camouflés méticuleusement. Les chiens décelaient ces pièges plus facilement que les mines, les particules d'odeur émanant d'explosifs ou d'appareils suspendus étant plus discernables que celles provenant d'engins enfouis (28).

Le 22 avril 1969, la soixantième section d'infanterie débarqua au Viêt-nam avec 28 premiers chiens dressés au déminage. La section rayonna rapidement en Annam et aux alentours de Da Nang dans des missions variées. Elle intervenait dans des délais très brefs (moins d'une heure si nécessaire) et opérait en équipe avec une autre section ou une compagnie, pour des missions de reconnaissance en force, de balayage, de recherche et de destruction, de nettoyage du terrain et d'ouverture de route. L'équipe rejoignait le point de départ en Jeep, puis se mettait en tête de colonne. Le maître était toujours entouré de deux fantassins, lui servant de bouclier, et lui permettant de surveiller sérieusement le comportement du chien (28).

Pour le déminage des routes, plusieurs équipes ouvraient la marche, suivies d'une escorte et d'hommes munis de « poêles à frire », parfois eux mêmes suivis de camions poussant des gros rouleaux permettant de faire exploser les mines ayant échappé au ratissage. Les chiens travaillaient à cinquante mètres en avant de leurs maîtres et pouvaient parcourir quotidiennement près de neuf kilomètres en sept heures de gros travaux. Durant les six premiers mois, la soixantième section subit vingt-cinq pour-cent de pertes, mais dans des circonstances qui n'étaient pas imputables aux carences du système. Sur les vingt huit chiens, deux trouvèrent la mort : l'un d'insolation et l'autre de pneumonie et d'ennuis cardiaques (28).

Les archives de l'unité rapportèrent ceci : soixante seize mines et un assortiment de pièges, sans compter vingt et un tunnels, fosses à tigres, caches et trous d'hommes, furent repérés par les chiens. A six occasions, ils flairèrent une

présence ennemie. Il donnèrent quatorze fois l'alerte, non homologuée faute de confirmation. On relève, pour la même période, douze cas de mines qui échappèrent à leur vigilance. Cela s'expliquait peut-être par les conditions climatiques. Pour conclure, il est important de noter que les chiens se montrèrent de précieux auxiliaires dans des domaines pour lesquels ils n'avaient pas reçu d'entraînement spécial. Les chiens détecteurs de mines n'avaient pas été, par exemple, dressés à trouver les tunnels, les fosses à tigre ou les embuscades, mais ils surent donner néanmoins l'éveil lorsqu'ils tombaient dessus. Les chiens firent également sensation en détectant des explosifs auxquels ils n'avaient pas été confrontés durant leur dressage (28).

Les unités, qui eurent la chance d'être dotées de chiens au Viêt-nam, les couvraient de louanges : quatre vingt cinq pour-cent des chefs de section interrogés déclarèrent que les chiens avaient accru sensiblement la sécurité du travail en patrouille, douze pour-cent s'estimèrent peu impressionnés et trois pour-cent prétendirent que leur usage était un inconvénient. Le commandement de l'armée américaine, qui savait à l'occasion manier la litote, estima pour sa part que « les chiens s'étaient montrés aptes à servir au Viêt-nam ».

Des études montrèrent que les chiens, comparativement aux engins détecteurs d'explosifs de l'époque (à détection électromagnétique ou sensibles aux variations de densité du sol), l'emportaient nettement en rapidité et en fiabilité (28).

Après l'armistice en Corée, les troupes américaines avaient parsemé les abords de la zone démilitarisée avec des milliers de mines antipersonnel. Ces engins avaient la taille d'une balle de golf et une armature en plastique. Ils avaient été conçus pour retarder une percée ennemie. Après plus de dix ans, il fut décidé de les retirer. Le terrain ayant glissé et les mines n'étant plus à leurs emplacements habituels, on eut l'idée alors d'avoir recours aux chiens. Il s'avéra que les premiers essais furent catastrophiques, à peine dix pour-cent des mines étaient détectées. En effet, sur de vieilles mines, la quantité de molécules odoriférantes devient très faible, les odeurs connexes disparaissent (odeur de terre retournée, odeur de l'homme ayant posé l'engin). Cela réclamait de la part de l'animal une énorme concentration supplémentaire (28).

Des études récentes comparèrent les performances de nouveaux détecteurs de mines (à détection d'odeur), notamment utilisés par l'armée et la police israélienne, avec celles de chiens démineurs. Les résultats montrèrent qu'à faible distance de l'engin, et seulement pour une molécule donnée, la machine était plus sensible que l'animal. Par contre, à distance éloignée, pour une recherche plus vague, le chien reste nettement plus sensible aux odeurs ! De même, des expériences utilisant une grande variété d'explosifs, enterrés à des profondeurs diverses, montrèrent la grande sensibilité aux explosifs de plusieurs espèces (dont peu se prêtaient à la domestication). Parmi les chiens, les lévriers et les beagles se distinguèrent mais les croisements de races obtinrent les meilleurs résultats. Parmi les différents animaux étudiés, le plus performant de l'étude s'avéra être le cochon, détectant des explosifs à plus de trois mètres de profondeur ! (28)

5) Le chien messager : le chien estafette et le chien de transmission :

Les chiens de transmission devaient :

- rapporter vers l'arrière les informations écrites envoyées par les détachements avancés.
- revenir par la suite à son détachement, même si celui-ci s'était déplacé (souvent les hommes du détachement renforçait une odeur afin de faciliter le travail du chien, en enduisant les chaussures de saumure de hareng par exemple).
- relier les points fixes entre eux, en particulier au front, parfois en traversant les lignes ennemies.
- ne pas se faire capturer (captures rarement rapportées durant la guerre 1914-1918).
- utiliser des pistes différentes de celles des coureurs ou des grandes voies de communication.

Le chien estafette était lui un chien de transmission qui ne reliait qu'un expéditeur quelconque à un point fixe. Il s'agissait d'une liaison unilatérale, sans réponse, mais très fiable, vu le caractère routinier de l'exercice. Le chien estafette était en fait un chien de transmission, aux moindres capacités, dont l'utilisation avait un caractère sédentaire prononcé. Il avait un intérêt si le front était stable.

Déjà, pour communiquer entre leurs armées, les Assyriens se servaient de chiens, auxquels ils faisaient avaler un message et que l'on sacrifiait une fois arrivés à destination. Ceci restait assez rare, compte tenu de leur valeur financière et guerrière à l'époque (31).

A l'époque romaine, on utilisait des chiens servant d'agent de liaison : on leur faisait avaler des messages enfermés dans des tubes d'airain : l'animal était sacrifié pour récupérer le pli (9).

Marco Polo raconte, lui, sa rencontre avec les dogues du Tibet à la fin du XIII^{ème} siècle : « des mâles de la taille d'un âne avec des énormes têtes, les joues à peau rude barrées de rides profondes, des lèvres épaisses et des yeux injectés de sang leur donnant une expression terrible ». Il assista à l'utilisation de ces chiens en guide pisteur et messager dans les contrées de « l'Empire du Grand Khan » :

« Au nord, règne un roi nommé le roi de Conci et vivent les Tartares [...] Dans cette région on ne connaît point de chevaux car ils ne pourraient se déplacer dans ces étendues trouées par tant et tant de grands lacs et de sources couvertes de glaciers immenses. La traversée de ces terres inhospitalières dure treize journées et au début de chacune d'elles, il y a un poste où s'arrêtent les messagers qui passent et qui viennent. Dans chaque poste sont tenus quarante chiens dont le rôle est de porter les messages d'une halte à l'autre [...] Et les animaux connaissent bien le chemin et allaient d'un poste à l'autre durant les treize jours de cette mauvaise route sans difficulté, car à chaque poste un chien guide prend la tête pour arriver à bon port [...] » (31).

En Espagne, au début du XVIII^{ème} siècle, le marquis de Santa Cruz de Morenado proposa dans « Les réflexions militaires et politiques », en 1738, sa triste

méthode, fondée sur la bastonnade, pour employer des chiens de liaison au sein de ses troupes :

« Aux lieux de pigeons, on peut prendre cinq ou six chiens parmi ceux qui, de quelque endroit ou on les laisse, savent retourner dans la maison de leur maître. On les tient à l'attache et on les traite assez mal. Avant d'en détacher un, on lui met un billet entre la doublure d'un collier de la même couleur que le chien et après lui avoir donné quelques coups de bâtons, on le chasse. Le chien s'en retournera jusqu'aux portes de la ville où les officiers de garde seront secrètement prévenus de le recevoir. Le maître du chien portera le billet au gouvernement, qui de son côté aura pris quelques autres chiens dans les campagnes des environs où ils porteront les réponses » (9) (31).

Frédéric le Grand, roi de Prusse, pendant la guerre de sept ans (1756-1763), fit assurer dans son royaume de Prusse les courriers interarmées par des chiens : ceci l'assista grandement durant cette guerre et donna naissance aux futurs chiens de transmission apparaissant au début du XX^{ème} siècle (31). Le chien d'eau portugais eut lui la mention d'honneur pour avoir réussi sa mission de courrier pour les Espagnols durant la guerre de Trafalgar en octobre 1805.

En France, le chien de liaison tira son origine du chien de contrebandier utilisé au siècle dernier, notamment sur la frontière belge : des chiens étaient consciencieusement instruits à faire l'aller retour entre deux destinations précises, portant des marchandises (cigarettes, dentelles) ingénieusement dissimulées sur l'animal. Celui-ci était également dressé à éviter tout contact avec l'homme (9). S'inspirant de cela, l'armée mit au point l'établissement de communications sous forme de messages, lettres ou missives, entre deux personnes sur de courtes distances, les deux intervenants humains devant être si possible toujours les mêmes.

En 1892, en Afrique du nord, le capitaine français Pein, commandant d'un escadron de Méharistes du sud-algérien, créa un service d'auxiliaires canins affectés au guet et au port de messages, service nettement en avance sur la France métropolitaine ! (9)

En 1909, plusieurs manœuvres eurent lieu avec des chiens de liaison : le capitaine Lauth publia le résultat de travaux dans le magazine « l'Éleveur », montrant l'efficacité et l'utilité de chiens pour la liaison entre les avant-postes et entre les unités en marche. Ces réflexions n'inspirèrent pas les autorités françaises, alors que se posait un important problème de liaison entre les unités fixes et mobiles et entre les postes. Les combats évoluaient en effet par rapport au siècle précédent vers un affrontement généralisé sur des fronts particulièrement étendus. En 1914, seul le 19^{ème} bataillon de chasseurs de Verdun disposaient, à l'image de leurs homologues allemands, de chiens militaires entraînés et adaptés à la liaison entre unités : au nombre de six à la déclaration de guerre, tous succombèrent sous les balles ennemies, mettant fin à l'existence du bataillon (9).

Lors des premiers mois de la première guerre mondiale, le service des transmissions des armées fut rapidement pris de court par le visage particulier de la guerre : la grande étendue du front, sa profondeur, le minage du terrain par l'artillerie, empêchaient la mise en place de lignes téléphoniques ou télégraphiques permanentes. L'utilisation du chien de liaison, comme du pigeon voyageur, s'imposa donc et se développa enfin. Ainsi, le service des chiens de liaison ne réapparut dans l'armée française qu'en août 1915, dans les Vosges, service nettement sous représenté par rapport à celui des chiens sentinelles (21).

L'intérêt du chien par rapport au pigeon voyageur résidait, entre autre, dans la possibilité de communiquer entre deux personnes mobiles. Son utilisation était plus intéressante sur les courtes distances (3 à 4 kilomètres, moins de 7 kilomètres en tout cas). D'une grande rapidité, il permettait d'épargner de nombreuses vies. Les effectifs canins subissaient moins de perte, vu leur surface corporelle réduite (21).

Si l'armée allemande a beaucoup utilisé des loulous de Poméranie comme agents de liaison (et comme sentinelles aussi), et ceci dès 1886, les Français ont utilisé eux surtout des labrits, particulièrement efficaces dans ce rôle. Ils faisaient l'objet de sévères tests de sélection : la robe devait avoir une teinte neutre, le chien devait être calme, intelligent, avoir une bonne vue et un bon flair, ne pas être facilement effarouché ou distrait, avoir entre 2 et 5 ans, être robuste rustique et résistant. Un bon chien de transmission devait, à cette époque, pouvoir parcourir un kilomètre en 2 à 3 minutes, avec une profondeur moyenne d'utilisation de 2 kilomètres et maximale de 5 kilomètres. Il devait pouvoir retrouver son maître, même si celui-ci s'était déplacé (31).

En 1917, le ministère de la guerre recommanda d'utiliser comme chiens de transmission des chiens de berger ou de bouvier et les croisements de ces races. Sur le terrain, on verra entre autre des beaucerons, des bergers picards, des bergers de Gascogne, des bergers du Limousin, des bergers de Brie, les bergers belges malinois ou grœnendael, des bouviers des Flandres et des Ardennes, quelques pinschers, des airedales, ces derniers étant particulièrement doués dans ce domaine.

Les faits de guerre et les actes de bravoure répertoriés furent nombreux (**fig.18**) :

- sur le Chemin des Dames : un officier supérieur fit remarquer que sept animaux avaient effectué, en vingt six minutes, une tâche que trente quatre soldats avaient mis deux heures à accomplir (9).
- lors de la bataille de Verdun, un chien assura à plusieurs reprises, avant de succomber, une liaison que dix sept courriers humains n'avaient réussie à établir (21).
- lors des opérations en Champagne, menées en 1918, menées par le général Gouraud, commandant la 4^{ème} armée, l'état major fut renseigné toutes les quinze minutes sur les mouvements ennemis et sur l'évolution de la situation, grâce à son service de chiens messagers (9).

LIAISONS	DISTANCE	LIAISONS PAR COUREURS		LIAISONS CANINES		
		nombre de coureurs	temps mis par les coureurs	nombre de chiens	temps mis par les chiens	conducteurs de chiens
de Fancinette à Quimper.....	3 Km	14	45 mn .	5	10 mn	5
de Fancinette à Romans.....	4 Km	20	60 mn	2	16 mn	1
liaisons du colonel à ses deux chefs de bataillon	7 Km	34	105 mn	7	26 mn	6

Fig. 18 : Extrait de compte rendu du 219^{ème} R.I. , le 4 Mars 1918 : comparaison de liaisons (21)

Pour anecdote, le chien de transmission fut aussi parfois chien télégraphiste : des chiens déroulaient les fils des postes à transmission. Il était muni d'une lourde bobine de fils téléphoniques, disposée sur son dos et se déroulant lors du déplacement du chien. Il devait alors se rendre à un endroit précis afin de rétablir rapidement les lignes de communication coupées. Des chiens, dans l'armée allemande, furent aussi utilisés pour porter d'autres précieux auxiliaires de transmission, les pigeons voyageurs ! (fig.19) (31)



Fig. 19 : Chien porteur de pigeons voyageurs allemands (SIRPA/ECPA France)

L'utilisation du chien de transmission connaissait ses limites et ses échecs. Ils étaient essentiellement dus à un défaut de dressage, en particulier à un manque

d'habitude aux déflagrations, mais aussi dus à un défaut de personnel humain instruit sachant utilisé ces chiens, voire parfois dus à une sous utilisation, entraînant une perte progressive de leurs capacités. L'évolution des techniques de communications électroniques après la première guerre mondiale a, par la suite, progressivement condamné le chien de liaison à être de moins en moins utilisé.

Des utilisations ponctuelles furent cependant à noter lors de la seconde guerre mondiale. On estime qu'il y eu près de 150 chiens de guerre dressés au port de messages dans les unités américaines à cette époque (6). Lors de la guerre du Pacifique, les Américains organisèrent la formation de véritables pelotons de chiens de guerre composés au début de 12 chiens éclaireurs, 12 chiens messagers, d'un chien démineur et de 27 hommes. Très vite, ces pelotons furent composés exclusivement de chiens éclaireurs...(23) . Les qualités premières recherchées pour les chiens de transmission étaient la fidélité et une loyauté équivalente envers les deux maîtres entre lesquels ils portaient les messages, mais aussi l'endurance, la vitesse, la force, l'habileté et surtout des sens aiguisés. Chacun des deux maîtres devait régulièrement le nourrir et l'entraîner. Dans les îles du Pacifique, terrain propice à ce genre d'utilisation, ils firent preuve d'une grande efficacité (38).

Les quelques chiens messagers utilisés sur le front européen, lors de la seconde guerre mondiale, présentèrent de mauvaises performances : la puissance de l'artillerie lourde, à laquelle ils étaient mal préparés, leur faisait perdre complètement leurs repères et les effrayaient trop (38).

6) Des utilisations originales du chien de guerre :

a) Les chiens antichars :

Ces chiens furent dressés par l'armée russe, à partir de 1941, lors de la seconde guerre mondiale, à chercher leur nourriture sous des chars. Amenés privés de nourriture depuis un à deux jours en première ligne lors d'attaques de blindés ennemis, ils étaient munis d'une mine à mise à feu électromagnétique, explosant au contact de l'acier et parfois équipés de T.N.T : il s'agissait donc de chiens suicides ! Ces chiens feront partis des rares chiens destinés exclusivement à l'attaque, utilisés lors de la seconde guerre mondiale.

Devant l'avance allemande, les chiens russes, au nombre de plusieurs milliers au début des hostilités, se rendirent fameux par leurs héroïques mais involontaires sacrifices : devant l'encerclement qui menaçait d'asphyxie certaines unités soviétiques, le général soviétique Panfilov imagina de dresser ces chiens à aller chercher leur nourriture sous les engins blindés. Voici le témoignage de Curzio Malaparte :

« Devant le brusque assaut des chiens, les Panzers s'étaient mis à zigzaguer en crachant rageusement leur mitraille. Les troupes d'assaut qui les suivaient s'arrêtèrent hésitantes puis se débandèrent et s'enfuirent comme prises de paniques, de-ci, de là, dans la plaine. Le crépitement des mitrailleuses, pur et léger, comme un tintement de verre, l'aboiement de la meute mordait sur le ronflement rageur des moteurs. On entendait de temps à autre un faible cri que le vent éteignait au milieu du bruissement des herbes. Die Hunde ! Die Hunde ! Les chiens ! Les chiens ! » (31).

Cependant, certains chiens, au lieu de se diriger vers les tanks ennemis, foncèrent tout droit sur les tanks russes. Une division de tanks russes dut même se retirer et ne put revenir qu'après la mort de tous ces chiens...Les soviétiques renoncèrent alors vite à cette utilisation, dès que l'emploi du char fut généralisé dans leurs rangs, tout en clamant l'efficacité de ces chiens, en particulier lors de la bataille de Kursk en 1943. Les renseignements russes révélèrent, par la suite, que les Allemands avaient été bel et bien gênés par ces techniques d'attaque (23).

Mais l'histoire des chiens antichars ne s'arrêta pas là. En effet, l'armée russe, partant des travaux du docteur Igor Valenkho, organisa des largages de souris antichars à partir d'avions volant à basse altitude (bataille de Kirov, en 1942). Ces souris dressées, pénétrant dans les Panzers, attaquaient leurs installations électriques et les rendaient inopérants...Face à cette nouvelle et surprenante technique, l'armée allemande incorpora des chats embarqués dans les chars ! La réponse russe consista alors à réutiliser des chiens d'assaut contre les chars, les chiens transportant les souris directement sur les chars et effrayant par la même occasion les pauvres chats embarqués. Cependant, au même moment sont apparus les nouveaux tanks Tigres allemands, aux fumées de gasoil létales pour les souris...(23)

b) Les chiens dératiseurs :

Ce fut pour la plupart des terriers ou des bouledogues. Ils ont assuré la dératisation des tranchées et des bâtiments, ainsi que la protection des soldats contre les attaques des rats lors de la première guerre mondiale. Ils assuraient aussi la protection des magasins d'approvisionnement. Ces brigades canines avaient reçu les encouragements des services de santé des armées pendant la guerre 1914-1918. Des concours de chasse aux rats avaient même eu lieu, avec l'instauration d'un barème de récompense au quotidien, en fonction du nombre de rongeurs tués. En juillet 1918, l'état major de la 3^{ème} armée passa commande au jardin d'acclimatation de 19 chiens ratiers dératisateurs (9).

c) Les chiens chasseurs d'esclaves :

En Amérique du sud, les armées espagnoles dressèrent spécialement des dogues à la poursuite des esclaves échappés des plantations. Les Anglais et les Anglo-Américains, ainsi que les Français, firent de même jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle. Remarquons que les Espagnols entretenaient la férocité de leurs meutes en les excitant contre un esclave noir ou indien, qui leur était finalement donné en pâture. Le général anglais Walpole fit même venir de Cuba une centaine de chiens dits « chasseurs de nègres » pour mater une révolte à la Jamaïque (9).

Brehm, dans « La vie des animaux illustres » (31), donna d'affreux détails sur la façon dont on s'y prenait à Cuba et à Saint-Domingue pour dresser les molosses à courir après les esclaves révoltés en fuite :

« On confinait ces animaux dans un chenil grillé comme une cage. Jeunes, on les nourrissait du sang d'autres animaux, mais en petite quantité. Quand ils commençaient à grandir, on leur montait de temps en temps, au dessus de la cage, la figure d'un nègre tressée en bambou. Le mannequin était bourré à l'intérieur de sang et d'entrailles. Les chiens s'irritaient contre les barrières qui les maintenaient en captivité, et à mesure que s'accroissait leur impatience, on rapprochait de plus en plus des barreaux de leur prison l'effigie du nègre. Cependant leur nourriture subissait de jour en jour une réduction. Enfin, on leur jetait le mannequin, et tandis qu'ils le dévoraient avec une voracité extrême, cherchant à tirer les intestins, leurs maîtres les encourageaient avec des caresses. De cette manière, leur animosité à la vue des noirs se développait en proportion de leur attachement des Blancs. Quand on jugeait cette éducation complète, on les envoyait à la chasse... Le malheureux nègre n'avait aucun moyen d'échapper [...]. Ces limiers retournaient ensuite au chenil, les mâchoires hideusement barbouillées par le sang. » (31)

d) Les chiens anti-gaz :

Ce sont des chiens qui furent dressés et utilisés par de nombreuses armées, essentiellement durant la seconde guerre mondiale, pour la détection des zones infectées par les gaz. Ils servaient de détecteur précoce pour les gaz de combat, difficilement détectables par les troupes elles-mêmes. Une anecdote raconte qu'en 1918, au Chemin des Dames, le Pitt-Bull dénommé Stubby réveilla les troupes lors d'une attaque au gaz, le chien parcourant les tranchées tout en aboyant . Ceci laissa le temps aux soldats d'enfiler leurs masques à gaz...(23).

e) Les chiens leurres :

Lors de la conquête du Maroc, les forces arabes utilisèrent des ruses guerrières face aux troupes espagnoles. Ils habillaient leurs lévriers avec des burnous et les dirigeaient du côté opposé à leur emplacement, afin de détourner le feu de l'ennemi qui, de loin, les prenait pour une troupe en marche (31).

f) Les chiens parachutistes :

En 1785, l'aéronaute français Pierre Blanchard eut l'idée d'utiliser, à partir de son ballon, un chien pour expérimenter son parachute. Le chien ne fut jamais retrouvé...

Entre les deux grandes guerres, l'U.S. Air Force expérimenta l'utilisation de chiens sanitaires parachutistes en Arctique, dans le but de pouvoir les larguer sur des zones éventuelles de crash inaccessibles en avion.

Il y eut quelques cas de chiens parachutistes lors de la seconde guerre mondiale, avec d'ailleurs dix huit chiens décorés. Vingt chiens furent d'ailleurs parachutés sur la Normandie le 5 juin 1940, au dessus du pont de Benouville, mais ce fut un échec total (23).

La guerre d'Indochine va être véritablement prétexte au développement de cette grande première dans l'histoire militaire des chiens. Par la suite, de nombreuses nations feront de même. Le colonel Gilles, commandant de la 1^{ère} demi brigade coloniale de commandos parachutistes écrit :

« La nature du terrain, montagnes boisées ou rizières coupées d'îlots couverts de haute végétation, le manque de renseignements précis, la mobilité de l'adversaire, l'impossibilité fréquente d'obtenir des populations autochtones la moindre indication, concourent à rendre indécélable la présence d'ennemis postés qui accrochent les détachements avant même leur arrivée sur l'objectif. La perte de temps employée par les éclaireurs à fouiller minutieusement le terrain, compromet le succès d'opérations basées sur la vitesse et la surprise ».

L'emploi de chiens parachutistes était l'une des solutions permettant aux unités d'agir vite en assurant leur sécurité. Une première tentative avait eu lieu le 5 et 6 septembre 1949, à l'école de saut de Meucon : le berger allemand fut préféré aux

autres races pour son intelligence, son courage, son agressivité et sa robustesse. Tous âgés de deux à trois ans, il s'agissait de six splendides spécimens de pures races de trente kilogrammes, portant les noms de Kado, Liedo, Remo, Lux, Borris et Cilly, qui écrivirent cette page dans l'histoire de la guerre moderne. Des sangles assuraient l'ouverture automatique du parachute. Arrivé au sol, le chien devait attendre immobile et silencieux que son maître le rejoigne et lui retire son harnachement. Dans les unités cynophiles parachutistes actuelles, les sauts ont désormais lieu exclusivement en tandem (31).

g) Les chiens de grotte :

Ce sont des chiens servant d'éclaireurs dans des sites souterrains, dits chiens de grotte, composant les sections canines spécialisées en réduction de grotte.

Dès 1965, des comptes-rendus d'opération contre les bandes rebelles mentionnaient l'existence de refuges souterrains naturels ou artificiels, souvent camouflés avec un certain art.

Les chiens de grotte en Algérie eurent la mission spécifique de détecter l'entrée des caches souterraines, de débusquer les fellagas du F.L.N au fond des grottes inextricables qui leur servaient de refuge et de dépôt de matériel. Les chiens devaient conserver toute leur performance lors d'entrée dans le souterrain, être bon en pistage, rester en permanence quinze à vingt mètres devant leur maître, et l'avertir dès l'existence d'un contact. Ils étaient toujours précédés par une assurance de l'entrée à la grenade ou au lance-roquettes (ce n'était pas un chien d'assaut que l'on pouvait se permettre de sacrifier !). Grâce à ces chiens, les troupes avaient vite l'assurance d'une présence humaine. Un réconfort certain existait dans la section d'exploration. Ces chiens permettaient d'obtenir rapidement le renseignement sur la présence ennemie, et en toute sécurité, grâce à la grande distance séparant le chien de son maître, et de façon fiable. Ils permettaient aussi d'éviter de prendre les nombreuses bifurcations existantes dans ces grottes.

Un rapport rédigé par le capitaine Bascouert, commandant la batterie Armes Spéciales du 411^{ème} R.A.A., le 20 juin 1959, en Algérie, à destination de son commandant et colonel directeur vétérinaire, notifiait ceci (2) :

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport établi par le commandant de la batterie Armes Spéciales sur l'utilisation du chien dans la réduction des grottes. Les exercices avec plastron ont montré que les chiens spécialement dressés apportaient une aide appréciable aux équipes de grottes en leur permettant d'opérer avec le maximum de sécurité et de tirer le meilleur parti des moyens de combat dont elles disposent. Ils seraient particulièrement intéressant de généraliser l'exemple. Je vous le demande à cet effet de bien vouloir prescrire l'envoi en Algérie des 36 chiens éclaireurs qui seraient nécessaires pour adjoindre deux équipes de chiens spécialisés à chacune des 18 sections de réduction des grottes mises à pied » .

Les troupes américaines au Viêt-nam eurent les mêmes besoins et pensèrent aussi utiliser les chiens pour explorer les nombreux souterrains ennemis. Mais les entrées des grottes y étaient très souvent piégées : il fut alors devenu impossible d'utiliser les chiens de grotte.

h) Les chiens piégés :

Des chiens sanitaires français, capturés par les Allemands durant la Grande Guerre, furent renvoyés piégés vers leurs lignes. Ils étaient équipés de sacs ressemblant aux calicots usuels de la croix-rouge, dans lesquels étaient disposés des grenades à retardement (16).

i) Les chiens de traîneaux :

Ils furent utilisés en chiens de trait dans les zones arctiques. Ils furent très utilisés par les armées durant la guerre froide, essentiellement en Alaska et en Sibérie. En France, en 1939, à la veille de la déclaration de guerre, l'armée disposait d'une centaine de chiens de trait de montagne de type nordique, importés, accompagnant les sections des éclaireurs skieurs de montagnes (35).

j) Autres utilisations originales :

Il existait de nombreux chiens de régiment. Ils furent les compagnons de misère des soldats dans leurs tranchées, attendant l'ordre de l'assaut.

De plus, il y eut de nombreux cas de cécité, suite à la guerre 1914-18 et aux premières utilisations de gaz de combat. En juin 1917 fut créé un chenil militaire spécialisé dans le dressage de chiens destinés aux aveugles de guerre, et ceci à l'aide de caniches, bardets et épagneuls, issus du chenil du jardin d'acclimatation, puis à l'aide de nombreux chiens démobilisés, non récupérés par leurs maîtres (21). Lors des conflits suivants, de nombreux chiens furent équipés de masques à gaz (à condition de ne pas avoir à se servir de leurs capacités olfactives à ce moment...). Il s'agissait principalement de chiens sentinelles, particulièrement exposés au gaz de combat, et qui bougeaient peu de leur poste (appel à l'ouïe essentiellement) (**fig.20**) (21)

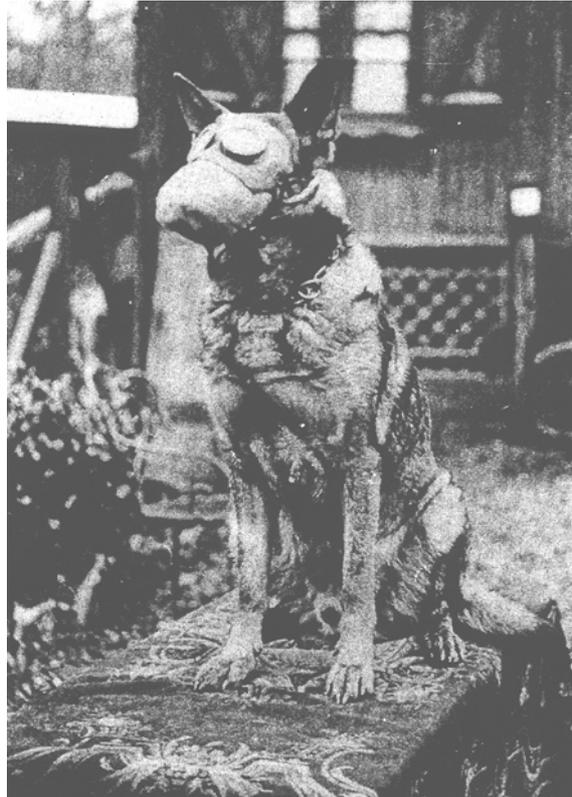


Fig.20 : Le chien Rolf, porteur de son masque à gaz, déc. 1916, Musée des deux guerres mondiales B.D.I.C (Univ. Paris), photo ECPA

Le chien s'habituaient assez facilement à supporter le masque sans se défendre et ne cherchait plus à s'en débarrasser au bout de quelques jours. Cet instrument restait très pénible pour la simple et bonne raison que le chien transpire par la gueule. La température à l'intérieur du masque s'élevait donc rapidement et considérablement. Il ne pouvait être supporté par un chien de liaison réalisant un parcours exigeant en effort et en capacités respiratoires et faisant appel en plus à l'odorat ! (17)

Des chiens de guerre romains, en particulier des chiens d'attaques, furent aussi utilisés comme chiens d'arènes. Ils étaient appelés les « Venationes ». A cette époque, il y eut des spectacles de massacres de chiens opposés à d'autres chiens, voire à des hommes, les « Venatores ». Ils étaient considérés par le public comme des spectacles de basse qualité. Une race de combat fut même créée, le « Canix », et fut disséminée dans toute l'Europe. Il s'agit du lointain ancêtre du dogue de bordeaux, mastiff, perro de presa espagnol, matin napolitain.

L'évolution de la nature des conflits au XX^{ème} siècle et de l'armement a donc radicalement modifié le rôle du chien dans les armées. Ses capacités olfactives visuelles et auditives, ainsi que sa grande aptitude au dressage ont été pleinement exploitées à d'autres fins et au service des armées. La recherche des blessés fut l'une des plus grandes révolutions dans l'utilisation du chien à la guerre. Si les effectifs canins ont marqué ce dernier siècle par leur grande présence au sein des armées et par des fonctions parfois bien originales, force est de constater que le chien est plus que jamais un auxiliaire précieux au combat, en particulier dans les épisodes de mouvement que peuvent connaître les guerres et lors des conflits en zones géographiques denses.

III) La place du chien de guerre contemporain et ses perspectives :

A l'heure actuelle, la plupart des armées modernes appartenant aux grandes nations militaires maintiennent des chiens de guerre dans leurs effectifs. Pour quatre vingt dix pour-cent d'entre eux, ce sont des bergers allemands ou des bergers belges, mais il y a aussi des rottweillers, des bouviers, des dobermans et des labradors. Ils sont toujours dressés à des missions de déminage, de pistage, de garde et de recherche de blessés lors de catastrophes naturelles. Cependant, leurs terrains d'exercice, comme leurs ennemis potentiels, ont changé de nature.

1) Les guerres modernes : un nouveau concept de conflit :

Les guerres modernes se caractérisent par une haute technicité des moyens militaires mis en œuvre, ce qui a deux conséquences essentielles :

- la rapidité des conflits (notion de guerre éclair), directement liée à la mobilité des forces en présence et à la précision des moyens de destruction.
- le coût terrifiant des batailles pour une nation, qui peut se voir perdre des sommes considérables en matériel et en hommes et ceci en peu de temps.

Ces conséquences poussent les belligérants à sélectionner leurs objectifs dès le début du conflit : les pièces vitales de la défense et de l'économie adverses sont les premières cibles des actions militaires. Ainsi, la nation qui se voit privée la première de ses atouts majeurs, doit se résigner aux concessions par la négociation, du moins dans la mesure où l'attaquant suspend son action. Aussi, à la place de la guerre totale, terrifiante, exprimée dans l'image de l'apocalypse atomique des années de la guerre froide, se substitue l'idée de la guerre éclair, qui vise à la destruction efficace, la plus rapide possible, des objectifs militaires, en épargnant au maximum les populations (notion de « guerre 0 morts »). Les grandes règles de la guerre moderne sont un maximum d'efficacité, la rapidité et le tout le moins cher possible. En corollaire, les opérations militaires doivent être précises et permettre de détruire leur objectif avec certitude, en évitant les destructions inutiles qui augmenteraient le coût des opérations. C'est dans cette optique que prennent place deux tendances : la miniaturisation, qui vise à la fois les armes atomiques et classiques, et l'utilisation maximale de « coups de mains » commandos (troupes aéroportées essentiellement), parfois même dans l'optique d'actions préventives (intégrant la notion récente et très discutée de « guerre préventive »).

Le chien militaire a donc suivi l'évolution d'une armée qui, par la nature même des conflits potentiels et par la révolution technologique qu'elle doit savoir gérer, doit assumer une profonde mutation, d'autant plus que de nouvelles tâches lui sont confiées (20). Vu cette évolution, de nouveaux grands rôles pour le chien de guerre

prédominant : participer au commandos, parer aux attaques de ces groupes commandos, protéger les installations très sensibles et vitales pour les armées modernes, à savoir principalement les bases aériennes et les installations à caractère nucléaire (3) .

2) Le système d'arme homme-chien :

L'objectif prioritaire aujourd'hui n'est plus d'utiliser un chien afin de réaliser l'économie d'emploi d'un ou de plusieurs hommes. L'équipe composée d'un homme et d'un chien constitue le tandem indispensable en mesure d'accomplir les missions modernes, on peut parler réellement en termes de « cano-humain » et de « cyno-anthropoïde » (1). Le véritable système d'arme homme-chien se base sur une symbiose de l'équipe, aboutissant à un meilleur rendement. On comprend alors aisément que cette équipe est d'autant plus efficace qu'elle dure longtemps et donc que le chien garde si possible le même maître-chien au cours de sa carrière. Ceci n'est réellement envisageable que dans le cadre de la professionnalisation des armées.

Pour former cette équipe, il existe une unanimité sur les bases des méthodes actuelles de dressage des chiens de guerre modernes. Quatre lois doivent être observées, étant bien entendues complétées suivant la spécialité de travail du chien (3) :

- la loi de motivation : le chien doit trouver des motifs à l'accomplissement d'une mission : un stimulus naturel inné (instinct de propriété, de défense voire de quête) est traduit par un stimulus artificiel (ordre oral, geste), pouvant avoir une tendance positive (friandise, caresse...) ou négative (douleurs, désagréments affectifs...).
- la loi de l'exercice : plus l'exercice est répété, plus le stimulus est puissant pour l'animal. Dès qu'un exercice est convenablement réalisé, il faut le répéter au plus vite.
- la loi d'acquisition antérieure : il faut pouvoir passer d'un stimulus artificiel à un autre (d'un ordre à un geste par exemple), à partir du moment où le chien a associé l'un des deux stimuli artificiels à un stimulus inné.
- la loi de distribution : les efforts exigent un grand respect du rythme de travail, le chien de guerre comme tout chien de travail doit être ménagé.

3) Les effectifs canins militaires en France :

En France, la maison mère de la cynotechnie militaire est le 132^{ème} Bataillon ou Groupe Cynophile de l'Armée de Terre (132^{ème} G.C.A.T), héritier tout à la fois des traditions du 132^{ème} régiment d'infanterie et de l'expérience des formations vétérinaires responsables de la cynotechnie militaire jusqu'à la fin des années 1970. Le 132^{ème} Groupe Cynophile de l'Armée de Terre, basé à Suippes, au nord de Châlons en Champagne, est non seulement le plus grand chenil d'Europe, avec une

capacité d'accueil de 700 chiens, mais aussi le plus important centre de formation de maître-chien.

En 1997, 350 chiens militaires furent recrutés et achetés. Les animaux incorporés sont souvent âgés de 1 à 3 ans, de sexe mâle, et répondent à des critères sanitaires, caractériels et morphologiques précis (20). Ils sont achetés en France, Allemagne, Belgique ou Hollande, et doivent être tatoués, vaccinés et indemnes de dysplasie. L'effectif total dans l'armée de terre tourne actuellement autour de 1500 chiens en France, avec une tendance nette à la réduction des effectifs (campagne de baisse de l'âge de la réforme) (**fig. 21**). Les bergers belges et allemands constituent la très grande majorité de l'effectif (**fig. 22 et 23**).

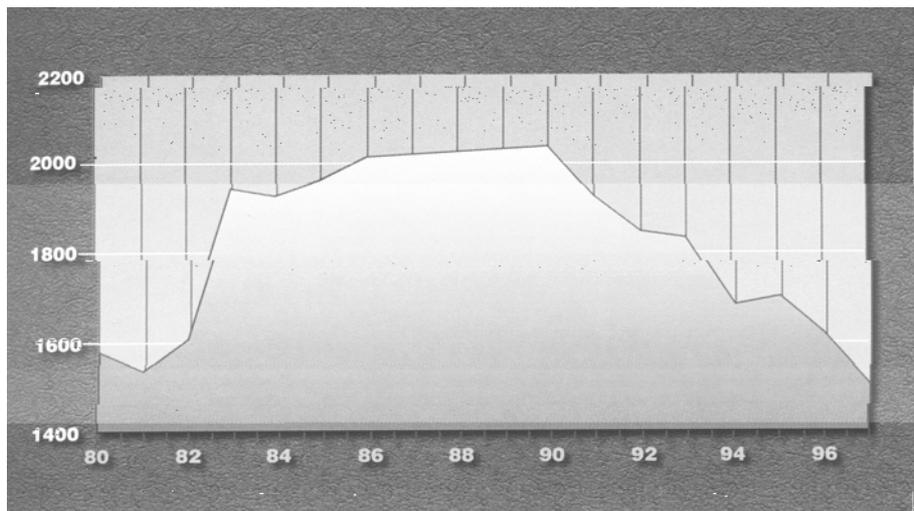


Fig. 21 : Evolution de l'effectif canin de l'armée de terre en France de 1980 à 1997 (9)

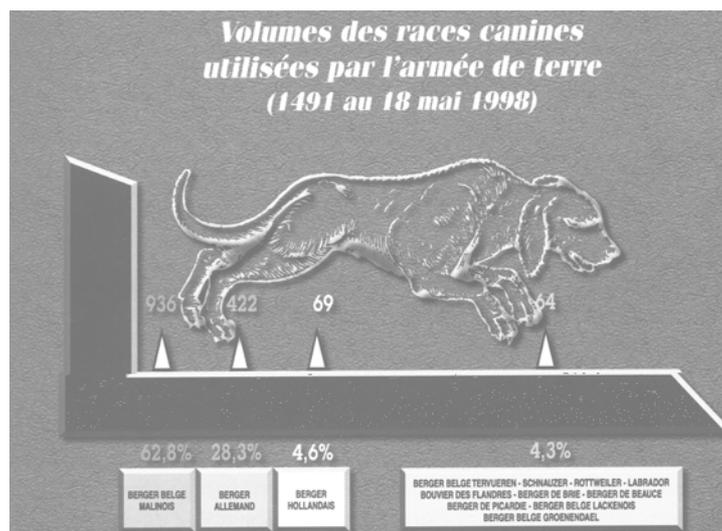


Fig. 22 : Les races de chien utilisées par l'armée de terre française de 1991 à 1998 (9)

RACE	NOMBRE	%
Berger Belge Malinois	915	61.82
Berger Allemand	428	28.92
Berger Hollandais	77	5.00
Berger Belge Tervueren	23	1.55
Rottweiler	13	0.88
Berger de Beauce	8	0.54
Bouvier des Flandres	5	0.34
Berger Belge Laekenois	5	0.34
Berger de Picardie	2	0.14
Berger Belge Groenendael	2	0.14
Labrador	2	0.14
Schnauzer	1	0.07
Berger Belge	1	0.07
Berger de Brie	1	0.07
TOTAL	1480	

Fig. 23 : Répartition des races de chiens dans l'armée de terre en 1997 (20)

La marine nationale française comporte près de 300 à 350 chiens. Ils sont basés dans l'ensemble des unités dépendant de la force océanique stratégique, dans les arsenaux des ports militaires, dans les bases de l'aéronavale et dans les centres de transmissions en métropole et en outre-mer. La présence marquée des chiens dans la marine date de la création de la force océanique stratégique en 1968 (9). Pour ce faire, les chiens de la marine nationale sont spécialisés dans plusieurs domaines :

- l'accompagnement : utilisation des chiens afin de localiser toute présence suspecte ou toute intrusion dans les sites militaires.
- le pistage : suivi de l'itinéraire emprunté par une ou plusieurs personnes.
- la garde : protection des sites particulièrement sensibles.

L'armée de l'air française contient actuellement près d'un millier de chiens dans ses rangs : quatre vingt dix pour cent sont des chiens de patrouille ou des chiens éclaireurs, sept pour cent des chiens de pistage, deux pour cent des chiens détecteurs d'explosifs, un pour cent des chiens de stupéfiant. Les trois quarts sont des malinois et le cinquième des bergers allemands (9).

En comparaison, l'armée de l'air américaine détenait 1600 chiens dans les années 1970 et en possède près de 550 aujourd'hui. Une grosse réduction d'effectif a eu lieu dans ses rangs, il en est de même actuellement dans notre pays. Dans l'armée américaine, il s'agit presque exclusivement de bergers malinois. Les bergers allemands sont devenus, comme c'est le cas en France, trop populaires au yeux du public et ont plus souvent des traits génétiques indésirables.

Ces chiens ont pour but essentiel de sécuriser les installations de l'armée de l'air dans et hors la métropole et de se projeter sur les terrains d'opération pour former des équipes de protection mobiles (32).

Au centre d'instruction de la gendarmerie, à Gramat dans le Lot, 60 à 70 équipes cynophiles sont formées chaque année dans les disciplines suivantes : recherche de personnes, défense, recherche de stupéfiants, recherche d'explosifs, garde-patrouille, chiens d'assaut (9).

4) Les rôles du chien de guerre dans les conflits actuels :

On peut classer les principaux chiens des armées modernes actuelles en plusieurs catégories selon leur utilisation :

Chiens détectant les objets	Chiens détectant les êtres humains
Mines, explosifs, pièges (races plutôt variées : BA, Labradors...)	Chiens pisteurs sur pistes chaudes ou froides, chiens de pistage en gendarmerie, chiens limiers
Drogues (Labradors...)	Chiens d'avalanche
	Chiens « d'en-avant » progressant en zone d'insécurité : chiens de grottes, chiens éclaireurs, chiens de guet-patrouille, chiens d'accompagnement, chiens d'assaut

a) Une fonction prioritaire : la protection des installations militaires sensibles

Actuellement, l'armée de l'air est la première utilisatrice des chiens de guerre dans de nombreux pays occidentaux, en particulier en France. L'apparition massive de chiens dans ce corps d'armée remonte aux débuts des années 1950, pendant la guerre d'Indochine, avec l'affectation d'équipes cynophiles pour la lutte anticommando, phénomène accentué pendant la guerre d'Algérie (9).

Pour assurer ces fonctions, les chiens peuvent être à l'attache ou en liberté dans un enclos, le maître restant à proximité pour intervenir rapidement. Ils constituent un moyen d'interdiction d'une zone close. Le chien de couloir, placé entre deux enceintes grillagées, est certes encore utilisé sur certaines bases aériennes, mais ce procédé est en voie d'être abandonné car trop onéreux et facilement contournable (3).

Ces chiens peuvent aussi assurer ces fonctions de surveillance en accompagnement, voire même en guet-accompagnement, c'est la mission de loin la plus courante en particulier sur les bases militaires elles-mêmes. Cette mission moderne constitue, en fait, un prolongement moderne des missions des chiens éclaireurs développées lors des conflits en Asie, en particulier au Viêt-nam.

Les chiens peuvent aussi assurer le guet en complément de missions tactiques, au profit d'un dispositif défensif ou de surveillance dans une zone de contact avec l'ennemi.

En 1992, en ex-Yougoslavie, à Sarajevo, près de 6000 casques bleus français étaient présents. Les installations de la FORPRONU étaient de plus en plus victimes de vols, en particulier de vols de gasoil, qui en raison de sa raréfaction était devenu

un véritable « or noir ». Un personnel plus important a été ainsi affecté et donc immobilisé à la sécurité des enceintes militaires. La situation devenant intolérable, un renfort de plusieurs équipes cynophiles fut demandé et obtenu : ces équipes assurèrent des patrouilles à l'intérieur et à l'extérieur des enceintes et furent chargés d'intercepter toute infiltration.

Les chiens d'accompagnement français firent preuve aussi d'une grande efficacité et d'une grande dissuasion en Albanie, suite aux émeutes de mars 1997 et aux pillages qui suivirent. Ils assurèrent totalement la garde des dépôts d'armes et de munitions.

Depuis plusieurs années, et de façon encore plus nette actuellement, des chiens d'accompagnements assure la garde, à Port-Bouet, en côte d'Ivoire, des unités françaises et surtout du dépôt de munitions des forces françaises (9).

Les missions d'inspection et de surveillance sont particulièrement utilisées lors de grands événements nationaux : visite du Pape à Reims, réunions du G7, sommets de chefs d'états... Les équipes cynophiles militaires participent aussi actuellement au plan Vigipirate.

Pour les chiens militaires, il s'agit de véritables ouvertures sur des missions civiles, voire mi-militaires, où tout le monde est concerné. Aujourd'hui, la réalité consiste à abattre les cloisons à l'intérieur de l'armée, et à l'ouverture de celle-ci vers le monde civil et ses administrations (20).

b) Le chien d'accompagnement des troupes d'élite et l'appui d'infanterie :

Beaucoup moins utilisé depuis la fin de la guerre d'Algérie, l'appui cynotechnique peut être utilisé avec profit dans le cadre d'une mission tactique d'infanterie, comme éclaireur d'une unité de combat, comme pisteur d'un élément infiltré, comme élément de renfort ou de diversion en cas d'assaut ou encore comme élément de neutralisation d'un ennemi. Les chiens peuvent même faire parti dans ce cadre de troupes hélicoptères d'intervention.

Le chien d'accompagnement peut servir à découvrir et à neutraliser tout individu sur un terrain connu. Il donne l'alerte et participe à la neutralisation si on lui demande. Il patrouille en avant des éléments de protection et éclaire ainsi la patrouille en détectant les éléments ennemis, prévenant son maître et attaquant dans les cas de nécessité. Il fouille le terrain avec un itinéraire déterminé sur un rayon de cinquante mètres de part et d'autre de l'axe de marche du maître.

Il peut évoluer en ronde, l'équipe circulant en permanence sur un itinéraire précis, ou évoluer en patrouille, l'équipe circulant alors temporairement de poste en poste sur des itinéraires donnés selon des horaires déterminés à l'avance. Dans les deux cas, l'équipe cynophile est toujours accompagnée par un détachement de protection placé en retrait (3).

Les chiens accompagnant l'infanterie peuvent :

- éclairer à l'avant d'une unité de combat : mission tactique, souvent de nuit, en terrain boisé ou en zone urbaine, voire en souterrain.

- pister en tenant compte des aléas et des relais entre équipes (si la piste est plus longue que 4 kilomètres)
- rechercher des mines et explosifs.
- soutenir la gendarmerie pour la recherche de personnes égarées.
- assurer des assauts cynotechniques, en missions spéciales, et neutraliser l'ennemi par une attaque directe (mission spéciale non répertoriée, mais pouvant entrer dans les modes d'actions du combat au corps à corps).

Il est important de bien rappeler les différences entre les spécialités d'éclairage et de pistage. L'éclairage est une mission réalisée au profit d'une troupe à pied qui effectue une reconnaissance ou cherche à prendre contact avec l'ennemi. Placée en avant d'une formation de voltigeurs grenadiers, l'équipe cynotechnique détecte la présence de l'ennemi jusqu'à des distances de près de 200 mètres. Les chiens sont en liberté. Ces interventions sont profitables la nuit, en terrain boisé, en ville, dans les grottes (exemple moderne courant : l'ouverture d'itinéraire en zone urbaine). Le pistage est destiné à localiser l'ennemi ou à donner sa direction de fuite, après avoir été informé de sa présence réelle à un moment donné et à un moment précis. Les chiens sont alors souvent conduits en longe, en avant d'une formation de combat, et suivent une piste olfactive (nombreux aléas : météorologie, odeurs d'animaux sauvages...).

L'une des missions modernes de ces chiens est d'accompagner les troupes assurant l'encadrement des convois humanitaires (Bosnie en 1993, Albanie en 1997). En Somalie, en août 1993, au sein de la mission de l'ONU, plusieurs chiens d'accompagnement français furent blessés, l'un d'entre eux fut tué lors de l'intervention de commandos français. A ce jour, ils accompagnent les troupes françaises en déplacement en Côte d'Ivoire, assurant la protection des troupes elles-mêmes.

L'équipe cynotechnique doit donc pouvoir être désormais projetée rapidement sous la quasi totalité des latitudes terrestres. Ceci est désormais possible grâce aux techniques modernes de mises en place rapide de chenils de campagne, grâce aux conditionnements modernes de l'alimentation et aux progrès vétérinaires.

c) La guerre contre la drogue :

Au Viêt-nam, l'une des conséquences du mauvais moral des troupes américaines fut l'augmentation de la consommation de drogues. L'héroïne et la marijuana firent de grands ravages. Ces drogues étaient très faciles à trouver dans les pays du sud-est asiatique. Des chiens, majoritairement des labradors, furent dressés à détecter l'héroïne pure, mais aussi à détecter l'anhydride d'acétone (ayant l'odeur marquée d'acide acétique et utilisée pour transformer la morphine en héroïne, mais aussi pour la transformation d'autres médicaments courants comme l'aspirine).

Toutes les nations industrialisées possèdent désormais ce type de chien dans leurs services de police et de douane, grâce auxquels des milliers de saisies sont réalisées chaque année. En France, ce sont le plus souvent des chiens de gendarmerie.

Il y a encore quelques années, on pensait que certaines drogues dures comme l'héroïne, la cocaïne et le L.S.D, n'avaient pas de senteurs assez marquées pour qu'un chien puisse les humer. En France, les premières sections de recherche de drogue furent créées au début des années 1960, notamment suite à la mise en place de la Brigade Canine Française, sous l'instigation d'hommes tel Michel Girouille. En 1965, celui-ci forma le premier chien détecteur de « H », le chien « Kiri » (22).

En 1993, l'état-major de l'armée de terre créa une cellule de chien détecteurs de stupéfiants, afin de traiter le problème de la consommation de stupéfiants au sein de ses installations et de son personnel. Ces chiens peuvent être aussi réquisitionnés, sous décision préfectorale, pour intervenir dans le civil.

d) La guerre contre le terrorisme :

Les premiers cas de piraterie, surtout de piraterie aérienne, firent leur apparition à la fin des années soixante et ne cessèrent de se développer depuis. La détection d'explosifs est devenue indispensable pour les compagnies aériennes, mais aussi désormais pour tous les lieux publics en général.

Le terrorisme est en effet une des formes de la guerre moderne, guerre visant particulièrement les civils. C'est une guerre d'autant plus terrifiante que l'on ne sait pas qui on a en face de soi.

Il fallut vite former des chiens à la reconnaissance d'explosifs divers et variés comme la dynamite, la poudre noire, la nitroglycérine, les plastiques C3 et C4, le mélange B, le tetryl, le PETN, la TNT, le RDX, tout ceci dans une vaste gamme de conditionnement, dans des quantités infimes et dans des endroits différents : aéroport, stade, entrepôt...Des essais concluants en Israël, montrèrent qu'il était aussi possible de dresser des chiens à la détection de lettres piégées avec des explosifs (31).

Le chien spécialisé dans la recherche d'explosifs est certainement le plus dur et le plus long à former. Près de deux ans de formation sont souvent nécessaires. En effet, dans ce domaine, le droit à l'erreur n'existe pas. La gamme des produits à rechercher est toujours de plus en plus vaste. Le chien n'a pas de limite maximale connue en ce qui concerne le nombre d'odeurs mémorisables. Il faut cependant lui rappeler régulièrement ces odeurs pour assurer le marquage dont il a la charge. Ne sachant pas quel produit il recherche, le chien se fit à sa mémoire olfactive. En théorie, un chien ne peut donc pas trouver un produit qu'il ne connaît pas. De plus, les explosifs sont nombreux et régulièrement de nouveaux explosifs sont inventés. Pour commencer le dressage, on emploie généralement l'explosif ayant l'odeur la plus forte, la dynamite, en diminuant progressivement la quantité utilisée lors des exercices (jusqu'à 5 grammes !) (22). Pour rester performant, le chien d'explosifs doit être particulièrement ménagé et rester en permanence à son meilleur niveau (20).

L'équipe cynotechnique dispose d'équipements spéciaux de protection et de transmission, travaillant en permanence en binôme en respectant des procédures très précises. Des règles impératives doivent sans cesse être respectées : ne pas toucher l'objet trouvé, ne pas s'en approcher comme peuvent le faire les chiens à la recherche de drogues dures, et surtout ne pas aboyer, l'animal doit rester calme et ne pas gratter lors de la découverte. Le moindre bruit peut en effet déclencher un dispositif particulièrement sophistiqué et le faire exploser. Remarquons que leur

travail est plus efficace à température ambiante et à hygrométrie élevée (encore plus de molécules odoriférantes) (22).

Le chien type doit être un chien joueur, d'un naturel calme, endurant et dur à la tâche, avec un caractère affirmé mais sans agressivité. Il ne doit pas avoir de double spécialité, comme pourrait avoir un chien chercheur de stupéfiants. Il peut appartenir à beaucoup de races différentes.

Les équipes cynophiles de la police et de l'armée se sont particulièrement développées suite à la dramatique série d'attentat des années 80, dont l'attentat de la rue Marbeuf. Très vite, on s'aperçut que dans ce domaine, le détecteur le plus efficace jusqu'à présent restait le meilleur et le plus vieil ami de l'homme, le chien (22). En 1985 fut créée une cellule spéciale d'aide à la détection d'explosifs et de mines au sein de l'armée. Quelques mois après cette mise en place, la France était victime d'une nouvelle vague d'attentats. Une section de recherche fut détachée en continu de septembre 1986 à août 1988 dans la capitale. Ces chiens furent particulièrement mis à contribution en 1986, à Paris, lors de la vague d'attentats meurtriers, pour fouiller de nombreux lieux publics. Depuis l'année 1995 et l'attentat du RER Saint-Michel le 25 juillet, une équipe cynotechnique reste de permanence sur la capitale, détachée sous réquisition préfectorale.

Après ces attentats, ces chiens ont permis aussi de s'assurer qu'il ne restait pas une autre bombe visant les forces de secours elles-mêmes, une fois arrivées sur les lieux (22). Les chiens permettent aussi de détecter les seules traces d'explosifs et peuvent faire ainsi avancer les enquêtes en cours.

Le terrorisme et la délinquance reviennent sur le devant de la scène depuis quelques années. Les sections militaires de recherche d'explosifs sont aussi de plus en plus appelées à sécuriser les grandes manifestations : sommet du G7 à Lyon, venue du Pape à Reims en 1996, coupe du monde 1998 de football...

Les interventions extérieures effectuées par les troupes françaises, voire par celles des nations unies, se multiplient : en novembre 1993, un équipe spécialisée en recherche d'explosifs est détachée au sein de la FORPRONU, à Sarajevo, en compagnie de chiens de garde.

e) Le chien sanitaire :

Les chiens à vocation purement sanitaire sont rares dans les rangs de l'armée sensu-stricto. Les chiens sanitaires actuels appartiennent essentiellement à la gendarmerie. Ils apparaissent aujourd'hui plutôt sous la forme de chiens de catastrophes et de chiens d'avalanche.

De plus en plus souvent, les chiens sanitaires militaires sont utilisés dans le civil lors de catastrophes naturelles : tremblements de terre, inondations, avalanches, ouragans... Suite aux tremblements de terre à Mexico en 1985, en Iran en 1990, en Italie, au glissement de terrain à Porto Rico en 1985, des chiens de recherche de l'armée furent envoyés en aide à ces pays, même si la plupart des chiens appartenaient au corps des pompiers. A Mexico, ils firent preuve d'une grande efficacité lors de la recherche de blessés dans les décombres de la ville et sauvèrent plusieurs dizaines de personnes.

Les chiens d'avalanche sont, eux, exclusivement des chiens du corps de la gendarmerie, au sein de laquelle des chiens de recherche peuvent aussi être utilisés pour le pistage d'une personne disparue (recherche d'enfants égarés, d'adultes en difficultés, de vieillards amnésiques...), d'évadés ou de malfaiteurs. Ils sont parfois aussi mis à contribution pour la recherche d'un corps (de nombreux chiens pisteurs éclaireurs ou démineurs ont été l'objet aux Etats-Unis, dès la fin de la guerre du Viêt-nam, de tentatives de recyclage pour la détection de cadavres).

Dans des études réalisées sur les performances des chiens sanitaires, les résultats montrent les tendances suivantes :

- une possibilité de succès plus grande par faible degré d'humidité.
- un taux de succès plus élevé quand l'air est chaud.
- aucune différence significative entre un sol sec et un sol humide.
- dans le cas de la recherche d'un corps, la taille et l'état de décomposition du corps ont peu d'effets sur sa détection, mais la profondeur de l'enfouissement reste importante.

f) Le déminage :

La détection de mines est par excellence une discipline militaire. La cynodétection s'est particulièrement développée ces dernières années. Le concept actuel prévoit leur intervention uniquement à la phase initiale de l'éradication des mines et le chien constitue un outil supplémentaire parmi les possibilités de détections existantes.

Les chiens démineurs furent très utilisés lors de la guerre des Malouines en 1982, en Afghanistan par les forces soviétiques, mais aussi par des organisations non gouvernementales pour gérer des missions de déminage à l'échelle planétaire : c'est le cas en Angola, en Afghanistan, en Bosnie-Herzégovine, au Mozambique, au Cambodge où on estime qu'il reste encore 4 à 9 millions de mines enfouies.

Des utilisations plus récentes du chien de déminage furent remarquées. Le dimanche 28 Juillet 1991, dans la ville américaine de Ravenna, dans l'Ohio, fut fêté le « Biber day ». Derrière les légions américaines et les vétérans des deux guerres mondiales, marchaient ceux des guerres de Corée et du Viêt-nam. Mais celui que l'on fêtait ce jour-là, escorté par son maître, le sergent Wolfe, était un simple berger malinois qui s'avancait nullement impressionné par les acclamations des badauds. Au cou du chien, un ruban tricolore et une décoration étincelle, un « Purple Heart » spécial créé à son intention sous la requête de son régiment et avec l'accord du général Schwarkopf lui-même. Biber faisait partie d'un contingent de 150 malinois ayant servi pendant l'opération « Desert Storm », essentiellement pour la localisation des mines irakiennes, mais aussi au repérage des blessés et à la garde des avants postes : Biber sauva plusieurs vies durant cette opération ! (16)

5) Les perspectives d'utilisation du chien de guerre :

La communauté militaire a accordé sa confiance à la cynotechnie et celle-ci est reconnue comme un élément indispensable pour accompagner les troupes en intervention. C'est un moyen flexible d'emploi qui s'intègre parfaitement dans le concept actuel de gestion de crise.

Gardien de la fusée Ariane ou spécialiste de la recherche en explosifs, le chien militaire de l'an 2000 n'a guère de points communs avec son ancêtre estafette ou avec le chien de trait de la première guerre mondiale, ni même avec les chiens d'intervention des guerres d'Indochine et d'Algérie, si ce n'est qu'il reste, ici comme dans bien d'autres domaines, au service de l'homme et de sa sécurité. A l'heure de la professionnalisation des armées et du redéploiement de ses attributions, le chien a plus que jamais une fonction et un avenir.

Le chien de guerre permettra encore longtemps l'amélioration des capacités opérationnelles de son unité et la conservation du potentiel humain. Il sera à la base d'un gain en effectifs et d'une moindre fatigue des personnels (un chien peut travailler en moyenne six heures par nuit...).

Les avancées technologiques croissantes pourraient nous faire douter de l'avenir de la place du chien dans les armées. Pourtant, le chien garde de nombreux avantages sur d'éventuels concurrents techniques :

- sa qualité de détection difficilement égalable, en particulier son odorat.
- son caractère relativement économique par rapport aux moyens modernes de détection : c'est une arme qui reste relativement accessible à tous. Dernièrement, avant l'attaque des troupes américaines en Irak, des chiens de garde et d'attaque irakiens se vendaient à prix élevés sur les marchés du pays. Ils restaient parmi les rares armes accessibles aux plus démunis, cherchant à se protéger de leur envahisseur potentiel.
- ses facultés intellectuelles qui ont l'avantage de pouvoir mieux réagir à l'imprévisible
- son avantage psychologique : il reste un moyen plus rassurant pour l'accompagnant et plus traumatisant pour l'éventuelle cible humaine.

Si, au moment où l'électronique développe des systèmes de protection et de détection redoutables, l'emploi des chiens peut paraître surprenant par son anachronisme face aux radars antipersonnel, aux lunettes infrarouges, aux détecteurs de vibrations, l'avenir du chien de guerre n'en est pas pour autant compromis. En effet, si les techniques cynophiles classiques de garde se révèlent aujourd'hui moins efficaces face à ces avancées technologiques, les techniques telles celles de l'utilisation du chien dite « en avant » (chiens de guet-patrouille, chiens d'accompagnement, chiens éclaireurs) assurent une complémentarité et une efficacité indéniable, en particulier pour la protection de grandes superficies riches en installations sophistiquées, demandant à être encore plus surveillées. L'avenir du chien en guet-accompagnement est bel et bien assuré. Quant aux effectifs de chiens de garde exclusifs, ils sont et seront vraisemblablement encore appelés à diminuer. La politique actuelle constitue en effet à une baisse des effectifs canins dans les armées mais surtout à leur redéploiement, avec pour objectif ultime de disposer d'une véritable cynotechnie d'intervention opérationnelle.

Si le chien est utilisé intelligemment et en accord avec les avancées scientifiques de notre époque, il n'apparaît donc aucune contradiction ni d'éventuelle concurrence entre la cynotechnie militaire et les progrès technologiques militaires.

Pour le lieutenant colonel Gros, ancien chef de corps du 132^{ème} G.C.A.T, « le chien est un formidable vecteur de communication. Il permet une cohabitation de gens venus de tous les horizons. Rustique mais pas démodé, et adaptable à tout, il se révèle comme un complément idéal des machines les plus sophistiquées. Juste à côté de notre camps se trouvent les chars Leclerc, tout puissants et qui valent très cher mais qui pourraient être détruits s'ils n'étaient pas gardés... » (20)

Comme toutes les spécialités militaires, la cynotechnie n'échappe bien sur pas à la réorientation de ses objectifs. L'ouverture de l'armée vers le civil, la professionnalisation accentuée, imposent une réorganisation complète des services cynotechniques. La professionnalisation des armées semble être une aide supplémentaire à la formation des cynogroupes et améliorera sans doute leur performance (1 à 2 ans de préparation pour obtenir une équipe cynotechnique qualifiée apte à la détection d'explosifs, de mines ou de stupéfiants).

Devant le renforcement des menaces terroristes et dans le cadre de la lutte contre le grand banditisme, les activités de surveillance et de protection sont devenues des missions essentielles, dont les recherches d'explosifs ou de stupéfiants sont indissociables. Malgré tout, chaque unité à vocation cynophile continue d'entretenir avec assiduité les compétences et les savoirs acquis lors des conflits précédents : spécialités en éclairage, en pistage, assauts, sauts en parachutes en tandem...

Dans chacune des spécialités du chien de guerre, les progrès déjà réalisés permettent d'en espérer encore d'autres dans l'avenir. La meilleure connaissance du psychisme des canidés et de leur élevage permet et permettra d'améliorer

autorisant enfin les chiens militaires à pouvoir retourner dans le monde civil à la fin de leur service ou lors d'incapacité. Rappelons qu'ils étaient auparavant souvent euthanasiés et qu'à la fin de la guerre du Viêt-nam, les chiens avaient tous été laissés sur place... (23).

Actuellement, aux Etats-Unis, un grand projet, le « National War Dog Memorial Project », étudie la possibilité d'ériger un mémorial des chiens de guerre à Washington, en l'honneur de tous les chiens ayant été utilisés durant les conflits de l'histoire (16). Remarquons qu'il existe déjà outre atlantique un grand musée dédié spécialement au chien de guerre à Parames. C'est à Hartsdale, à environ trente kilomètres de New-York, que se trouvent l'un des plus grands cimetières militaires américains pour animaux : un haut monument en granite fut érigé, en 1922, à la mémoire des 7000 chiens militaires tombés au cours de la grande guerre. Au sommet de ce monument se dresse un berger Allemand en bronze, revêtu d'un manteau décoré de la croix rouge (23) (16) (6).

Rappelons enfin la nette amélioration des conditions de vie du chien de guerre dans les armées modernes : alimentation équilibrée et de qualité, soins vétérinaires de hauts niveaux, logements et courettes améliorées... Pour mémoire, lors de la guerre du Viêt-nam, la plupart des chiens décédés le furent souvent de maladie ou de malnutrition (90 pour-cent de décès par malnutrition, avant même les maladies, coups de chaleur, déshydratations ou morsures de serpent). Les soins vétérinaires manquaient aussi cruellement : vingt vétérinaires seulement, particulièrement âgés, exerçaient dans tout le sud Viêt-nam. Certains chiens ont même souffert de complications de santé (cancers testiculaires) suite à l'exposition à du malathion (anti-tiques) et à « l'agent orange » (désherbant) (6).

L'amélioration de leurs conditions de vie ne les soustraira cependant jamais aux risques intrinsèques des conflits (exemple de l'exposition à l'uranium appauvri en Irak ; maladies locales...) ni à leur devoir suprême, à savoir risquer leur vie pour servir l'homme.

CONCLUSION

L'homme a su incroyablement utilisé l'instinct et l'intelligence du chien à son profit. Se servir de ses capacités pour l'accompagner à la guerre n'était donc qu'une évidence. Depuis la nuit des temps, les armées de nombreuses civilisations ont utilisé ses sens aiguisés pour la surveillance de leurs forces et de leurs biens. Le chien participa directement aux assauts lors des batailles les plus anciennes et les plus farouches. Aujourd'hui encore, des milliers d'années plus tard, nos armées modernes utilisent le chien pour neutraliser mais surtout pour se prévenir de l'ennemi. Mais le chien a montré qu'il pouvait être, malheureusement pour lui, un auxiliaire militaire doué pour de nombreuses autres missions. Il serait impressionnant de connaître le nombre de chiens de guerre sacrifiés sur l'autel de la folie de l'homme comme il est tout aussi impossible de dénombrer le nombre de vies de soldats épargnées grâce aux nombreux engins piégés finement détectés, aux messages urgents convoyés courageusement sur les lignes de front, aux transports de vivres ou d'armes réalisées dans les situations les plus désespérées...et les exemples ne manquent pas !

Le chien militaire et son maître constituent à notre époque un système d'arme à la fois rustique et complexe : rustique au regard des critères modernes, des logistiques de maintien en condition et de structures d'organisation, rustique au sens noble du terme avec des capacités exceptionnelles de détection et un aspect dissuasif qui s'inscrivent dans une niche d'utilisation à exploiter par les commandements. Il est complexe par la difficulté de sa formation initiale et du maintien de ses aptitudes opérationnelles. Il est sans nul doute le complément voire le plus souvent le remplaçant efficace d'un système de sécurité. Il permet d'assurer une protection continue, ainsi qu'une dépollution de toute menace de sabotage. Son emploi autorise un dégagement relatif des mesures de protection souvent trop complexes ou trop lourdes à mobiliser ou à maintenir.

Les effectifs de chiens dans les armées diminuent, mais il fut des époques où ils étaient nettement moins employés et plus décriés. Il reste actuellement deux certitudes pour les années à venir : de futurs conflits apparaîtront, prenant probablement la forme d'envois de troupes sur des théâtres d'opération éloignés ; la présence du chien dans les armées n'est pas remise en cause, seules ses fonctions changent et s'adaptent aux nouvelles exigences militaires.

Premier auxiliaire au combat aux côtés de l'homme, le chien reste désormais quasiment le seul animal à assurer cette fonction. «L'homme a décidément tout fait subir au chien» remarqua l'ethnologue Jean Pierre Digard (14). Jamais un animal n'a eu en effet à subir à ce point le poids de l'homme dans l'histoire de la domestication. La longue histoire du chien et de l'homme est loin d'être terminée.

BIBLIOGRAPHIE

1. ANTOINE M. (C^{el}) *L'armée de terre et ses chiens*, article de L'Epaulette, n°70, 1^{er} trimestre 1983, p. 15 à 19
2. BASCOUERT (Cdt) *Armes spéciales de 1956 à 1962*. Service des archives de l'Armée de Terre, 1H 2051-2052, Service historique de l'Armée de Terre, Fort de Vincennes.
3. BEAUR S. R. *Le chien d'accompagnement sur une base aérienne*, Thèse Méd. Vét., Alfort, 1981, n°105, 110p.
4. BLANCGARIN H. *Des chiens tirant des mitrailleuses ? eh ! oui !*, appendice des *Chiens à la guerre* de Geoffroy de Beaufort (1992), Paris, P. Ollendorff, 1913, p. 102 à 120
5. BLAZE Elzéar *Histoire du chien chez tous les peuples du monde*, Tresse Librairie successeur de Barba, Palais Royal, Galerie de Chartres, 1843, Paris, 460p., p. 165 à 193
6. BORN K. *Quatermaster War dog Program*, Archives de l'U.S. Army Quatermaster Museum & Quatermaster Historian, Fort Lee, Virginie, document en ligne, [<http://www.qmfound.com/k-9.htm>], dernière mise à jour le 1^{er} avril 2001, 4p.
7. BOUGRAIN-DUBOURG A. et CLEBANT M. *Et Dieu créa les animaux*, Ed. Robert Laffont, 1986, 350p., p. 51 à 96
8. BRACKERT Helmut *Histoire des chiens et des hommes*, traduction de Laurence Strebel et Inge M. Richter, Ed. Hachette, Paris, 1992, 282p.
9. BREE O. *Historique de la cynotechnie militaire*. Metz : 132^{ème} G.C.A.T, 1998, 423p., p. 107 à 227
10. CHAUMETTE J.C. *Les animaux dans les guerres de l'Antiquité*. Thèse Méd. Vét., Nantes, 1987, n°36, 131p.
11. CLASS A.M. et LICARI S. *2000 et plus, l'album de la cynophilie*. Vos chiens magazine, Hors série n°4, 2000, p. 31 à 51
12. COLIN J.C. *Les réflexes conditionnés et la psychophysiologie du dressage du chien de guerre*. Thèse Méd. Vét., Alfort, 1959, n°4, 60p.

13. COUGNY E. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Daremberg C. Saglio, E. Hachette, 1919
14. CYRULNIK Boris *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux*, le Grand Livre du Mois, 2001, Paris, 177p.
15. DAUMAS F. *Les civilisations de l'Égypte pharaonique*, Ed. Arthaud, 1965
16. DE BEAUFFORT G. *Chiens à la guerre*, diff. Distique Imp. C. Descamps, 1992, 130p., p. 5 à 98
17. DE WAEL G. *Le chien auxiliaire du combattant*, Imp. Van Buggenhautd, Bruxelles, 1925, p. 117 à 151
18. DEHASSE J. (Dr) *Le Pitt Bull*. Mon chien de compagnie, 1993, Le Jour Editeur, 1999, p. 9 à 15
19. DENOEL *Les chiens et la défense* , La Marjolaine, N° 196, 2^{ème} trimestre 1975 , p. 8 à 11
20. DUPONT A. *Le chien militaire symbole d'une armée moderne*, article du magazine mensuel Chiens Sans Laisse, Juillet Août 1998, n°123, p.44 à 49
21. GAY N. *Le chien dans la guerre de 1914-1918*. Thèse Méd. Vét., Alfort, 1980, n°73, 94p.
22. GIROUILLE M. *Des chiens au service des hommes*, Ed. Robert Laffont, Paris, 1993, 210 p.
23. HAMER Blythe *Dogs at war, true stories of canine courage under fire*, Carlton Publishing Group, London, 2001, 160p.
24. JARNAC Pierre *Les dossiers de l'histoire*, n°62, 1986
25. JUPIN (Lieut.) *Les chiens dans l'armée française*, Ed. Librairie militaire Berger Levrault et Cie, Paris, 1887 (coll. SCDC)
26. LAUNEY M. *Recherche sur les armées hellénistes*, 2^{ème} vol., De Boccard, 1949-1950
27. LE CYNOPHILE, 2^{ème} trimestre 1987, n°17, p. 37 à 69, n°16, p. 49 à 59
28. LUBOW R. *Les animaux dressés pour la guerre*. Ed. Belfond, 1977, 250p., p.41 à 248
29. MAISONNEUVE S. *Et l'homme créa le chien*, document en ligne tiré du livre *L'homme et le chien depuis la nuit des temps*, Maisonneuve Serge, Editions M.T enr., 2001, Institut Canin Professionnel, Québec [<http://www.digicom.qc.ca/~woolf/>]

30. MALLEDANT Y.M.T. *Le chien de guerre*. Thèse Méd. Vét., Toulouse, 1954, n°61, 56p.
31. MONESTIER M. *Les animaux soldats , histoire militaire des animaux des origines à nos jours*. Le Cherche Midi Editeur, 1996, chap. Le Chien de Guerre 30 siècles de service p. 29 à 53
32. MOORE Monty *Military Working Dog History*, document en ligne, Viêt-nam Security Police Association, [www.dposs.com/k9/history.htm], dernière mise à jour le 8 février 2003, 4p.
33. OBERTHUR Joseph *Le chien, ses origines et son évolution*, Claude Tchou, Bibliothèques des Introuvables, Tome 2, Paris, 2000, p. 39 à 64
34. PLINE l'ancien *Histoire Naturelle Les Belles lettres*. Trad. Ernout A., Livre VIII, 1952, St Denis E. Livre X, 1961
35. POUX J. *La traction canine*. Thèse Méd. Vét., Alfort, 1945, n°29, 200p.
36. RIBAUCCOURT B. *Contribution à l'étude historique du rameau des molosses Le St Bernard*. Thèse Méd. Vét., Lyon, 1973, n°60
37. SCIAMA Y. *L'American Staffordshire Terrier*, Ed. De Vecchi, 1996, p.12
38. WALLER M. A. *Study on the history of War Dog training and utilization during and after World War II*, Dogs and National Defense, Department of Army, Office of the Quartermaster General, document en ligne, [www.qmmuseum.lee.army.mil/dogs_and_national_defesne.htm], 1958, 20p.
39. WLOSNIIEWSKI X. *Les chiens aux service des administrations françaises*, Thèse Méd. Vét., Lyon, 1989, n°106
40. ZUCCI A. *Le chien dans l'Antiquité romaine*. Thèse Méd. Vét., Toulouse, 1989, n°92, 93p.

Le chien de guerre, utilisations à travers les conflits

NOM et Prénom : POLIN Sébastien

Résumé :

La domestication du chien remonte à plus de 14000 ans. Depuis les temps les plus reculés, le chien est aux côtés de l'homme lors des conflits. Dès la Haute Antiquité, de véritables hordes de chiens d'attaque combattaient en première ligne. Les murs des citadelles les plus vieilles et les plus mythiques de l'histoire furent souvent défendus contre les invasions à l'aide de factions canines. Si pendant des siècles, le chien se vit confier diverses tâches lors de grandes batailles, souvent en tant que chien de garde ou chien d'attaque, l'évolution de la nature des conflits, intimement liée aux progrès de la science, changea progressivement la place du chien dans les armées. De ces champs d'action d'abord élargis à des fins sanitaires, il devint en suite chien de traction, de liaison, de pistage, et même démineur. Les nombreux rôles confiés, parfois bien surprenants, se multiplièrent particulièrement durant le XX^{ème} siècle. Les conflits les plus récents montrent que le chien de guerre n'appartient pas au passé. Seule sa façon de l'utiliser au sein des armées, elles-mêmes en profondes mutations, évolue dans le sens d'une utilisation plus raisonnée répondant précisément aux exigences actuelles.

Mots-clés : chien ; guerre ; utilisation ; histoire ; armée

Jury :

Président Pr
Directeur M. Mailhac, Maître de conférences
Assesseur M. Courreau, Professeur

Adresse de l'auteur :

M. Polin Sébastien
239, rue Lucien Lecointe
80.080 Amiens

War dogs, roles in military conflicts

Surname : POLIN

Given name : Sébastien

Summary :

The taming of dog stretches back to more than 14,000 years ago. Since times immemorial, dog has always been fighting alongside of men during conflicts. Ever since the High Antiquity, real hordes of attack dogs fought in the front lines. The walls of History's oldest and most mythical citadels were often defended against invasions by canine factions. If over the centuries, dog was given various roles during great battles, either as guard dog or attack dog, the evolution of the nature of conflicts, intimately linked to the progress of science, progressively changed the place of dog in the armies. From its sphere of action at first widened because of sanitary reasons, it then became a pulling-dog, an agent of liaison, of tracking, and even a mine-sweeper. The many roles given to him, often really surprising, increased in number especially during the twentieth century. The most recent conflicts show that war dog doesn't belong to the past. Just the way to use it in the armies, themselves changing a lot, evolved in the way of a more rational use precisely answering the current constraints.

Key words : dog ; war ; roles ; history ; army

Jury :

Président Pr

Director Mr Mailhac, Lecturor

Assessor Mr Courreau, Professor

Author's Address :

M. Polin Sébastien

239, rue Lucien Lecointe

80.080 Amiens